















# LETTERS PERSANES.

---

TOME PREMIER.

---







# LETTRES

PERSANES,

PAR M. DE MONTESQUIEU.

NOUVELLE ÉDITION,

*Augmentée de douze Lettres qui  
se trouvent point dans les éditions  
dentes;*

ET SUIVIE

D U T E M P L E

D E G N I D E.

---

TOME PREMIER.

---



A LONDRES.

---

M. DCC. LXXXIV.



5281



92386

1

•X—  
QUELQUES RÉFLEXIONS  
SUR LES LETTRES  
P E R S A N E S.

---

*R*IEN n'a plu davantage dans les Lettres Persanes , que d'y trouver , sans y penser , une espece de roman . On en voit le commencement , le progrès , la fin : les divers personnages sont placés dans une chaîne qui les lie . A mesure qu'ils font un plus long séjour en Europe , les mœurs de cette partie du monde prennent dans leur tête un air moins merveilleux & moins bizarre , & ils sont plus ou moins frappés de ce bizarre & de ce merveilleux , suivant la différence de leurs caractères . D'un autre côté , le désordre

Tome I.

A

## 2 QUELQUES RÉFLEXIONS

*croît dans le serrail d'Asie , à proportion de la longueur de l'absence d'Uzbek ; c'est-à-dire , à mesure que la fureur augmente , & que l'amour diminue.*

*D'ailleurs , ces sortes de romans réussissent ordinairement , parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle ; ce qui fait plus sentir les passions , que tous les récits qu'on en pourroit faire. Et c'est une des causes du succès de quelques ouvrages charmans qui ont paru depuis les Lettres Persanes.*

*Enfin , dans les romans ordinaires , les digressions ne peuvent être permises , que lorsqu'elles forment elles-mêmes un nouveau roman. On n'y sauroit mêler des raisonnemens , parce qu'aucuns des Personnages n'y ayant été assemblés pour raisonner , cela choqueroit le dessein & la nature de l'ouvrage. Mais ,*

## SUR LES LETTRES PERSANES. 3

*dans la forme de lettres, où les acteurs ne sont pas choisis, & où les sujets qu'on traite, ne sont dépendans d'aucun dessein ou d'aucun plan déjà formé, l'auteur s'est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique & de la morale, à un roman; & de lier le tout par une chaîne secrète & en quelque façon inconnue.*

*Les Lettres Persanes eurent d'abord un débit si prodigieux, que les Libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Ils alloient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontroient: Monsieur, disoient-ils, faites-moi des Lettres Persanes.*

*Mais ce que je viens de dire, suffit pour faire voir qu'elles ne sont susceptibles d'aucune suite, encore moins d'aucun mélange avec des lettres écrites.*

## 4 QUELQUES RÉFLEXIONS *d'une autre main, quelque ingénieuses qu'elles puissent être.*

*Il y a des traits que quelques gens  
ont trouvés trop hardis ; mais ils  
sont priés de faire attention à la nature  
de cet ouvrage. Les Persans, qui de-  
voient y jouer un si grand rôle, se trou-  
voient tout - à - coup transplantés en  
Europe, c'est-à-dire, dans un autre  
Univers. Il y avoit un tems où il fal-  
loit nécessairement les représenter pleins  
d'ignorance & de préjugés. On n'étoit  
attentif qu'à faire voir la génération &  
le progrès de leurs idées. Leurs pre-  
mieres pensées devoient étre singulieres :  
il sembloit qu'on n'avoit rien à faire  
qu'à leur donner l'espece de singularité  
qui peut compatir avec de l'esprit. On  
n'avoit à peindre que le sentiment qu'ils  
évoient eu à chaque chose qui leur avoit*

## SUR LES LETTRES PERSANES. 5

*paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéresser quelque principe de notre Religion, on ne se soupçonneoit pas même d'imprudence. Ces traits se trouvent toujours liés avec le sentiment de surprise & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen, & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre Religion, ces Persans ne devoient pas paroître plus instruits que lorsqu'ils parloient de nos coutumes & de nos usages. Et, s'ils trouvent quelquefois nos dogmes singuliers, cette singularité est toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaisons qu'il y a entre ces dogmes & nos vérités.*

*On fait cette justification par amour pour ces grandes vérités, indépendamment du respect pour le genre humain, que l'on n'a certainement pas voulu frapper par l'endroit le plus tendre. On prie*

## 6 QUELQUES RÉFLEXIONS , &c.

*donc le lecteur de ne pas cesser un moment de regarder les traits dont je parle comme des effets de la surprise de gens qui devoient en avoir , ou comme des paradoxes faits par des hommes qui n'étoient pas même en état d'en faire. Il est prié de faire attention , que tout l'agrément consistoit dans le contraste éternel entre les choses réelles , & la maniere singuliere , naïve ou bizarre , dont elles étoient apperçues. Certainement la nature & le dessein des Lettres Persanes sont si à découvert , qu'elles ne tromperont jamais que ceux qui voudront se tromper eux-mêmes.*



## INTRODUCTION.

JE ne fais point ici d'Epître dédicatoire , & je ne demande point de protection pour ce livre : on le lira , s'il est bon ; & , s'il est mauvais , je ne me soucie pas qu'on le lise .

J'ai détaché ces premières Lettres , pour essayer le goût du Public : j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte feuille , que je pourrai lui donner dans la suite .

Mais , c'est à condition que je ne ferai pas connu : car , si l'on vient à savoir mon nom , dès ce moment je me tais . Je connois une femme qui marche assez bien , mais qui boite dès qu'on la regarde . C'est assez des défauts de l'ouvrage , sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne . Si l'on savoit qui je suis , on diroit : Son livre jure avec son caractère ; il devroit employer son tems à

### 3 INTRODUCTION.

quelque chose de mieux ; cela n'est pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions , parce qu'on les peut faire sans essayer beaucoup son esprit.

LES PERSANS qui écrivent ici , étoient logés avec moi ; nous passions notre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde , ils ne me cachoient rien. En effet , des gens transplantés de si loin ne pouvoient plus avoir de secrets. Ils me communiquoient la plupart de leurs lettres ; je les copiai. J'en surpris même quelques - unes , dont ils se seroient bien gardés de me faire confidence , tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalousie Persane.

Je ne fais donc que l'office de traducteur : toute ma peine a été de mettre l'ouvrage à nos mœurs. J'ai soulagé le lecteur du langage Asiatique , autant que je l'ai pu , & l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes , qui l'auroient ennuyé jusques dans les nues.

## INTRODUCTION. ,

Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne sont pas moins prodigues que nous ; j'ai passé un nombre infini de ces minutes, qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plupart de ceux qui nous ont donné des recueils de lettres avoient fait de même, ils auroient vu leurs ouvrages s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné ; c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même des mœurs & des manières de la nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, & à remarquer des choses qui, je suis sûr, ont échappé à bien des Allemands qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long séjour qu'ils y ont fait : sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un Fran-

## 10 INTRODUCTION.

çois de s'instruire des mœuts des Asiatiques dans quatre ; parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout traducteur, & même au plus barbare commentateur, d'orner la tête de sa version ou de sa glofe , du panégyrique de l'original , & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait : on devinera facilement les raisons. Une des meilleures est que ce seroit une chose très-ennuyeuse , placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même ; je veux dire une Préface.

# LETTRES PERSANES.

---

---

## LETTRE PREMIERE.

USBEK A SON AMI RUSTAN.

*A Ispahan.*

Nous n'avons séjourné qu'un jour à Com. Lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la vierge qui a mis au monde douze prophètes , nous nous remîmes en chemin ; & hier , vingt-cinquième jour de notre départ d'Ispahan , nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi sommes peut-être les premiers , parmi les Persans , que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays , & qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille , pour aller chercher laborieusement la sagesse .

Nous sommes nés dans un royaume florissant ; mais nous n'avons pas cru que ses

bornes fussent celles de nos connoissances ,  
& que la lumiere orientale dût seule nous  
éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre  
voyage , ne me flatte point : je ne compte  
pas sur un grand nombre d'approbateurs.  
Adresse ta lettre à Erzeron , où je séjour-  
nerai quelque tems. Adieu , mon cher  
Rustan. Sois assuré qu'en quelque lieu du  
monde où je sois , tu as un ami fidele.

*De Tauris , le 15 de la  
lune de Saphar 1711.*

## LETTER II.

USEEK AU PREMIER ENUQUE NOIR.

*A son ferrail d'Ispahan.*

TU es le gardien fidele des plus belles  
femmes de Perse : je t'ai confié ce que  
j'avois dans le monde de plus cher : tu  
tiens en tes mains les clefs de ces portes  
fatales , qui ne s'ouvrent que pour moi.  
Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux

de mon cœur , il se repose & jouit d'une sécurité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit , comme dans le tumulte du jour. Tes soins infatigables soutiennent la vertu , lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir , tu leur en ferois perdre l'espérance. Tu es le fléau du vice & la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes & leur obéis ; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés , & leur fais exécuter de même les loix du ferrail : tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils : tu te soumets , avec respect & avec crainte , à leurs ordres légitimes : tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves. Mais , par un retour d'empire , tu commandes en maître comme moi-même , quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modestie.

Souviens-toi du néant d'où je t'ai fait sortir , lorsque tu étois le dernier de mes esclaves , pour te mettre en cette place , & te confier les délices de mon cœur : tiens - toi dans un profond abaissement auprès de celles qui partagent mon amour :

mais fais-leur , en même tems , sentir leur extrême dépendance. Procure - leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuse-les par la musique , les danses , les boissons délicieuses : persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne , tu peux les y mener : mais fais faire main-basse sur tous les hommes qui se présenteront devant elles. Exhorte-les à la propreté , qui est l'image de la netteté de l'ame : parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embellissent. Adieu.

*De Tauris , le 18 de la  
lune de Saphar 1711.*

### LETTRE III.

Z A C H I A U S B E K.

*A Tauris.*

**N**OUS avons ordonné au chef des eunuques de nous mener à la campagne ;

il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la rivière & quitter nos litieres , nous nous mêmes , selon la coutume , dans des boîtes : deux esclaves nous porterent sur leurs épaules , & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre , cher Uſbek , dans ton ferrail d'Iſpahan ? dans ces lieux qui , me rappellant sans cesse mes plaisirs passés , irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens , té cherchant toujours , & ne te trouvant jamais ; mais rencontrant par-tout un cruel souvenir de ma félicité passée. Tantôt je me voyois en ce lieu où , pour la premiere fois de ma vie , je te reçus dans mes bras ; tantôt dans celui où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes : chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté : nous nous présentâmes devant toi , après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures & d'ornemens : tu vis avec plaisir les miracles de notre art ; tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire. Mais

tu fis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles ; tu détruisis tout notre ouvrage : il fallut nous dépouiller de ces ornementz qui t'étoient devenus incommodes ; il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature. Je comptai pour rien la pudeur ; je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek ! que de charmes furent étalés à tes yeux ! Nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura long-tems sans se fixer : chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets : tu nous fis passer , en un instant dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandemens , & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue , Usbeck ; une passion encore plus vive que l'ambition me fait souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur : tu me pris , tu me quittas ; tu revins à moi , & je fus te retenir : le triomphe fut tout pour moi , & le désespoir pour mes rivales : il nous sembla que

que nous fussions seuls dans le monde ; tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vu mes transports , elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vu que , si elles pouvoient disputer avec moi de charmes , elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité. . . . Mais où suis-je ? Où m'emmene ce vain récit ? C'est un malheur de n'être point aimée ; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes , Usbek , pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Hélas ! tu ne fais pas même ce que tu perds. Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus ; mes larmes coulent , & tu n'en jouis pas ; il semble que l'amour respire dans le ferrail , & ton insensibilité t'en éloigne sans cesse ! Ah ! mon cher Usbek , si tu savoys être heureux !

*Du ferrail de Farmé , le 21 de la*

*lune de Mahan*

*Tome I.*



## LETTER IV.

ZEPHIS A USBEK.

*A Erzeron.*

ENFIN ce monstre noir a résolu de me désespérer. Il veut , à toute force , m'ôter mon esclave Zélide , Zélide qui me fert avec tant d'affection , & dont les adroites mains portent par-tout les ornement & les graces. Il ne lui suffit pas que cette séparation soit dououreuse ; il veut encore qu'elle soit déshonorante. Le traitre veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance : &c , parce qu'il s'ennuie derrière la porte où je le renvoie toujours , il ose supposer qu'il a entendu ou vu des choses que je ne fais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse ! Ma retraite , ni ma vertu , ne sauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans : un vil esclave vient m'attaquer jusques dans ton cœur , & il faut que je m'y défende. Non , j'ai trop de respect pour moi-même , pour descendre

jusques à des justifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite que toi-même , que ton amour , que le mien ; & , s'il faut te le dire , cher Usbek , que mes larmes.

*Du ferrail de Fatmé , le 29 de la lune de Maharram 1711.*

---

---

L E T T R E V.

R U S T A N A U S B E K.

*A Erzeron.*

TU es le sujet de toutes les conversations d'Ispahan ; on ne parle que de ton départ. Les uns l'attribuent à une légèreté d'esprit , les autres à quelque chagrin : tes amis seuls te défendent , & ils ne persuadent personne. On ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes , tes parens , tes amis , ta patrie , pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La mere de Rica est inconsolable ; elle te demande son fils , que tu lui as , dit-elle , enlevé. Pour moi , mon cher Usbek ; je

B ij

me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais : mais je ne saurois te pardonner ton absence ; & , quelques raisons que tu m'en puisses donner , mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu. Aime-moi toujours.

*D'Ispahan , le 28 de la lune  
de Rebiab , 1 , 1711.*

## LETTRE VI.

USBEK A SON AMI NESSIR,

*A Ispahan.*

À UNE journée d'Erivan , nous quittâmes la Perse , pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs. Douze jours après , nous arrivâmes à Erzeron , où nous séjournerons trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue , Neffir : j'ai senti une douleur secrète , quand j'ai perdu la Perse de vue , & que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les pays de ces

profanes , il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie , ma famille , mes amis , se sont présentés à mon esprit : ma tendresse s'est réveillée : une certaine inquiétude a achevé de me troubler , & m'a fait connoître que , pour mon repos , j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur , ce sont mes femmes. Je ne puis penser à elles , que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas , Nessim , que je les aime : je me trouve , à cet égard , dans une insensibilité qui ne me laisse point de désirs. Dans le nombreux ferrail où j'ai vécu , j'ai prévenu l'amour , & l'ai détruit par lui-même : mais , de ma froideur même , il sort une jalouse secrète qui me dévore. Je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes ; je n'ai que des amies lâches qui m'en répondent. J'aurois peine à être en sûreté , si mes esclaves étoient fidèles : que sera-ce , s'ils ne le sont pas ? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les pays éloignés que je vais parcourir ! C'est un mal où mes amis ne peuvent por-

ter de remede : c'est un lieu dont ils doivent ignorer les tristes secrets ; & qu'y pourroient-ils faire ? N'aimerois-je pas mieux mille fois une obscure impunité , qu'une correction éclatante ? Je dépose en ton cœur tous mes chagrins , mon cher Nessir : c'est la seule consolation qui me reste , dans l'état où je suis.

*D'Erzeron , le 10 de la lune  
de Rebiab , 2 , 1711.*

## LETTRE VII.

FATME A USBEK.

*A Erzeron.*

IL y a deux mois que tu es parti , mon cher Usbek ; & , dans l'abattement où je suis , je ne puis pas me le persuader encore . Je cours tout le ferrail , comme si tu y étois ; je ne suis point désabusée . Que veux-tu que devienne une femme qui t'aime ; qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras ; qui n'étoit occupée que du soin

de te donner des preuves de sa tendresse ; libre par l'avantage de sa naissance , esclave par la violence de son amour ?

Quand je t'épousai , mes yeux n'avoient point encore vu le visage d'un homme : tu es le seul encore dont la vue m'ait été permise \* : car je ne mets pas au rang des hommes ces eunuques affreux , dont la moindre imperfection est de n'être point homme. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur , je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse. Mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante , que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure , Usbek ; quand il me seroit permis de sortir de ce lieu , où je suis enfermée par nécessité de ma condition ; quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne ; quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette capitale des nations ; Usbek , je te le jure , je ne choisirois que toi. Il ne peut

(\*) Les femmes Persanes sont beaucoup plus étroitement gardées , que les femmes Turques , & les femmes Indiennes.

y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chère. Quoique je ne doive être vue de personne , & que les ornementz dont je me pare soient inutiles à ton bonheur , je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses. Je me rappelle ce tems heureux , où tu venois dans mes bras ; un songe flatteur , qui me séduit , me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination se perd dans ses desirs , comme elle se flatte dans ses espérances. Je pense quelquefois que , dégoûté d'un pénible voyage , tu vas revenir à nous : la nuit se passe dans des songes , qui n'appartiennent ni à la veille ni au sommeil : je te cherche à mes côtés , & il me semble que tu me fuis : enfin le feu , qui me dévore , dissipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes esprits. Je me trouve pour lors si animée.... Tu ne le croirois pas , Usbek ; il est impossible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines.

veines. Que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien ! & comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer ? Dans ces momens , Usbek , je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violens , lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire ; que , livrée à elle-même , n'ayant rien qui puisse la distraire , il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs & dans la fureur d'une passion irritée; que , bien loin d'être heureuse , elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre ; ornement inutile d'un ferrail , gardée pour l'honneur , & non pas pour le bonheur de son époux !

Vous êtes bien cruels , vous autres hommes ! Vous êtes charmés que nous ayions des passions que nous ne puissions pas satisfaire : vous nous traitez comme si nous étions insensibles ; & vous seriez bien fâchés que nous le fussions : vous croyez que nos desirs , si long-tems mortifiés , seront irrités à votre vue. Il y a de la peine à se faire aimer ; il est plus court d'obtenir du

désespoir de nos sens ce que vous n'osez attendre de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu. Compte que je ne vis que pour t'adorer : mon ame est toute pleine de toi ; & ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

*Du serrail d'Ispahan, le 12 de la lune de Rebiab, 1, 1711.*

## LETTER VIII.

USBEK A SON AMI RUSTAN.

*A Ispahan.*

TA Lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit ; je ne m'en suis point mis en peine. Que veux-tu que je suive ? la prudence de mes ennemis, ou la mienne ?

Je parus à la cour dès ma plus tendre jeunesse. Je le puis dire, mon cœur ne

s'y corrompoit point : je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice , je m'en éloignai ; mais je m'en approchai ensuite, pour le démasquer. Je portai la vérité jusqu'aux pieds du trône ; j'y parlai un langage jus- qu'alors inconnu : je déconcertai la flatte- rie , & j'étonnai en même-tems les adora- teurs & l'idole.

Mais , quand je vis que ma sincérité m'a- voit fait des ennemis ; que je m'étois at- tiré la jalouse des ministres , sans avoir la faveur du prince ; que , dans une cour corrompue , je ne me soutenois plus que par une foible vertu , je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences ; & , à force de le feindre , il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'au- cunes affaires ; & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconveniens : je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis , & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement : je résolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite

même de la cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les sciences de l'occident ; je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages : je trouvai grace devant ses yeux ; je partis , & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà , Rustan , le véritable motif de mon voyage. Laisse parler Ispahan ; ne me défends que devant ceux qui m'aiment. Laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent : peut-être ne serai-je que trop oublié , & que mes amis... Non , Rustan , je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte sur leur fidélité , comme sur la tienne.

*D'Erzeron , le 20 de la lune  
de Gemmadi , 2 , 1711.*

## LETTRE IX.

LE PREMIER ENUUQUE A IBBI.

*A Erzeron.*

TU suis ton ancien maître dans ses voyages ; les chagrins ne sauroient faire d'impression sur toi : chaque instant te montre des choses nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée , & te fait passer le tems sans le sentir.

Il n'en est point de même de moi , qui , enfermé dans une affreuse prison , suis toujours environné des mêmes objets , & dévoré des mêmes chagrins. Je gémis , accablé sous le poids des soins & des inquiétudes de cinquante années ; & , dans le cours d'une longue vie , je ne puis pas dire avoir eu un jour serein , & un moment tranquille.

Lorsque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes , & m'eut obligé , par des séductions soutenues de mille menaces , de me séparer pour jamais de moi-même ; las de servir

dans les emplois les plus pénibles , je comptai sacrifier mes passions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois ! mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement , & non pas la perte : j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'amour , par l'impuissance de le satisfaire. Hélas ! on éteignit en moi l'effet des passions sans en éteindre la cause ; & , bien loin d'en être soulagé , je me trouvai environné d'objets qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le ferrail , où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me sentois animé à chaque instant : mille grâces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vue que pour me désoler : pour comble de malheurs , j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble , je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître , je ne l'ai jamais déshabillée , que je ne sois rentré chez moi la rage dans le cœur. , & un affreux désespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma misérable jeunesse. Je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins ,

il me les falloit dévorer : & ces mêmes femmes ; que j'étois tenté de regarder avec des yeux si tendres , je ne les envisageois qu'avec des regards séveres : j'étois perdu , si elles m'avoient pénétré ; quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain , je me sentis si transporté , que je perdis entièrement la raison , & que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus à la premiere réflexion , que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant assez heureux pour échaper à mille morts : mais la beauté que j'avois fait confidente de ma foiblesse , me vendit bien cher son silence ; je perdis entièrement mon autorité sur elle ; & elle m'a obligé depuis à des condescendances qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeunesse ont passé ; je suis vieux , & je me trouve à cet égard dans un état tranquille : je regarde les femmes avec indifférence , & je leur rends bien tous les mépris , & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir. Je me souviens tou-

jours que j'étois né pour les commander ; & il me semble que je redeviens homme , dans les occasions où je leur commande encore. Je les hais , depuis que je les envisage de sang-froid , & que ma raison me laisse voir toutes leurs foibleesses. Quoique je les garde pour un autre , le plaisir de me faire obéir me donne une joie secrète : quand je les prive de tout , il me semble que c'est pour moi , & il me revient toujours une satisfaction indirecte : je me trouve dans le ferrail comme dans un petit empire ; & mon ambition , la seule passion qui me reste , se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi , & qu'à tous les instans je suis nécessaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes , qui m'affermi dans le poste où je suis. Aussi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au-devant de tous leurs plaisirs les plus innocens ; je me présente toujours à elles comme une barrière inébranlable : elles forment des projets , & je les arrête soudain : je m'arme de refus ; je me hérisse de scrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de

devoir , de vertu , de pudeur , de modeſtie : je les désespere , en leur parlant sans cesse de la foibleſſe de leur ſexe , & de l'autorité du maître : je me plains ensuite d'être obligé à tant de ſévérité ; & je ſemblé vouloir leur faire entendre que je n'ai d'autre motif que leur propre intérêt , & un grand attachement pour elles.

Ce n'est pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de désagrémens , & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à renchérir fur ceux que je leur donne. Elles ont des revers terribles. Il y a , entre nous , comme un flux & reflux d'empire & de ſoumission : elles font toujours tomber fur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple ; & , ſans égard pour ma vieillesſe , elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je suis accablé ſans cesse d'ordres , de commandemens , d'emplois , de caprices : il ſemblé qu'elles fe relaient pour m'exercer , & que leurs fantaiſies ſe ſuccèdent : ſouvent elles fe plaifent à me faire redoubler de ſoins ; elles me font

faire de fausses confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs ; une autre fois , qu'on a entendu du bruit , ou bien qu'on doit rendre une lettre : tout ceci me trouble , & elles rient de ce trouble : elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois , elles m'attachent derrière leur porte , & m'y enchaînent nuit & jour. Elles savent bien feindre des maladies , des défaillances , des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent. Il faut dans ces occasions , une obéissance aveugle & une complaisance sans bornes : un refus , dans la bouche d'un homme comme moi , seroit une chose inouie ; & , si je balançois à leur obéir , elles seroient en droit de me châtier. J'aimerois autant perdre la vie , mon cher Ibbi , que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout : je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon maître : j'ai autant d'ennemis dans son cœur , qui ne songent qu'à me perdre : elles ont des quarts-d'heure où je ne suis

point écouté , des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien , des quarts - d'heure où j'ai toujours tort. Je mene dans le lit de mon maître des femmes irritées : crois-tu que l'on y travaille pour moi , & que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes , de leurs soupirs , de leurs embrassemens , & de leurs plaisirs même : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles : les services présens effacent , dans un moment , tous mes services passés ; & rien ne peut me répondre d'un maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur , & de me lever dans la disgrâce ? Le jour que je fus fouetté si indignement autour du ferrail , qu'avois-je fait ? Je laisse une femme dans les bras de mon maître : dès qu'elle le vit enflammé , elle versa un torrent de larmes ; elle se plaignit , & ménagea si bien ses plaintes , qu'elles augmentoient , à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu me soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu , lorsque je m'y

attendois le moins ; je fus la victime d'une négociation amoureuse , & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà , cher Ibbi , l'état cruel dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux ! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek. Il t'est facile de lui plaire , & de te maintenir dans sa faveur jusqu'au dernier de tes jours.

*Du serrail d'Ispahan ; le dernier de la lune de Saphar , 1711.*

## LETTER X.

MIRZA A SON AMI USBEK.

*A Erzeron.*

TU étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica ; & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques , Usbek ; tu étois l'ame de notre société. Qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'esprit ont formés !

Nous disputons ici beaucoup ; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question , si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens ou par la pratique de la vertu ? Je t'ai souvent ouï dire que les hommes étoient nés pour être vertueux ; & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi , je te prie , ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des mollaks , qui me désesperent avec leurs passages de l'alcoran : car je ne leur parle pas comme vrai croyant , mais comme homme , comme citoyen , comme pere de famille. Adieu.

*D'Ispahan , le dernier de la  
lune de Saphar , 1711.*

## LETTERE XI.

USBEK A MIRZA.

*A Ispahan.*

TU renonces à ta raison , pour essayer la mienne ; tu descends jusqu'à me consulter ; tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza , il y a une chose qui me flatte encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi ; c'est ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me prescris , je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits. Il y a de certaines vérités qu'il ne suffit pas de persuader , mais qu'il faut encore faire sentir ; telles sont les vérités de morale. Peut-être que ce morceau d'histoire te touchera plus qu'une Philosophie subtile.

Il y avoit , en Arabie , un petit peuple , appellé Troglodite , qui descendoit de ces anciens Troglodites , qui , si nous en croyons les historiens , ressembloient plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci

n'étoient point ſi contrefaits , ils n'étoient point vélus comme des ours , ils ne ſifloient point , ils avoient deux yeux : mais ils étoient ſi méchans , & ſi féroces , qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité , ni de justice .

Ils avoient un roi d'une origine étrangere , qui , voulant , corriger la méchanteté de leur naturel , les traitoit ſéverement : mais ils conjurerent contre lui , le tuerent , & exterminerent toute la famille royale .

Le coup étant fait , ils s'asſemblèrent , pour choisir un gouvernement ; & , après bien des diſſentions , ils créerent des magistrats . Mais , à peine les eurent-ils élus , qu'ils leur devinrent insupportables ; & ils les massacrerent encore .

Ce peuple , libre de ce nouveau joug , ne consulta plus que ſon naturel sauvage . Tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ſes intérêts , sans consulter ceux des autres .

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers . Ils disoient : qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler

pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi. Je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le soient ? Je me procurerai tous mes besoins ; & pourvu que je les aie , je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres : chacun dit , je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature : il y en avoit d'arides & de montagneuses ; & d'autres qui , dans un terrain bas , étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année , la sécheresse fut très-grande , de maniere que les terres qui étoient dans des lieux élevés manquerent absolument , tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles : ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim , par la dureté des autres , qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse : les lieux élevés se trouverent d'une fertilité extraordinaire , & les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouverent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle , son voisin en devint amoureux , & l'enleva : il s'émut une grande querelle ; & après bien des injures & des coups , ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite , qui , pendant que la République subsistoit , avoit eu quelque crédit. Ils allèrent à lui , & voulurent lui dire leurs raisons. Que m'importe , dit cet homme , que cette femme soit à vous , ou à vous ? J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos différens & à travailler à vos affaires , tandis que je négligerais les miennes. Je vous prie de me laisser en repos , & de ne m'importuner plus de vos querelles. Là-dessus , il les quitta , & s'en alla travailler sa terre. Le ravisseur ,

qui étoit le plus fort , jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme ; & l'autre , pénétré de l'injustice de son voisin & de la dureté du juge , s'en retournoit désespéré , lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune & belle , qui revenoit de la fontaine : il n'avoit plus de femme , celle-là lui plut ; & elle lui plut bien davantage , lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge , & qui avoit été si peu sensible à son malheur. Il l'enleva , & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile , qu'il cultivoit avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble , le chassèrent de sa maison , occuperent son champ : ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper ; & effectivement ils se soutinrent par-là pendant plusieurs mois. Mais un des deux , ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul , tua l'autre , & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer ; il se trouva

trop foible pour se défendre , & il fut mas-  
sacré.

Un Troglodite presque tout nud vit de la  
laine qui étoit à vendre ; il en demanda le  
prix : le marchand dit en lui-même ; natu-  
rellement je ne devrois espérer de ma laine  
qu'autant d'argent qu'il en faut pour acha-  
ter deux mesures de bled ; mais je la vais  
vendre quatre fois davantage , afin d'avoir  
huit mesures. Il fallut en passer par-là , &  
payer le prix demandé. Je suis bien aise ,  
dit le marchand , j'aurai du bled à présent.  
Que dites-vous , reprit l'acheteur ? vous  
avez besoin de bled ? J'en ai à vendre :  
il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-  
être ; car vous saurez que le bled est extrê-  
mement cher , & que la famine regne  
presque par-tout : mais rendez-moi mon  
argent , & je vous donnerai une mesure de  
bled ; car je ne veux pas m'en défaire autre-  
ment , dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle rava-  
geoit la contrée. Un médecin habile y  
arrive d'un pays voisin , & donna ses  
remedes si à propos , qu'il guérit tous ceux  
qui se mirent dans ses mains. Quand la

maladie eut cessé ; il alla chez tous ceux qu'il avoit traités , demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son pays , & il y arriva accablé des fatigues d'un si long voyage. Mais bientôt après , il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau , & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui cette fois , & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez , leur dit-il , hommes injustes , vous avez dans l'ame un poison plus mortel que celui dont vous voulez guétir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre , parce que vous n'avez point d'humanité , & que les regles de l'équité vous sont inconnues : je croirois offenser les dieux qui vous punissent , si je m'opposois à la justice de leur colere.

*D'Erzeron , le 3 de la lune de  
Gemmadi , 2 , 1711.*

## LETTRE XII.

U S B E K A U M È M E.

*A Ispahan.*

TU as vu , mon cher Mirza , comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même , & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles , il n'en resta que deux , qui échapperent aux malheurs de la nation. Il y avoit dans ce pays , deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité : ils connoissoient la justice ; ils aimoient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur , que par la corruption de celui des autres , ils voyoient la désolation générale , & ne la ressentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient , avec une sollicitude commune , pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différends , que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître : &c , dans l'endroit du pays le plus écarté , séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence , ils menoient une vie heureuse

& tranquille : la terre sembloit produire d'elle-même , cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes , & en étoient tendrement chéris. Toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu. Ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes , & leur mettoient devant les yeux cet exemple si triste : ils leur faisoient sur-tout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer , c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; & que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des peres vertueux , qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta , l'union fut toujours la même ; & la vertu , bien loin de s'affoiblir dans la multitude , fut fortifiée , au contraire , par un plus plus graud nombre d'exemples.

Qui pourroit repréſenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple ſi juste devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître , il apprit à les craindre ; & la religion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laiſlé de trop rude.

Ils instituerent des fêtes en l'honneur des dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs , & les jeunes garçons les célébroient par leurs danses , & par les accords d'une muſique champêtre : on faifoit ensuite des festins , où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve ; c'est-là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir ; c'est-là que la pudeur virginale faifoit , en rougissant , un aveu surpris , mais bientôt confirminé par le consentement des peres ; & c'est - là que les tendres mères fe plaiſoient à prévoir de loin une union douce & fidelle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux : ce n'étoit pas les richesses , & une onéreufe abondance ; de pareils souhaits étoient indignes des heu-

reux Troglodites ; ils ne favoient les dési-  
rer que pour leurs compatriotes. Ils n'é-  
toient aux pieds des autels que pour de-  
mander la santé de leurs peres , l'union de  
leurs freres , la tendresse de leurs femmes ,  
l'amour & l'obéissance de leurs enfans.  
Les filles y venoient apporter le tendre sa-  
crifice de leur cœur , & ne leur deman-  
doit d'autre grace que celle de pouvoir ren-  
dre un Troglodite heureux.

Le soir , lorsque les troupeaux quittaient  
les prairies , & que les bœufs fatigués  
avoient ramené la charrue , ils s'assem-  
bloient ; & dans un repas frugal , ils chan-  
toient les injustices des premiers Troglo-  
dites , leurs malheurs , la vertu renaissante  
avec un nouveau peuple , & sa félicité : ils  
célébroient les grandeurs des dieux , leurs  
faveurs toujours présentes aux hommes qui  
les implorent , & leur colere inévitable à  
ceux qui ne les craignent pas : ils décrivoient  
ensuite les délices de la vie champêtre , &  
le bonheur d'une condition toujours parée  
de l'innocence. Bientôt , ils s'abandon-  
noient à un sommeil que les soins & les  
chagrins n'interrompoient jamais.

La

La nature ne fourniffoit pas moins à leurs desirs qu'à leurs besoins. Dans ce pays heureux, la cupidité étoit étrangere : ils faisoient des présens, où celui qui donnoit croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite fe regardoit comme une seule famille : les troupeaux étoient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

*D'Erzeron, le 6 de la lune  
de Gemmadi, 2, 1711.*

---

---

## LETTE XIII.

USBEK AU MÊME,

JE ne faurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : Mon pere doit demain labourer son champ : je me leverai deux heures avant lui ; &, quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : Il me semble que ma sœur a du goût pour un

*Tome I.*

E

jeune Troglodite de nos parens ; il faut que je parle à mon pere , & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau : J'en suis bien fâché , dit-il : car il y avoit une genisse toute blanche , que je voulois offrir aux dieux .

On entendoit dire à un autre : Il faut que j'aille au temple remercier les dieux ; car mon frere , que mon pere aime tant , & que je chériss si fort , a recouvré la santé .

Ou bien : Il y a un champ qui touche celui de mon pere , & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposés aux ardeurs du soleil : il faut que j'aille y planter deux arbres , afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leur ombre .

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés , un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonoit d'avoir commis une mauvaise action , & lui en fit des reproches . Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime , dirent les jeunes Troglodi-

tes : mais , s'il l'a fait , puisse-t-il mourir le dernier de sa famille !

On vint dire à un Troglodite que des étrangers avoient pillé sa maison , & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes , répondit-il , je souhaiterois que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblèrent ; & , sous un vain prétexte , ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue , les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs , qui leur parlerent ainsi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes , dérobé vos bestiaux , ravagé vos campagnes ? Non : nous sommes justes , & nous craignons les dieux. Que demandez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? voulez - vous du lait de nos troupeaux ? ou des fruits de nos terres ? Mettez bas les armes , venez au milieu de nous , & nous vous donnerons de tout cela. Mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré ,

que , si vous entrez dans nos terres comme ennemis , nous vous regarderons comme un peuple injuste , & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces peuples sauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites , qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense. Ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis , & non pas de leur nombre. Une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur : l'un vouloit mourir pour son pere , un autre pour sa femme & ses enfans , celui-ci pour ses freres , celui-là pour ses amis , tous pour le peuple Troglodite : la place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par un autre , qui , outre la cause commune , avoit encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice & de la vertu. Ces peuples lâches , qui ne cherchoient que le butin , n'eurent pas honte

de fuir , & ils céderent à la vertu des Troglodites , même sans en être touchés.

*D'Erzeron , le 9 de la lune  
de Gemmadi , 2 , 1711.*

---

---

## LETTERE XIX.

USBEK AU MÊME.

COMME le peuple grossissoit tous les jours , les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un roi ; ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juste ; & ils jetterent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'étoit retiré dans sa maison , le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : A dieu ne plaise , dit-il , que je fasse ce tort aux Troglodites , que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi. Vous me déferez la

couronne ; & , si vous le voulez absolument , il faudra bien que je la prenne : mais comptez que je mourrai de douleur , d'avoir vu , en naissant , les Troglodites libres , & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots , il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour , disoit-il ! & pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une voix sévère : je vois bien ce que c'est , ô Troglodites ! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes , n'ayant point de chef , il faut que vous soyez vertueux malgré vous ; sans cela , vous ne sauriez subsister , & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres. Mais ce joug vous paroît trop dur : vous aimez mieux être soumis à un prince , & obéir à ses loix moins rigides que vos mœurs. Vous savez que , pour lors , vous pourrez contenter votre ambition , acquérir des richesses , & languir dans une lâche volupté ; & que , pourvu que vous évitez de tomber dans les grands crimes , vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment , & ses larmes coulerent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je

fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite ? Voulez - vous qu'il fasse une action vertueuse , parce que je la lui commande , lui qui la feroit tout de même sans moi , & par le seul penchant de la nature ? O Troglodites ! je suis à la fin de mes jours , mon sang est glacé dans mes veines ; je vais bientôt revoir vos sacrés aieux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige , & que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la nature ?

*D'Erzeron , le 10 de la lune  
de Gemmadi , 2 , 1711.*

---

---

## LETTER XV.

LE PREMIER ENUQUE A JARON ;  
ENUQUE NOIR.

*A Erzeron.*

JE prie le ciel qu'il te ramene dans ces lieux , & te dérobe à tous les dangers.

Quoique je n'aie gueres jamais connu

cet engagement qu'on appelle amitié , & que je me fois enveloppé tout entier dans moi-même , tu m'as cependant fait sentir que j'avois encore un cœur ; & , pendant que j'étois de bronze pour tous ces esclaves qui vivoient sous mes loix , je voyois croître ton enfance avec plaisir

Le tems vint où mon maître jetta sur toi les yeux. Il s'en falloit bien que la nature eût encore parlé , lorsque le fer te sépara de la nature. Je ne tē dirai point si je te plaignis , ou si je sentis du plaisir à te voir élevé jusqu'à moi. J'appaisai tes pleurs & tes cris. Je crus te voir prendre une seconde naissance , & sortir d'une servitude où tu devois toujours obéir , pour entrer dans une servitude où tu devois commander. Je pris soin de ton éducation. La sévérité toujours inseparable des instructions , te fit long-tems ignorer que tu m'étois cher. Tu me l'étois pourtant : & je te dirai que je t'aimois comme un pere aime son fils , si ces noms de pere & de fils pouvoient convenir à notre destinée.

Tu vas parcourir les pays habités par les chrétiens , qui n'ont jamais cru. Il est

impossible que tu n'y contractes bien des souillures. Comment le prophete pourroit-il te regarder au milieu de tant de millions de ses ennemis ? Je voudrois que mon maître fit , à son retour , le pélerinage de la Mecque : vous vous purifieriez tous dans la terre des anges.

*Du ferrail d'Ispahan , le 10 de  
la lune de Gemmadi , 1711.*

---

## LETTRE XVI.

**USBEK AU MOLLAk MÉHÉMET ALI ,  
GARDIEN DES TROIS TOMBEAUX.**

*A Com.*

POURQUOI vis-tu dans les tombeaux , divin Mollak ? Tu es bien plus fait pour le séjour des étoiles. Tu te caches , sans doute , de peur d'obscurer le soleil : tu n'as point de taches comme cet astre ; mais comme lui , tu te couvres de nuages .

Ta science est un abyme plus profond que l'océan : ton esprit est plus perçant que Zufagar , cette épée d'Hali , qui avoit deux pointes : tu fais ce qui se passe dans les

neufs chœurs des puissances célestes : tu lis l'alcoran sur la poitrine de notre divin prophète ; & , lorsque tu trouves quelque passage obscur , un ange , par son ordre , déploie ses ailes rapides , & descend du trône , pour t'en révéler le secret.

Je pourrois , par ton moyen , avoir avec les séraphins une intime correspondance : car enfin , treizième iman , n'es-tu pas le centre où le ciel & la terre aboutissent , & le point de communication entre l'abyme & l'empirée ?

Je suis au milieu d'un peuple profane : permets que je me purifie avec toi : souffre que je tourne mon visage vers les lieux sacrés que tu habites : distingue-moi des méchans , comme on distingue , au lever de l'aurore , le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes conseils : prends soin de mon ame : enivre-la de l'esprit des prophètes : nourris-la de la science du paradis ; & permets que je mette ses plaies à tes pieds. Adresse tes lettres sacrées à Erzeron , où je resterai quelques mois.

*D'Erzeron , le 11 de la lune  
de Gemmadi , 2 , 1711.*

## L E T T R E   X V I I.

U S B E K   A U M È M E.

JE ne puis, divin Mollak , calmer mon impatience : je ne saurois attendre ta sublime réponse. J'ai des doutes ; il faut les fixer : je sens que ma raison s'égare ; ramène-la dans le droit chemin : viens m'éclairer , source de lumiere ; foudroie , avec ta plume divine , les difficultés que je vais te proposer ; fais - moi pitié de moi-même , & rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que notre législateur nous prive de la chair de pourceau , & de toutes les viandes immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort ? & que pour purifier notre ame , il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps ? Il me semble que les choses ne sont en elles-mêmes ni pures , ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet , qui puisse les rendre telles. La

boue ne nous paroît sale , que parce qu'elle blesse notre vue , ou quelqu'autre de nos sens : mais , en elle-même , elle ne l'est pas plus que l'or & les diamans. L'idée de souillure , contractée par l'attouchement d'un cadavre , ne nous est venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons. Si les corps de ceux qui ne se lavent point ne blessoit ni l'odorat , ni la vue , comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fussent impurs ?

Les sens , divin Mollak , doivent être les seuls juges de la pureté , ou de l'impu-  
reté des choses ? Mais , comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere ; que ce qui donne une sensation agréable aux uns , en produit une dégoûtante chez les autres , il suit que le témoignage des sens ne peut servir ici de regle : à moins qu'on ne dise que chacun peut , à sa fan-  
taisie , décider ce point , & distinguer , pour ce qui le concerne , les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais , cela même , sacré Mollak , ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin prophete , & les points

fondamentaux de la loi qui a été écrite de la main des anges ?

*D'Erzeron, le 20 de la lune  
de Gemmadi, 2, 1711.*

---

## LETTRE XVIII.

MÉHÉMET ALI, SERVITEUR DES PROPHÉTES, A USBEK.

*A Erzeron.*

Vous nous faites toujours des questions qu'on a faites mille fois à notre saint prophète. Que ne lisez-vous les traditions des docteurs ? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence ? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux ! qui toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du ciel, & qui révérez la condition des mollaks, sans oser, ni l'embrasser, ni la suivre !

Profanes ! qui n'entrez jamais dans les secrets de l'éternel, vos lumières ressemblent aux ténèbres de l'abîme ; & les rai-

sonnemens de votre esprit sont comme la poussiere que vos pieds font éllever , lorsque le soleil est dans son midi dans le mois ardent de chahban.

Aussi le zénith de votre esprit ne va pas au nadir de celui du moindre des immaums \* : votre vaine philosophie est cet éclair , qui annonce l'orage & l'obscurité : vous êtes au milieu de la tempête , & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté : il ne faut , pour cela , que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint prophete , lorsque tenté par les chrétiens , éprouvé par les juifs , il confondit également les uns & les autres.

Le Juif Abdias Ibesalon \*\* lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'est pas sans raison , répondit Mahomet : c'est un animal immonde ; & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main , avec de la boue ,

\* Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

\*\* Tradition Mahométane.

la figure d'un homme ; il la jeta à terre , & lui crio : Levez-vous. Sur le champ , un homme se leva , & dit : Je suis Japhet , fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort , lui dit le saint prophete ? Non , répondit-il : mais , quand tu m'as réveillé , j'ai cru que le jour du jugement étoit venu ; & j'ai eu une si grande frayeur , que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or ça , raconte-moi , lui dit l'envoyé de Dieu , toute l'histoire de l'arche de Noé. Japhet obéit , & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois ; après quoi , il parla ainsi .

Nous mêmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'arche ; ce qui la fit si fort pencher , que nous en eûmes une peur mortelle ; sur-tout nos femmes , qui se lamentoient de la belle maniere. Notre pere Noé ayant été au conseil de Dieu , il lui commanda de prendre l'éléphant , & de lui faire tourner la tête vers le côté qui penchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures , qu'il en naquit un cochon. Croyez-vous , Usbek , que , depuis ce tems-là , nous nous en soyons abstenus , & que nous

I'ayions regardé comme un animal immonde.

Mais comme le cochon remuoit tous les jours ces ordutes , il s'éleva une telle puanteur dans l'arche , qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer ; & il sortit de son nez un rat , qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui : ce qui devint si insupportable à Noé , qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au lion un grand coup sur le front , qui éternua aussi , & fit sortir de son nez un chat. Croyez-vous que ces animaux soient encore immondes ? Que vous en semble ?

Quand donc vous n'appercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses , c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres , & que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre Dieu , les anges & les hommes. Vous ne savez pas l'histoire de l'éternité ; vous n'avez point lu les livres qui sont écrits au ciel ; ce qui vous en a été révélé n'est qu'une petite partie de la bibliothèque divine : & ceux qui , comme nous , en approchent de plus près , tandis

qu'ils

qu'ils sont en cette vie , sont encore dans l'obscurité & les ténèbres. Adieu. Mahomet soit dans votre cœur.

*Dc Com , le dernier de la lune  
de Chahban , 1711.*

---

---

## LETTRE XIX.

USBEK A SON AMI RUSTAN.

*A Ispahan.*

Nous n'avons séjourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche , nous sommes arrivés à Smyrne.

De Tocat à Smyrne , on ne trouve pas une seule ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foiblesse de l'empire des Osmanlins. Ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux & tempéré , mais par des remedes violens , qui l'épuisent & le minent sans cesse.

Les bachas ; qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent , entrent ruinés dans les Provinces , & les ravagent comme des pays de conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices. Les places

sont démantelées , les villes désertes , les campagnes désolées , la culture des terres & le commerce entièrement abandonnés.

L'impunité regne dans ce gouvernement sévere : les chrétiens qui cultivent les terres , les juifs qui levent les tributs , sont exposés à mille violences.

La propriété des terres est incertaine ; & par conséquent l'ardeur de les faire valoir , ralentie : il n'y a ni titre , ni possession , qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces barbares ont tellement abandonné les arts , qu'ils ont négligé jusques à l'art militaire. Pendant que les nations d'Europe se rafinent tous les jours , ils restent dans leur ancienne ignorance ; & ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions , qu'après qu'elles s'en sont servi mille fois contre eux.

Ils n'ont aucune expérience sur la mer , point d'habileté dans la manœuvre. On dit qu'une poignée de chrétiens , sortis d'un rocher \* , font fuir les Ottomans , & fatiguent leur empire.

\* Ce sont , apparemment , les chevaliers de Malte.

Incapables de faire le commerce , ils souffrent presqu'avec peine que les Européens , toujours laborieux & entreprenans , vicnnent le faire : ils croient faire grace à ces étrangers , de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pays que j'ai traversée , je n'ai trouvé que Smyrne qu'on puisse regarder comme une ville riche & puissante . Ce sont les Européens qui la rendent telle ; & il ne tient pas aux Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres .

Voilà , cher Rustan , une juste idée de cet empire , qui , avant deux siecles , sera le théâtre des triomphes de quelque conquérant .

*De Smyrne , le 2 de la lune  
de Ramazan , 1711.*

## LETTERE XXX.

USBEK A ZACHI, SA FEMME.

*Au ferrail d'Ispahan.*

**V**OUS m'avez offensé, Zachi; & je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le tems de changer de conduite, & d'appaiser la violente jalouse dont je suis tourmenté.

J'apprends qu'on vous a trouvée scule avec Nadir, eunuque blanc, qui paiera de sa tête son infidélité & sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinés à vous servir? Vous avez beau me dire que des eunuques ne sont pas des hommes, & que votre vertu vous met au dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite. Cela ne suffit, ni pour vous, ni pour moi : pour vous,

parce que vous faites une chose que les loix du ferrail vous défendent ; pour moi , en ce que vous m'ôtez l'honneur , en vous exposant à des regards ; que dis-je , à des regards ? peut-être aux entreprises d'un perfide , qui vous aura souillée par ses crimes , & plus encore par ses regrets , & le désespoir de son impuissance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh ! pouviez-vous ne l'être pas ? Comment auriez-vous trompé la vigilance des eunuques noirs , qui sont si surpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pu briser ces verrouils & ces portes qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une vertu qui n'est pas libre : & peut-être que vos désirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner ; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacriléges ; que vous ayez refusé de prodiguer à sa vue les délices de son maître ; que , couverte de vos habits , vous ayez laissé cette foible barrière entre lui & vous ; que , frappé lui-même d'un saint respect ,

il ait baissé les yeux ; que , manquant à sa hardiesse , il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare : quand tout cela seroit vrai , il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir. Et , si vous l'avez violé gratuitement , sans remplir vos inclinations déréglées , qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire ? Que feriez-vous encore , si vous pouviez sortir de ce lieu sacré , qui est pour vous une dure prison , comme il est pour vos compagnes . un asyle favorable contre les atteintes du vice , un temple sacré où votre sexe perd sa faiblesse , & se trouve invincible , malgré tous les désavantages de la nature ? Que feriez-vous , si , laissée à vous - même , vous n'aviez , pour vous défendre , que votre amour pour moi , qui est si grièvement offensé , & votre devoir , que vous avez si indignement trahi ? Que les mœurs du pays où vous vivez sont saintes , qui vous arrachent aux attentats des plus vils esclaves ! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre , puisque ce n'est que par - là que vous méritez encore de vivre.

•

Vous ne pouvez souffrir le chef des

eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages conseils. Sa laideur, dites-vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine, comme si, dans ces sortes de postes on mettoit de plus beaux objets. Ce qui vous afflige est de n'avoir pas à sa place l'eunuque blanc qui vous déshonore.

Mais que vous a fait votre première esclave ? Elle vous a dit que les familiarités que vous preniez avec le jeune Zélide étoient contre la bienféance : voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un juge sévère ; je ne suis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle. Je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajouter à la beauté.

*De Smyrne, le 12 de la lune  
de Zilcadé, 1711.*

## LETTER XXXI.

USBEK AU PREMIER ENUQUE BLANC.

VOUS devez trembler à l'ouverture de cette lettre ; ou plutôt vous le deviez , lorsque vous souffrîtes la perfidie de Nadir. Vous qui , dans une vieillesse froide & languissante , ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilége sur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous souffrez que ceux dont la conduite vous est confiée aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire ; & vous n'apercevez pas la foudre toute prête à tomber sur eux & sur vous ?

Et qui êtes-vous , que de vils instrumens , que je puis briser à ma fantaisie ; qui n'existe qu'autant que vous savez obéir ; qui n'êtes dans le monde que pour vivre sous mes loix , ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur ,

bonheur , mon amour , ma jalouſie même ont besoin de votre bassesse ; & enfin , qui ne pouvez avoir d'autre partage que la ſoumission , d'autre ame que mes volontés , d'autre espérance que ma félicité ?

Je fais que quelques-unes de mes femmes ſouffrent impatiemment les loix austeres du devoir ; que la présence continuelle d'un evnuque noir les ennuie ; qu'elles font fatiguées de ces objets affreux , qui leur font donnés pour les ramener à leur époux ; je le fais : mais vous qui vous prétez à ce désordre , vous ferez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abuſent de ma confiance .

Je jure par tous les prophetes du ciel , & par Hali le plus grand de tous , que , si vous vous écartez de votre devoir , je regarderai votre vie comme celle des infec-tes que je trouve ſous mes pieds .

*De Smyrne , le 12 de la lune  
de Zilcadé , 1711.*

## LETTERE XXXI.

## JARON AU PREMIER ENUQUE.

**A**MESURE qu'Usbek s'éloigne du ferrail, il tourne sa tête vers ses femmes sacrées : il soupire , il verse des larmes : sa douleur s'aigrit , ses soupçons se fortifient. Il veut augmenter le nombre de leurs gardiens. Il va me renvoyer , avec tous les noirs qui l'accompagnent. Il ne craint plus pour lui: il craint pour ce qui lui est mille fois plus cher que lui-même.

Je vais donc vivre sous tes loix , & partager tes soins. Grand dieu ! qu'il faut de choses pour rendre un seul homme heureux.

La nature sembloit avoir mis les femmes dans la dépendance , & les en avoir retirées : le désordre naiffoit entre les deux sexes , parce que leurs droits étoient réciproques. Nous sommes entrés dans le plan d'une nouvelle harmonie: nous avons mis , entre les femmes & nous , la haine ;

&c, entre les hommés & les femmes, l'amour.

Mon front va devenir sévere. Je laisserai tomber des regards sombres. La joie fuira de mes levres. Le dehors sera tranquille, & l'esprit inquiet. Je n'attendrai point les rides de la vieillesse, pour en montrer les chagrins.

J'aurois eu du plaisir à suivre mon maître dans l'occident : mais ma volonté est son bien. Il veut que je garde ses femmes : je les garderai avec fidélité. Je fais comment je dois me conduire avec ce sexe, qui, quand on ne lui permet pas d'être vain, commence à devenir superbe ; & qu'il est moins aisé d'humilier que d'anéantir. Je tombe sous tes regards.

*De Smyrne le 12 de la lune  
de Zilcadé, 1711.*

## LETTERE XXXIII.

USBEK A SON AMI IBBEN.

*A Smyrne.*

Nous sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une ville nouvelle ; elle est un témoignage du génie des ducs de Toscane , qui ont fait , d'un village marécageux , la ville d'Italie la plus florissante .

Les femmes y jouissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres , qu'on nomme jalouses : elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles , qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile \*. Leurs beaux-frères , leurs oncles , leurs neveux peuvent les voir , sans que le mari s'en formalise presque jamais .

C'est un grand spectacle pour un mahométan de voir , pour la première fois , une

\* Les Persanes en ont quatre .

ville chrétienne. Je ne parle pas des choses qui frappent d'abord tous les yeux , comme la différence des édifices , des habits , des principales coutumes : il y a , jusques dans les moindres bagatelles , quelque chose de singulier , que je sens , & que je ne fais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille : notre séjour n'y sera pas long. Le dessein de Rica & le mien , est de nous rendre incessamment à Paris , qui est le siège de l'empire d'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes villes , qui sont une espece de patrie commune à tous les étrangers. Adieu. Sois persuadé que je t'aimerai toujours.

*De Livourne , le 12 de la  
lune de Saphar 1712.*

## LETTERE XXXIV.

RICA A IBBEN.

*A Smyrne.*

NOUS sommes à Paris depuis un mois ; & nous avons toujours été dans un mouvement continu. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, & qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jugeroit qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée ; & que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croitois pas peut-être ; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur ma-

chine que les François : ils courent ; ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux , les feroient tomber en syncope. Pour moi , qui ne suis point fait à ce train , & qui vais souvent à pied sans changer d'allure , j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je réçois régulièrement & périodiquement : un homme , qui vient après moi & qui me passe , me fait faire un demi-tour ; & un autre , qui me croise de l'autre côté , me remet soudain où le premier m'avoit pris : & je n'ai point fait cent pas , que je suis plus brisé que si j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse , quant-à-présent , te parler à fond des moeurs & des coutumes Européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée , & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or , comme le roi d'Espagne son voisin : mais il a plus de richesses que lui , parce

qu'il les tire de la vanité de ses sujets , plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres , n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; & , par un prodige de l'orgueil humain , ses troupes se trouvoient payées , ses places munies , & ses flottes équipées.

D'ailleurs , ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor , & qu'il en ait besoin de deux , il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux ; & ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir , & qu'il n'ait point d'argent , il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent ; & ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux , en les touchant , tant est grande la force & la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui , qui n'est pas moins maître de

ſon eſprit , qu'il l'eſt lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le Pape : tantôt il lui fait croire que trois ne font qu'un ; que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain , ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin ; & mille autres chofes de cette eſpece.

Et , pour le tenir toujours en haleine , & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire , il lui donne , de tems en tems , pour l'exercer , de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit , qu'il appelia *constitution* , & voulut obligier , ſous de grandes peines , ce prince & ſes ſujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réussit à l'égard du prince , qui fe ſoumit aussi-tôt , & donna l'exemple à ſes ſujets : mais quelques-uns d'entre eux fe révolterent , & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet écrit. Ce font les femimes qui ont été les motrices de toute cette révolte , qui diſiſe toute la cour , tout le royaume , & toutes les familles. Cette *constitution* leur défend de lire un livre que tous les chrétiens diſent avoir été ap-

porté du ciel : c'est proprement leur alcoran. Les femmes , indignées de l'outrage fait à leur sexe , soulevent tout contre la constitution : elles ont mis les hommes de leur parti , qui , dans cette occasion , ne veulent point avoir de privilége. On doit pourtant avouer que ce moufti ne raisonne pas mal ; &c , par le grand Hali ! il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte loi : car , puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre , & que nos prophètes nous disent qu'elles n'entreront point dans le paradis , pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un livre qui n'est fait que pour apprendre le chemin du paradis ?

J'ai ouï raconter du roi des choses qui tiennent du prodige , & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que , pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins , qui s'étoient tous ligués contre lui , il avoit dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouroient : on ajoute qu'illes a cherchés pendant plus de trente ans ; & que malgré les soins infatigables de cer-

tains dervis , qui ont sa confiance , il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui ; ils sont à sa cour , dans sa capitale , dans ses troupes , dans ses tribunaux : & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On diroit qu'ils existent en général , & qu'ils ne sont plus rien en particulier : c'est un corps , mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus , puisqu'il lui en donne d'invisibles , & dont le génie & le destin sont au dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire , & je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère & du génie Persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis , & ceux du pays où tu es , sont des hommes bien différens.

*De Paris , le 4 de la lune  
de Rebiab , 2 , 1712.*

## LETTERE XXXV.

U S B E K A I B B E N.

*A Smyrne.*

J'AI reçu une lettre de ton neveu Rhédi : il me mande qu'il quitte Smyrne, dans le dessein de voir l'Italie ; que l'unique but de son voyage est de s'instruire, & de se rendre par-là plus digne de toi. Je te félicite d'avoir un neveu qui sera quelque jour la consolation de ta vieillesse.

Rica t'a écrit une longue lettre ; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce pays-ci. La vivacité de son esprit fait qu'il sait tout avec promptitude : pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres : nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous as fait à Smyrne, & des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses-tu, généreux Ibben,

trouver par-tout des amis aussi reconnoissans  
& aussi fideles que nous !

Puissé-je te revoir bientôt , & retrouver  
avec toi ces jours heureux , qui coulent si  
doucement entre deux amis ! Adieu.

*De Paris , le 4 de la lune  
de Rebiab , 2 , 1712.*

---

---

## LETTER XXXI.

### USBEK A ROXANE.

*Au ferrail d'Ispahan.*

QUE vous êtes heureuse , Roxane ,  
d'être dans le doux pays de Perse , &  
non pas dans ces climats empoisonnés ,  
où l'on ne connoît ni la pudeur ni la vertu !  
Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans  
mon ferrail comme dans le séjour de l'in-  
nocence , inaccessible aux attentats de  
tous les humains : vous vous trouvez avec  
joie dans une heureuse impuissance de  
faillir : jamais homme ne vous a souillé de  
ses regards lascifs ; votre beau-pere même ,

dans la liberté des festins , n'a jamais vu votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane ! quand vous avez été à la campagne , vous avez toujours eu des eunuques , qui ont marché devant vous , pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue. Moi-même , à qui le ciel vous a donnée pour faire mon bonheur , quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor , que vous défendiez avec tant de constance ! Quel chagrin pour moi , dans les premiers jours de notre mariage , de ne pas vous voir ! Et quelle impatience , quand je vous eus vue ! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas ; vous l'irritiez , au contraire , par les refus obstinés d'une pudeur alarimée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour où je vous perdis parmi vos esclaves qui me trahirent , & vous déroberent à mes recherches ? Vous souvient-il de cet autre , où , voyant vos larmes impuissantes , vous employâtes l'autorité de votre mère , pour

arrêter les fureurs de mon amour ? Vous souvient-il , lorsque toutes les ressources vous manquerent , de celles que vous trouvâtes dans votre courage ? Vous prîtes un poignard , & menaçâtes d'immoler un époux qui vous aimoit , & s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre époux même. Deux mois se passèrent dans ce combat de l'amour & de la vertu. Vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules : vous ne vous rendîtes pas même , après avoir été vaincue : vous défendîtes jusqu'à la dernière extrémité une virginité mourante : vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage , non pas comme un époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris. Je n'avois pas même une possession tranquille ; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces ; & j'étois enivré des plus grandes faveurs , sans en avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce pays-ci ,

vous n'auriez pas été si troublée. Les femmes y ont perdu toute sage retenue ; elles se présentent devant les hommes à visage découvert , comme si elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voient dans les mosquées , les promenades , chez elles-mêmes ; l'usage de se faire servir par des eunuques leur est inconnu. Au lieu de cette noble simplicité , & de cette aimable pudeur qui regne parmi vous , on voit une impudence brutale , à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oui , Roxane , si vous étiez ici , vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu ; vous fuiriez ces abominables lieux , & vous soupireriez pour cette douce retraite , où vous trouvez l'innocence , où vous êtes sûre de vous même , où nul péril ne vous fait trembler , où enfin vous pouvez m'aimer , sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs ; quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus

plus précieuses ; quand vous vous parez de vos plus beaux habits ; quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les grâces de la danſe , & par la douceur de votre chant ; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur & d'enjouement , je ne puis pas m'imaginer que vous ayiez d'autre objet que celui de me plaire ; & , quand j'e vous vois rougir modesteſtement , que vos regards cherchent les miens , que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteufes , je ne faurois , Roxane , douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe ? L'art de composer leur teint , les ornementſ dont elles ſe parent , les ſoins qu'elles prennent de leur personne , le désir continuell de plaire qui les occupe , ſont autant de taches faites à leur vertu , & d'outrages à leur époux.

Ce n'est pas , Roxane , que je pense qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin qu'une pareille conduite devroit le faire croire , & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible , qui fait frémir , de violer abſ-

lument la foi conjugale. Il y a bien peu de femmes assez abandonnées , pour aller jusques-là : elles portent toutes dans leur cœur un certain caractère de vertu , qui y est gravé , que la naissance donne , & que l'éducation affoiblit , mais ne détruit pas. Elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige : mais quand il s'agit de faire les derniers pas , la nature se révolte. Aussi , quand nous vous enfermons si étroitement , que nous vous faisons garder par tant d'esclaves , que nous gênonçons si fort vos désirs , lorsqu'ils volent trop loin ; ce n'est pas que nous craignions la dernière infidélité : mais c'est que nous savons que la pureté ne sauroit être trop grande , & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains , Roxane. Votre chasteté , si long-tems éprouvée , méritoit un époux qui ne vous eût jamais quittée , & qui pût lui-même réprimer les désirs que votre seule vertu fait soumettre.

*De Paris, le 7 de la lun<sup>e</sup>  
de Regeb , 1712.*

## L E T T R E   X X V I I.

U S B E K   A   N E S S I R.

*A Iſpahan.*

Nous sommes à présent à Paris , cette superbe rivale de la ville du soleil \*.

Lorsque je partis de Smyrne , je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boîte , où il y avoit quelques présens pour toi : tu recevras cette lettre par la même voie . Quoiqu'eloigné de lui de cinq ou six cents lieues , je lui donne de mes nouvelles , & je reçois des siennes aussi facilement que s'il étoit à Iſpahan , & moi à Com. J'envoie mes lettres à Marseille , d'où il part continuallement des vaisseaux pour Smyrne : de-là , il envoie celles qui sont pour la Perse , par les caravanes d'Arméniens qui partent tous les jours pour Iſpahan .

Rica jouit d'une santé parfaite : la force de sa constitution , sa jeunesse & sa gaieté

\* Iſpahan.

naturelle , le mettent au-dessus de toutes les épreuves .

Mais , pour moi , je ne me porte pas bien ; mon corps & mon esprit sont abbat-  
tus : je me livre à des réflexions qui devien-  
nent tous les jours plus tristes : ma santé ,  
qui s'affoiblit , me tourne vers ma patrie ,  
& me rend ce pays-ci plus étranger .

Mais , cher Nessir , je te conjure , fais  
en sorte que mes femmes ignorent l'état où  
je suis . Si elles m'aiment , je veux éparg-  
ner leurs larmes ; & si elles ne m'aiment  
pas , je ne veux point augmenter leur har-  
diesse .

Si mes eunuques me croyoient en danger ,  
s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une  
lâche complaisance , ils cesseroient bien-  
tôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce  
sexe , qui se fait entendre aux rochers , &  
remue les choses inanimées .

Adieu , Nessir . J'ai du plaisir à te don-  
ner des marques de ma confiance .

*De Paris , le 5 de la lune  
de Chahban , 1712.*

## L E T T R E   X X V I I I .

R I C A   A   \* \* \*.

JE vis hier une chose assez singuliere , quoiqu'elle se passe tous les jours à Paris .

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-dînée , & va jouer une espece de scene , que j'ai entendu appeler comédie . Le grand mouvement est sur une estrade , qu'on nomme le théâtre . Aux deux côtés , on voit , dans de petits réduits , qu'on nomme loges , des hommes & des femmes qui jouent ensemble des scènes muettes , à-peu-près comme celles qui sont en usage en notre Perse .

Ici , c'est une amante affligée , qui exprime sa langueur ; une autre , plus animée , dévore des yeux son amant , qui la regarde de même : toutes les passions sont peintes sur les visages , & exprimées avec une éloquence qui , pour être muette , n'en est que plus vive . Là , les actrices ne paroissent qu'à demi-corps , & ont ordinairement un manchon , par modestie ,

pour cacher leurs bras. Il y a , en bas , une troupe de gens debout , qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le théâtre ; & ces derniers rient , à leur tour , de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine , sont quelques gens , qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé , pour soutenir la fatigue. Ils sont obligés d'être partout ; ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent , montent avec une adresse surprenante d'étage en étage ; ils sont en haut , en bas , dans toutes les loges ; ils plongent , pour ainsi dire ; on les perd , ils reparoissent ; souvent ils quittent le lieu de la scène , & vont jouer dans un autre. On en voit même qui , par un prodige qu'on n'auroit osé espérer de leurs béquilles , marchent , & vont comme les autres. Enfin on se rend à des salles où l'on joue une comédie particulière : on commence par des réverences , on continue par des embrassades : on dit que la connoissance la plus légère met un homme en droit d'en étouffer un autre. Il semble que le lieu inspire de la tendresse. En effet , on

dit que les princesses , qui y regnent , ne sont point cruelles ; & , si on en excepte deux ou trois heures du jour , où elles sont assez sauvages , on peut dire que , le reste du tems , elles sont traitables , & que c'est une yvresse , qui les quite aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à-peu-près de même dans un autre endroit , qu'on nomme l'opéra : toute la différence est qu'on parle à l'un , & que l'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge où se déshabilloit une des principales aétrices. Nous fimes si bien connoissance , que le lendemain je reçus d'elle cette lettre.

M O N S I E U R ,

« Je suis la plus malheureuse fille du monde ; j'ai toujours été la plus vertueuse aétrice de l'opéra. Il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en prétresse de Diane , un jeune abbé vint m'y trouver ; & sans respect pour mon habit blanc , mon voile & mon bandeau , il me ravit mon innocence.

» J'ai beau lui exagérer le sacrifice que je  
» lui ai fait , il se met à rire , & me sou-  
» tient qu'il m'a trouvée très-profane. Ce-  
» pendant je suis si grosse , que je n'ose  
» plus me présenter sur le théâtre : car je  
» suis , sur le chapitre de l'honneur , d'une  
» délicatesse inconcevable ; & je soutiens  
» toujours qu'à une fille bien née , il est  
» plus facile de faire perdre la vertu que la  
» modestie. Avec cette délicatesse , vous  
» jugez bien que ce jeune abbé n'eût ja-  
» mais réussi , s'il ne m'avoit promis de se  
» marier avec moi : un motif si légitime  
» me fit passer sur les petites formalités  
» ordinaires , & commencer par où j'aurois  
» dû finir. Mais , puisque son infidélité  
» m'a déshonorée , je ne veux plus vivre  
» à l'opéra , où , entre vous & moi , l'on  
» ne me donne gueres de quoi vivre : car ,  
» à présent que j'avance en âge , & que  
» je perds du côté des charmes , ma pen-  
» sion , qui est toujours la même , semble  
» diminuer tous les jours. J'ai appris , par  
» un homme de votre suite , que l'on fai-  
» soit un cas infini , dans votre pays , d'une  
» bonne danseuse ; & que , si j'étois à  
» Ispahan ,

» Ispahan , ma fortune seroit aussi - tôt  
» faite. Si vous vouliez m'accorder votre  
» protection , & m'emmener avec vous  
» dans ce pays-là , vous auriez l'avantage  
» de faire du bien à une fille qui , par sa  
» vertu & sa conduite , ne se rendroit pas  
» indigne de vos bontés. Je suis. . . . .

*De Paris le 2 de la lune  
de Chalval , 1712.*

---

LETTER XXXIX.

RICA A IBBEN.

*A Smyrne.*

LE pape est le chef des chrétiens. C'est une vieille idole , qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux princes mêmes ; car il les déposoit aussi facilement que nos magnifiques sultans déposent les rois d'Irimette & de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers chrétiens , qu'on appelle saint Pierre : & c'est certainement

une riche succession ; car il a des trésors immenses , & un grand pays sous sa domination.

Les évêques sont des gens de loi qui lui sont subordonnés , & ont , sous son autorité , deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés , ils font , comme lui , des articles de foi. Quand ils sont en particulier , ils n'ont gueres d'autre fonction , que de dispenser d'accomplir la loi. Car tu sauras que la religion chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles : & , comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs , que d'avoir des évêques qui en dispensent , on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : de sorte que , si on ne veut pas faire le rahmazan , si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages , si on veut rompre ses vœux , si on veut se marier contre la défense de la loi , quelquefois même si on veut revenir contre son serment , on va à l'évêque , ou au pape , qui donne aussi-tôt la dispense.

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un

nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulevent entre eux mille questions nouvelles sur la religion : on les laisse disputer long-tems, & la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'affurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles, que dans celui de Chrift.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle font d'abord appellés hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui sont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'est hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie ; &, quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut se faire appeler orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai ouï dire qu'en Espagne & en Portugal, il y a de certains dervis qui n'entendent point raillerie ; &

qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice ! Sans cela, un pauvre diable est bien embarrassé. Quand il jureroit, comme un payen, qu'il est orthodoxe, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme hérétique : il auroit beau donner sa distinction, point de distinction ; il seroit en cendres, avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres juges présument qu'un accusé est innocent ; ceux-ci le présument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour règle, de se déterminer du côté de la rigueur ; apparemment, parce qu'ils croient les hommes mauvais : mais, d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession

infâme. Ils font, dans leur sentence, un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de souffre, & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux, qu'ils abhorrent le sang, & sont au désespoir de les avoir condamnés : mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des prophètes ! ces tristes spectacles y sont inconnus \*. La sainte religion que les anges y ont apportée se défend par sa vérité même ; elle n'a point besoin de ces moyens violens pour les maintenir.

*De Paris, le 4 de la lune  
de Chalval, 1712.*

\* Les Persans sont les plus tolérans de tous les Mahométans.

## L E T T R E   X X X.

R I C A   A U   M È M E.

*A Smyrne.*

Les habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres ; si j'étois aux tuilleries, je voyois aussi-tôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit : si j'étois aux spectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin, jamais homine n'a tant été vu que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable ! je trouvois de mes portraits

par-tout ; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques , sur toutes les cheminées , tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux & si rare ; & , quoique j'aie très-bonne opinion de moi , je ne me ferois jamais imaginé que je dussé troubler le repos d'une grande ville , où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan , & à en endosser un à l'Européenne , pour voir s'il resteroit encore , dans ma phisconomie , quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers , je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur , qui m'avoit fait perdre , en un instant , l'attention & l'estime publique ; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie , sans qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais , si quelqu'un , par hasard , apprenoit à la compagnie que j'étois Persan , j'entendois

aussi-tôt autour de moi un bourdonnement : Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! comment peut-on être Persan ?

*De Paris, le 6 de la lune  
de Chalval, 1712.*

## LETTRE XXXI.

R H É D I A U S B E K.

*A Paris.*

JE suis à présent à Venise, mon cher Usbek. On peut avoir vu toutes les villes du monde, & être surpris en arrivant à Venise : on sera toujours étonné de voir une ville, des tours & des mosquées sortir de dessous l'eau ; & de trouver un peuple innombrable dans un endroit où il ne devroit y avoir que des poissons.

Mais cette ville profane manque du trésor le plus précieux qui soit au monde, c'est-à-dire, d'eau-vive ; il est impossible

d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre saint prophète ; il ne la regarde jamais , du haut du ciel , qu'avec colere.

Sans cela , mon cher Usbek , je serois charmé de vivre dans une ville où mon esprit se forme tous les jours. Je m'instruis des secrets du commerce , des intérêts des princes , de la forme de leur gouvernement ; je ne néglige pas même les superstitions Européennes ; je m'applique à la médecine , à la physique , à l'astronomie ; j'étudie les arts , enfin je sors des nuages qui couvraient mes yeux dans les pays de ma naissance.

*De Venise , le 16 de la lune  
de Chalval , 1712.*

## LETTERE XXXII.

R I C A   A   \* \* \*

J'ALLAI , l'autre jour , voir une maison où l'on entretient environ trois cents personnes assez pauvrement. J'eus bientôt fait ; car l'église & les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais ; plusieurs d'entre eux jouoient aux cartes , ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois , un de ces hommes sortoit aussi ; & m'ayant entendu demander le chemin du Marais , qui est le quartier le plus éloigné de Paris : J'y vais , me dit il , & je vous y conduirai ; suivez-moi. Il me mena à merveille , me tira de tous les embarras , & me sauva adroiteme nt des carrosses & des voitures. Nous étions prêts d'arriver , quand la curiosité me prit : Mon bon ami , lui dis-je , ne pourrois-je point savoir qui vous êtes ? Je suis aveugle , monsieur , me répondit - il. Comment ! lui dis-je , vous êtes aveugle ? Et que ne

priez-vous cet honnête homme , qui jouoit aux cartes avec vous , de nous conduire ? Il est aveugle aussi , me répondit-il : il y a quatre cents ans que nous sommes trois cents aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte : voilà la rue que vous demandiez : je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette église , où je vous jure , j'embarrasserai plus les gens qu'ils ne m'embarrasseront.

*De Paris , le 17 de la lune  
de Chalval , 1712.*

---

---

## LETTRE XXXIII.

USBEK A RHÉDI.

*A Venise.*

LE vin est si cher à Paris , par les impôts que l'on y met , qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin alcoran , qui défend d'en boire.

Lorsque je pense aux funestes effets de

cette liqueur , je ne puis m'empêcher de la regarder comme le présent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétrri la vie & la réputation de nos monarques , c'a été leur intemperance ; c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices & de leurs cruautés.

Je le dirai à la honte des hommes. La loi interdit à nos princes l'usage du vin , & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même ; cet usage , au contraire , est permis aux princes chrétiens , & on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même. Dans une débauche licencieuse on se révolte avec fureur contre les préceptes ; & la loi faite pour nous rendre justes , ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais , quand je désapprouve l'usage de cette liqueur , qui fait perdre la raison , je ne condamne pas de même ces boissons qui l'égaient. C'est la sagesse des Orientaux , de chercher des remèdes contre la tristesse , avec autant de soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il

arrive quelque malheur à un Européen , il n'a d'autre ressource que la lecture d'un philosophe , qu'on appelle Séneque : mais les Asiatiques , plus sensés qu'eux & meilleurs physiciens en cela , prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai , & de charmer le souvenir de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal , de l'inutilité des remèdes , de la fatalité du destin , de l'ordre de la providence , & du malheur de la condition humaine . C'est se moquer , de vouloir adoucir un mal , par la considération que l'on est né misérable : il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses réflexions , & traiter l'homme comme sensible , au lieu de le traiter comme rai-  
sonnable.

L'ame , unie avec le corps , en est sans cesse tyrannisée . Si le mouvement du sang est trop lent , si les esprits ne sont pas assez épurés , s'ils ne sont pas en quantité suffisante , nous tombons dans l'accablement & dans la tristesse : mais si nous prenons des breuvages qui puissent changer cette disposition de notre corps , notre ame

redevient capable de recevoir des impressions qui l'égaient , & elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre , pour ainsi dire , son mouvement & sa vie.

*De Paris , le 25 de la  
lune de Zilcadé , 1713.*

## LETTER XXXIV.

U S B E K A I B B E N.

*A Smyrne.*

LES femmes de Perse sont plus belles que celles de France ; mais celles de France sont plus jolies. Il est difficile de ne point aimer les premières , & de ne se point plaire avec les secondes : les unes sont plus tendres & plus modestes , les autres sont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse , c'est la vie réglée que les femmes y menent ; elles ne jouent , ni ne veillent ; elles ne boivent point de vin , & ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que

le serrail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs : c'est une vie unie , qui ne pique point ; tout s'y ressent de la su- bordination & du devoir ; les plaisirs mêmes y sont graves , & les joies séveres ; & on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la gaîté qu'ont les François : on ne leur voit point cette liberté d'esprit , & cet air content , que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie , où l'on pour- roit trouver des familles , où de pere en fils , personne n'a ri , depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entre eux : ils ne se voient que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur , qui fait ici la douceur de la vie , leur est presque inconnue : ils se reti- rent dans leurs maisons , où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend ; de maniere que chaque famille est , pour ainsi dire , isolée.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays-ci , il me dit : Ce qui me choque le plus de vos mœurs , c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves , dont le cœur & l'esprit se sentent toujours de la basseſſe de leur condition. Ces gens lâches affoiblissent en vous les ſentimens de la vertu , que l'on tient de la nature , & ils les ruinent , depuis l'enfance qu'ils vous obſedent.

Car , enfin , défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable , qui fait confiſter ſon honneur à garder les femmes d'un autre , & s'enorgueillit du plus vil emploi qui foit parmi les humains ; qui est méprisable par fa fidélité même , qui eſt la ſeule de ſes vertus , parce qu'il y eſt porté par envie , par jalouſie & par déſespoir ; qui , brûlant de fe venger des deux ſexes , dont il eſt le rebut , conſent à être tyrañniſé par le plus fort , pourvu qu'il puiffe déſoler le plus foible ; qui tirant de ſon imperfection , de fa laideur & de fa diſformité , tout l'éclat de fa condition , n'eſt estimé que parce qu'il eſt indigne de l'être ; qui enfin , rivé pour

pour jamais à la porte , où il est attaché , plus dur que les gonds & les verrouils qui le tiennent , se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne , où , chargé de la jaloufie de son maître , il a exercé toute sa basseſſe ?

*De Paris , le 14 de la lune  
de Zilbagé , 1713.*

---

---

## LETTER XXXV.

### USBEK A GEMCHID , SON COUSIN , DERVIS DU BRILLANT MONASTERE DE TAURIS.

QUE penses-tu des chrétiens , sublimes dervis ? Crois-tu qu'au jour du jugement ils seront , comme les infideles Turcs , qui serviront d'ânes aux juifs , & les mèneront au grand trot en enfer ? Je fais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des prophètes , & que le grand Hali n'est point venu pour eux . Mais , parce qu'ils n'ont pas été heureux pour trouver des mosquées dans leur

pays , crois-tu qu'ils soient condamnés à des châtimens éternels ? & que dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une religion qu'il ne leur a pas fait connoître ? Je puis te le dire : j'ai souvent examiné ces chrétiens ; je les ai interrogés , pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali , qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais ouï parler.

Ils ne ressemblent point à ces infideles que nos saints prophètes faisoient passer au fil de l'épée , parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du ciel : ils sont plutôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténèbres de l'idolâtrie , avant que la divine lumiere vînt éclairer le visage de notre grand prophète.

D'ailleurs , si l'on examine de près leur religion , on y trouvera comme une sémence de nos dogmes. J'ai souvent admiré les secrets de la providence , qui semble les avoir voulu préparer par-là à la conversion générale. J'ai ouï parler d'un livre de leurs docteurs , intitulé *la Polygamie triomphante* , dans lequel il est prouvé que la

Polygamie eſt ordonnée aux chrétiens. Leur baptême eſt l'image de nos ablutions lé-gales ; & les chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution , qu'ils croient devoir ſuffire pour toutes les autres. Leurs prêtres & leurs moines prient , comme nous , ſept fois le jour. Ils eſperent de jouir d'un paradis , où ils goûteront mille délices , par le moyen de la réſurrecſion des corps. Ils ont , comme nous , des jeûnes marqués , des mortifi-cations avec lesquels ils eſperent fléchir la miséricorde divine. Ils rendent un culte aux bons anges , & fe méfient des mau-vais. Ils ont une sainte crédulité pour les miraclcs que dieu opere par le ministere de ſes ſerviteurs. Ils reconnoiſſent , comme nous , l'insuffiſance de leurs mérites , & le besoin qu'ils ont d'un interceſſeur auprèſ de dieu. Je vois par-tout le mahométisme quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire , la vérité s'échappe , & perce toujours les ténèbres qui l'environ-nent. Il viendra un jour où l'éternel ne verra ſur la terre que des vrais croyans. Le tems , qui conſume tout , détruira les er-

reurs mêmes. Tous les hommes feront étonnés de se voir sous le même étandard : tout, jusques à la loi , sera consommé ; les divins exemplaires seront enlevés de la terre , & portés dans les célestes archives.

*De Paris , le 20 de la lune  
de Zilbagé , 1713.*

---



---

## LETTER XXXVI.

USBEK A RHÉDI.

*A Venise.*

LE café est très-en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons , on dit des nouvelles ; dans d'autres , on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le café de telle manière qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins , de tous ceux qui en sortent , il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais , ce qui me choque de ces beaux

esprits , c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie , & qu'ils amusent leurs talents à des choses puériles. Par exemple : lorsque j'arrivai à Paris , je les trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qui se puisse imaginer : il s'agissoit de la réputation d'un vieux poëte Grec , dont , depuis deux mille ans , on ignore la patrie , aussi-bien que le tems de sa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent : il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais , parmi ces distributeurs de réputation , les uns faisoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive ; car on se disoit cordialement , de part & d'autre , des injures si grossieres , on faisoit des plaisanteries si ameres , que je n'admirois pas moins la maniere de disputer , que le sujet de la dispute. Si quelqu'un , disois-je en moi-même , étoit assez étourdi pour aller , devant un de ces défenseurs du poëte Grec , attaquer la réputation de quelque honnête citoyen , il ne

feroit pas mal relevé ! & je crois que ce  
zele , si délicat sur la réputation des morts ,  
s'embraseroit bien pour défendre celle des  
vivans ! Mais , quoi qu'il en soit , ajouto-  
is-je , dieu me garde de m'attirer jamais  
l'inimitié des censeurs de ce poëte , que le  
séjour de deux mille ans dans le tombeau  
n'a pu garantir d'une haine si implacable !  
Ils frappent à présent des coups en l'air ;  
mais que seroit-ce , si la fureur étoit animée  
par la présence d'un ennemi ?

Ceux dont je te viens de parler disputent  
**en** langue vulgaire ; & il faut les distinguer  
d'une autre sorte de disputeurs , qui se  
servent d'une langue barbare , qui semble  
ajouter quelque chose à la fureur & à l'o-  
piniâtreté des combattans. Il y a des quar-  
tiers où l'on voit comme une mêlée noire  
& épaisse de ces sortes de gens ; ils se nour-  
rissent de distinctions ; ils vivent de raison-  
nemens obscurs & de fausses conséquen-  
ces. Ce métier où l'on devroit mourir de  
faim , ne laisse pas de rendre. On a vu une  
nation entière , chassée de son pays , tra-  
verser les mers pour s'établir **en** France ;

n'emportant avec elle , pour parer aux nécessités de la vie , qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

*De Paris , le dernier de la lune de Zilbagé , 1713.*

---

---

## LETTER XXXVIII.

USBEK A IBBEN.

*A Smyrne.*

LE roi de France est vieux. Nous n'avons point d'exemple , dans nos histoires , d'un monarque qui ait si long-tems régné. On dit qu'il possede à un très-haut degré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie sa famille , sa cour , son état : on lui a souvent entendu dire que , de tous les gouvernemens du monde , celui des Turcs , ou celui de notre auguste sultan , lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la politique Orientale !

J'ai étudié son caractere , & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de

ré;soudre : par exemple , il a un ministre qui n'a que dix - huit ans , & une maîtresse qui en a quatre-vingts : il aime sa religion , & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur : quoiqu'il fuie le tumulte des villes , & qu'il se communique peu , il n'est occupé , depuis le matin jusqu'au soir , qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires ; mais il craint autant de voir un bon général à la tête de ses troupes , qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'est , je crois , jamais arrivé qu'à lui , d'être , en même-tems , comblé de plus de richesses qu'un prince n'en sauroit espérer , & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent ; mais il paie aussi libéralement les assiduités ou plutôt l'oisiveté de ses courtisans , que les campagnes laborieuses de ses capitaines : souvent il préfere un homme qui le déshabille , ou qui lui donne la serviette lorsqu'il se met à table , à un autre qui lui prend des villes , ou lui gagne des batailles : il ne croit pas que la grandeur souve-

raîne doive être gênée dans la distribution des grâces ; & , sans examiner si celui qu'il comble des biens est homme de mérite , il croit que son choix va le rendre tel : aussi lui a-t-on vu donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieues , & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique , sur-tout dans ses bâtiments : il y a plus de statues dans les jardins de son palais , que de citoyens dans une grande ville. Sa garde est aussi forte que celle du prince devant qui tous les trônes se renversent ; ses armées sont aussi nombreuses , ses ressources aussi grandes , & ses finances aussi inépuisables.

*De Paris , le 7 de la lune  
de Maharran , 1713.*

## LETTER XXXVIII.

RICA A IBBEN.

*A Smyrne.*

C'EST une grande question , parmi les hommes , de savoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté , que de la leur laisser. Il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre. Si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime , nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées est embarrasant , ils répondent que dix femmes , qui obéissent , embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent , à leur tour , que les Européens ne sauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidèles , on leur répond que cette fidélité , qu'ils vantent tant , n'empêche

point le dégoût , qui suit toujours les passions satisfaites , que nos femmes sont trop à nous ; qu'une possession si tranquille ne nous laisserien à désirer , ni à craindre ; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme , plus sage que moi , seroit embarrassé de décider : car , si les Asiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes , les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout , disent-ils , quand nous serions malheureux en qualité de maris , nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme , il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde ; ils seront toujours à but , quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de savoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non , me disoit l'autre jour un philosophe très-galant : la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire , que nous

avons sur elles, est une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, &, par conséquent, plus d'humanité & de raison. Ces avantages, qui devaient sans doute leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel ; celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les pays ; mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilége ? Est-ce parce que nous sommes les plus forts ? Mais c'est une véritable injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi. Eprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis ; & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus po-

lis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs matis ; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis ; & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe ; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple paille être cité.

Tu vois, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le prophète a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre sexe. Les femmes, dit-il doivent honorer leurs maris : leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

*De Paris, le 26 de la lune  
de Gemmadi, 2, 1713.*

## LETTER XXXIX.

HAGI \* IBBI, AU JUIF BEN JOSUÉ,  
PROSÉLYTE MAHOMÉTAN.

*A Smyrne.*

IL me semble, Ben Josué, qu'il y a toujours des signes éclatans, qui préparent à la naissance des hommes extraordinaires; comme si la nature souffroit une espece de crise, & que la puissance céleste ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet, Dieu, qui, par les décrets de sa providence, avoit résolu, dès le commencement, d'envoyer aux hommes ce graud prophete, pour enchaîner Satan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui passant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusqu'à lui, comme un témoignage

\* Hagi est un homme qui a fait le pèlerinage de la Mecque.

authentique qu'il étoit descendu des patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même prophète, que dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne cessât d'être immonde, & que l'homme ne fût livré à la circoncision.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut sur son visage dès sa naissance : la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même ; toutes les idoles se prosternerent ; les trônes des rois furent renversés ; Lucifer fut jetté au fond de la mer ; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abîme, & s'enfuit sur le mon Cabès, d'où, avec une voix terrible il appella les anges.

Cette nuit, dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne pût passer. L'art des magiciens & négromans se trouva sans vertu. On entendit une voix du ciel qui disoit ces paroles : J'ai envoyé au monde mon ami fidèle.

Selon le témoignage d'Isben Aben, historien Arabe, les générations des oiseaux,

des nuées , des vents , & tous les escadrons des anges , se réunirent pour éléver cet enfant , & se disputerent cet avantage. Les oiseaux disoient , dans leurs gazouillemens , qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent , parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les vents murmuroient , & disoient : c'est plutôt à nous , parce que nous pouvons lui apporter , de tous les endroits , les odeurs les plus agréables. Non , non , disoient les nuées , non ; c'est à nos soins qu'il sera confié , parce que nous lui ferons part , à tous les instans , de la fraîcheur des eaux. Là-dessus , les anges indignés s'écrioient : Que nous restera-t-il donc à faire ? Mais une voix du ciel fut entendue , qui termina toutes les disputes : il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels , parce que heureuses les mamelles qui l'allaiteront , & les mains qui le toucheront , & la maison qu'il habitera , & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages si éclatans , mon cher Josué , il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte loi. Que

pouvoit faire davantage le ciel pour autoriser sa mission divine , à moins de renverser la nature , & de faire périr les hommes même qu'il vouloit convaincre ?

*De Paris , le 20 de la lune de  
Rhégeb , 1713.*

---

## LETTRE XL.

U S B E K A I B B E N .

*A Smyrne.*

**D**ès qu'un grand est mort , on s'assemble dans une mosquée , & l'on fait son oraison funebre , qui est un discours à sa louange , avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres . Il faut pleurer les hommes à leur naissance , & non pas à leur mort . A quoi servent les cérémonies , & tout l'attirail lugubre , qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens , les larmes même de sa

famille , & la douleur de ses amis , qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire ?

Nous sommes si aveugles , que nous ne savons quand nous devons nous affliger , ou nous réjouir : nous n'avons presque jamais que de fausses tristesses , ou de fausses joies .

Quand je vois le Mogol , qui , toutes les années , va frottement se mettre dans une balance , & se faire peser comme un bœuf ; quand je vois les peuples se réjouir de ce que ce prince est devenu plus matériel , c'est à-dire , moins capable de les gouverner , j'ai pitié , Ibben , de l'extravagance humaine .

*De Paris , le 20 de la lune  
de Rhégeb , 1713.*

## L E T T R E X L I.

## LE PREMIER ENUQUE NOIR A USBEK.

ISMAEL , un de tes eunuques noirs , vient de mourir , magnifique seigneur ; & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les eunuques sont extrêmement rares à présent , j'avois pensé de me servir d'un esclave noir , que tu as à la campagne : mais je n'ai pu jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte , c'est son avantage , je voulus l'autre jour user , à son égard , d'un peu de rigueur ; & , de concert avec l'intendant de tes jardins , j'ordonnai que , malgré lui , on le mit en état de te rendre les services qui flattent le plus ton cœur , & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux , qu'il n'ose pas même regarder : mais il se mit à hurler , comme si on avoit voulu l'écorcher , & fit tant qu'il échappa de nos mains , & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre

qu'il veut t'écrire pour te demander grace , soutenant que je n'ai conçu ce dessein que par un desir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir fait de moi. Cependant je te jure par les cent mille prophetes , que je n'ai agi que pour le bien de ton service , la seule chose qui me soit chere , & hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

*Du ferrail de Fatmé , le 7 de la lune de Maharam , 1713.*

---



---

## LETTERE XLI.

### PHARAN A USBEK , SON SOUVERAIN SEIGNEUR.

SI tu étois ici , magnifique seigneur , je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc ; & il n'y en auroit pas assez pour écrire toutes les insultes que ton premier eunuque noir , le plus méchant de tous les hommes , m'a faites depuis ton départ. Sous prétexte de quelques railleries qu'il

prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition , il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable , il a animé contre moi le cruel intendant de tes jardins , qui , depuis ton départ , m'oblige à des travaux insurmontables , dans lesquels j'ai pensé mille fois laisser la vie , sans perdre un moment l'ardeur de te servir. Combien de fois ai-je dit en moi-même : j'ai un maître rempli de douceur , & je suis le plus malheureux esclave qui soit sur la terre !

Je te l'avoue , magnifique seigneur : je ne me croyois pas destiné à de plus grandes misères : mais ce traître d'eunuque a voulu mettre le comble à sa méchanceté. Il y a quelques jours que , de son autorité privée , il me destina à la garde de tes femmes sacrées , c'est-à-dire à une exécution , qui seroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui , en naissant , ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parents un traitement pareil , se consolent peut-être sur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur : mais qu'on me fasse descendre de l'humanité , & qu'on m'en prive , je mourrois de douleur , si

je ne mourrois pas de cette barbarie.

J'embrasse tes pieds, sublime seigneur, dans une humilité profonde. Fais en sorte que je sente les effets de cette vertu si respectée, & qu'il ne soit pas dit que, par ton ordre, il y ait sur la terre un malheureux de plus.

*Des jardins de Fatmé, le 7 de la  
lune de Maharram, 1713.*

LETTER XLIII.

USBEK A PHARAN.

*Aux jardins de Fatmé.*

RECEVEZ la joie dans votre cœur , & reconnoissez ces sacrés caractères ; faites-les baisser au grand eunuque , & à l'intendant de mes jardins. Je leur défends de rien entreprendre contre vous : dites-leur d'acheter l'eunuque qui me manque. Acquittez-vous de votre devoir , comme si vous m'aviez toujours devant les yeux ; car sachez que plus mes bontés sont grandes , plus vous serez puni , si vous en abusez.

*De Paris , le 25 de la  
lune de Rhégeb , 1713.*

## LETTERE XLIV.

USBEK A RHÉDI.

*A Venise.*

IL y a en France , trois sortes d'états ; l'église , l'épée & la robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres : tel , par exemple , que l'on devroit mépriser parce qu'il est un fôt , ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe .

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi ; chacun s'éleve au dessus de celui qui est d'une profession différente , à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne .

Les hommes ressemblent tous , plus ou moins , à cette femme de la province d'Eriwan , qui ayant reçu quelque grâce d'un de nos monarques , lui souhaita mille fois , dans les bénédictions qu'elle lui donna , que le ciel le fit gouverneur d'Eriwan .

J'ai

J'ai lu , dans une relation , qu'un François ayant relâché à la côte de Guinée , quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi , qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre. Il étoit sur son trône , c'est-à-dire , sur un morceau de bois , aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol : il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois , un parasol , en forme de dais le couvroit de l'ardeur du soleil ; tous ses ornemens & ceux de la reine , sa femme , consistoient en leur peau noire & quelques bagues. Ce prince , plus vain encore que misérable , demanda à ces étrangers si on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que son nom devoit être porté d'un pôle à l'autre : & , à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre , il croyoit , lui , qu'il devoit faire parler tout l'univers .

Quand le kan de Tartarie a diné , un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner , si bon leur semble : & ce barbare , qui ne mange que du lait , qui n'a pas de maison , qui ne vit que de bri-

gandage , regarde tous les rois du monde comme ses esclaves , & les insulte régulièrément deux fois par jour.

*De Paris , le 28 de la lune  
de Rhégeb , 1713.*

---



---

## LETTRE XLV.

R I C A A U S B E K.

A \* \* \*.

**H**IER matin , comme j'étois au lit ; j'entendis frapper rudement à ma porte , qui fut soudain ouverte , ou enfoncée , par un homme avec qui j'avois lié quelque société , & qui me parut tout hors de lui-même .

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir ; & il avoit renoncé , pour ce jour-là , aux fages précautions , avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage .

Levez-vous , me dit-il ; j'ai besoin de

vous tout aujourd'hui ; j'ai mille emplettes à faire , & je serai bien aise que ce soit avec vous : premièrement , que nous allions , rue saint Honoré , parler à un notaire , qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici , je me suis arrêté un moment au faubourg Saint Germain , où j'ai loué un hôtel deux mille écus ; & j'espere passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé , ou peu s'en falloit , mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons , dit - il , par acheter un carrosse , & établissons l'équipage. En effet , nous achetâmes , non-seulement un carrosse , mais encore pour cent mille francs de marchandises , en moins d'une heure : tout cela se fit si promptement , parce que mon homme ne marchanda rien , & ne compta jamais ; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur-tout ceci : & , quand j'examinois cet homme , je trouvois en lui une complication singuliere de richesses & de pauvreté ; de maniere que je ne savois que croire. Mais enfin , je

rompis le silence ; & , le tirant à part , je lui dis : Monsieur , qui est-ce qui paiera tout cela ? Moi , dit-il : venez dans ma chambre , je vous montrerai des trésors immenses , & des richesses enviées des plus grands monarques : mais elles ne le seront pas de vous , qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis. Nous grimpons à son cinquième étage ; & , par une échelle , nous nous guindons à un sixième qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents , dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin , me dit-il , & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans , qui est d'aller visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu , qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez , qui sont de vrai or par leur couleur , quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret ,

que Nicolas Flamel trouva , mais que Raimond Lulle & un million d'autres chercherent toujours , est venu jusques à moi ; & je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués , que pour sa gloire !

Je sortis , & je descendis , ou plutôt je me précipitai par cet escalier , transporté de colere , & laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu , mon cher Usbek. J'irai te voir demain ; & , si tu veux , nous reviendrons ensemble à Paris.

*De Paris , le dernier de  
la lune de Rhégeb , 1713.*

## LETTERE XLVI.

USBEK A RHÉDI.

*A Venise.*

JE vois ici des gens qui disputent, sans fin, sur la religion : mais il semble qu'ils combattent en même tems à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens ; & c'est ce qui me touche : car, dans quelque religion qu'on vive, l'observation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de religion.

En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas plaire à la divinité qui a établi la religion qu'il professe ? Mais le moyen le plus sûr, pour y parvenir, est sans doute d'observer les règles de la société, & les devoirs de l'humanité. Car, en quelque religion qu'on vive, dès qu'on en suppose une, il faut bien que l'on sup-

poſe auſſi que dieu aime les hommes , puisqu'il établit une religion pour les rendre heureux : que ſ'il aime les hommes , on eſt aſſuré de lui plaire en les aimant auſſi ; c'eſt-à-dire , en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité , & en ne violant point les loix ſous lesquelles ils vivent.

Par-là , on eſt bien plus ſûr de plaire à dieu , qu'en obſervant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes ; elles ne font bonnes qu'avec égard , & dans la ſupposition que dieu les a commandées : mais c'eſt la matière d'une grande diſcussion : on peut facilement s'y tromper ; car il faut choisir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille.

Un homme faifoit tous les jours à dieu cette priere : Seigneur , je n'entends rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre ſujet : je voudrois vous ſervir ſelon votre volonté ; mais chaque homme que je consulte veut que je vous ſerve à la ſienne. Lorsque je veux vous faire ma priere , je ne fais en quelle langue je dois

vous parler. Je ne fais pas non plus en quelle posture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je sois ainsi ; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide : d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur , si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva , l'autre jour , de manger un lapin dans un caravansera : trois hommes , qui étoient auprès de-là , me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que je vous avois grièvement offensé ; l'un , \* parce que cet animal étoit immonde ; l'autre , \*\* parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin , \*\*\* parce qu'il n'étoit pas poisson. Un brachmane qui passoit par-là & que je pris pour juge , me dit : ils ont tort , car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait , lui dis-je. Ah ! vous avez commis une action abominable , &

\* Un Juif.

\*\* Un Turc.

\*\*\* Un Arménien.

que dieu ne vous pardonnera jamais , me dit-il d'une voix sévere : que savez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée dans cette bête ? Toutes ces choses , seigneur , me jettent dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête , que je ne sois menacé de vous offenser : cependant je voudrois vous plaire , & employer à cela la vie que je tiens de vous. Je ne sais si je me troupe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir , est de vivre en bon citoyen dans la société où vous m'avez fait naître , & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

*De Paris , le 8 de la lune  
de Chahban , 1713.*

## LETTERE XLVII.

ZACHI A USBEK.

*A Paris.*

J'AI une grande nouvelle à t'apprendre : je me suis réconciliée avec Zéphis ; le ferrail , partagé entre nous , s'est réuni. Il ne manque que toi dans ces lieux , où la paix regne : viens , mon cher Usbek , viens-y faire triompher l'amour.

Je donnai à Zéphis un grand festin , où ta mere , tes femmes , & tes principales concubines furent invitées : tes tantes & plusieurs de tes cousines s'y trouverent aussi : elles étoient venues à cheval , couvertes du sombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes pour la campagne , où nous espérions être plus libres : nous montâmes sur nos chameaux , & nous nous mêmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement , nous n'eûmes pas le tems

d'envoyer à la ronde annoncer le courouc : mais le premier eunuque , toujours industrieux , prit une autre précaution ; car il joignit à la toile qui nous empêchoit d'être vues , un rideau si épais , que nous ne pouvions absolument voir personne.

Quand nous fûmes arrivées à cette rivière , qu'il faut traverser , chacune de nous se mit<sup>t</sup> , selon la coutume , dans une boîte , & se fit porter dans le bateau : car on nous dit que la rivière étoit pleine de monde. Un curieux , qui s'approcha trop près du lieu où nous étions enfermées , reçut un coup mortel , qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour ; un autre , qu'on trouva se baignant tout nud sur le rivage , eut le même sort : & ces fideles eunuques sacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reste de nos aventures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve , un vent si impétueux s'éleva & un nuage si affreux couvrit les airs , que nos matelots commencèrent à désespérer. Effrayées de ce péril , nous nous évanouîmes presque toutes. Je me souviens que j'entendis la

voix & la dispute de nos eunuques , dont les uns disoient qu'il falloit nous avertir du péril , & nous tirer de notre prison : mais leur chef soutint toujours qu'il mourroit plutôt que de souffrir que son maître fût ainsi déshonoré , & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes esclaves , toute hors d'elle , courut vers moi , déshabillée , pour me secourir , mais un eunuque noir la prit brutallement , & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie. Pour lors je m'évanouis , & ne revins à moi que lorsque le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes ! Les hommes ne sont exposés qu'aux dangers qui menacent leur vie ; nous sommes , à tous les instans , dans la crainte de perdre notre vie , ou notre vertu. Adieu , mon cher Usbek. Je t'adorerai toujours.

*Du ferrail de Faimé , le 2 de la lune de Rhamazan , 1713.*

## LETTER XLVIII.

USBEK A RHÉDI.

*A Venise.*

C EUX qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs. Quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continue. Je passe ma vie à examiner : j'écris le soir ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéresse, tout m'étonne : je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres, sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être : nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les sociétés. Je crois devoir beaucoup à l'esprit vif & à la gaieté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en est également recherché. Notre air étranger n'offense plus personne ; nous jouissons même de la surprise où l'on est de nous

trouver quelque politesse ; car les François n'imaginent pas que notre climat produise des hommes. Cependant , il faut l'avouer , ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris , chez un homme de considération , qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable , & qui joint à une grande modestie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perse.

Etranger que j'étois , je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient sans cesse , & qui me présentoient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plut ; je m'attachai à lui , il s'attacha à moi , de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que , dans un grand cercle ; nous nous entretenions en particulier , laissant les conversations générales à elles-mêmes : Vous trouverez peut - être en moi , lui dis-je , plus de curiosité que de politesse : mais je vous supplie d'agréer que

je vous fasse quelques questions ; car je m'ennuie de n'être au fait de rien , & de vivre avec des gens que je ne saurois dé-mêler. Mon esprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cents fois la torture ; & je ne les devinerois de mille ans ; ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire , me répondit-il , & je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme discret , & que vous n'abuserez pas de ma confiance.

Qui est cet homme , lui dis-je , qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands , qui est si familier avec vos ducs , & qui parle si souvent à vos ministres qu'on me dit être d'un accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme de qualité : mais il a la physionomie si basse , qu'il ne fait gueres honneur aux gens de qualité ; & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger ; mais il me semble qu'il y a , en général , une certaine politesse commune à toutes les nations ; je ne

lui trouve point de celle-là : est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres ? Cet homme me répondit-il en riant, est un fermier : il est autant au dessus des autres par ses richesses, qu'il est au dessous de tout le monde par sa naissance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui : il est bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par son cuisinier : aussi n'en est-il pas ingrat ; car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit si lugubre avec un air si gai & un teint si fleuri ? il sourit si gracieusement dès qu'on lui parle ; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répondit-il, un prédicateur, &c., qui pis est, un directeur. Tel que vous le voyez, il en fait plus que les maris ; il connaît le foible des femmes : elles savent aussi qu'il a le sien. Comment, dis-je ! il parle toujours de quelque chose, qu'il appelle la grâce ? non pas toujours, me répondit-il :

à l'oreille d'une jolie femme , il parle encore plus volontiers de sa chute : il foudroie en public , mais il est doux comme un agneau en particulier. Il me semble , disje , qu'on le distingue beaucoup , & qu'on a de grands égards pour lui. Comment ! si on le distingue ? C'est un homme nécessaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conseils , soins officieux , visites marquées ; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde ; il est excellent.

Mais , si je ne vous importune pas , dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous , qui est si mal habillé ; qui fait quelquefois des grimaces , & a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'esprit pour parler , mais qui parle pour avoir de l'esprit ? C'est , me répondit-il , un poëte , & le grotesque du genre humain. Ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont ; cela est vrai , & aussi ce qu'ils seront toute leur vie ; c'est-à-dire , presque toujours les plus ridicules de tous les hommes : aussi ne les épargne-t-on point : on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette mai-

son ; & il y est bien reçu du maître & de la maîtresse , dont la bonté & la politesse ne se démentent à l'égard de personne : il fit leur épithalame lorsqu'ils se marierent : c'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie ; car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être , ajouta-t-il , entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient : il y a , parmi nous , des mariages heureux , & des femmes dont la vertu est un gardien sévère. Les gens , dont nous parlons , goûtent entre eux une paix qui ne peut être troublée ; ils sont aimés & estimés de tout le monde : il n'y a qu'une chose ; c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaise compagnie. Ce n'est pas que je les désaprouve ; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils sont : les gens qu'on dit être de si bonne compagnie ne sont souvent que ceux dont les vices sont plus rafinés ; & peut-être en est-il comme des poisons , dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

Et ce vieux homme , lui dis-je tout bas ,

qui a l'air si chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car , outre qu'il est habillé autrement que les autres , il censure tout ce qui se fait en France , & n'approuve pas votre gouvernement. C'est un vieux guerrier , me dit-il , qui se rend mémo-  
rable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé , ou qu'on vante un siège où il n'ait pas monté à la tranchée : il se croit si nécessaire à notre histoire , qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini ; il regarde quelques blessures qu'il a reçues , comme la dissolution de la monarchie : &c , à la différence de ces philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent , & que le passé n'est rien , il ne jouit , au contraire , que du passé , & n'existe que dans les cam-  
pagnes qu'il a faites : il respire dans les temps qui se sont écoulés , comme les héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi , dis-je , a-t-il quitté le service ? Il ne l'a point quitté , me ré-  
pondit-il ; mais le service l'a quitté ; on l'a employé dans une petite place , où il

racontera ses aventures le reste de ses jours : mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi , lui dis-je ? Nous avons une maxime en France , me répondit-il : c'est de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois subalternes : nous les regardons comme des gens dont l'esprit est rétréci dans les détails , & qui par l'habitude des petites choses , sont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme , qui n'a pas les qualités d'un général à trente ans , ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup - d'œil qui montre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes , cette présence d'esprit qui fait que dans une victoire on se sert de tous ses avantages , & dans un échec de toutes ses ressources , n'acquerra jamais ces talens : c'est pour cela que nous avons des emplois brillans , pour ces hommes grands & sublimes , que le ciel a partagés non-seulement d'un cœur , mais aussi d'un génie héroïque ; & des emplois subalternes , pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce

nombre , font ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure : ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après , la curiosité me reprit , & je lui dis : je m'engage à ne vous plus faire de questions , si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux , peu d'esprit , & tant d'impertinence ! D'où vient qu'il parle plus haut que les autres , & se fait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes , me répondit-il. A ces mots , des gens entrerent , d'autres sortirent , on se leva , quelqu'un vint parler à mon gentilhomme , & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais , un moment après , je ne fais par quel hasard ce jeune homme se trouva auprès de moi ; & , m'adressant la parole : il fait beau ; voudriez-vous , monsieur , faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible , & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne , me dit-il , pour faire plaisir à la

maîtresse de la maison , avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne sera pas de bonne humeur ; mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une , je leur en donne bien à garder : car , entre vous & moi , je ne vaux pas grand'chose. Apparemment , monsieur , lui dis-je , que vous avez quelque charge ou quelque emploi , qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non , monsieur : je n'ai d'autre emploi que de faire entager un mari , ou désespérer un pere ; j'aime à alarmer une femme qui croit me tenir , & la mettre à deux doigts de ma perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris , & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprends , lui dis-je , vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux , & vous êtes plus considéré qu'un grave magistrat. Si vous étiez en Perse , vous ne jouiriez pas de tous ces avantages ; vous deviendriez plus propres à garder nos dames qu'à leur plaisir. Le feu me monta

au visage ; & je crois que , pour peu que j'eusse parlé , je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolere de pareilles gens , & où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité , la trahison , le rapt , la perfidie & l'injustice conduisent à la considération ? où l'on estime un homme , parce qu'il ôte une fille à son pere , une femme à son mari , & trouble les sociétés les plus douces & les plus saintes ? Heureux les enfans d'Hali , qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la séduction ! La lumiere du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux anges & aux puissances incorporelles . Terre natale & chérie , sur qui le soleil jette ses premiers regards , tu n'es point souillée par les crimes horribles qui obligent cet astre à se cacher dès qu'il paroît dans le noir occident..

*De Paris , le 5 de la lune  
de Rahmazan , 1713.*

## LETTER XLI.

RICA A USBEK.

A \*\*\*.

ETANT l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un dervis extraordinairement habillé. Sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde : il avoit les pieds nuds : son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu. Le tout me parut si bizarre que ma première idée fut d'envoyer chercher un peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus capucin. On m'a dit, ajouta-t-il, monsieur, que vous retournez bientôt à la cour de Perse, où vous tenez un rang distingué. Je viens vous demander voire protection, & vous prier de nous obtenir du roi une petite habitation, auprès de Casbin, pour deux ou trois

trois religieux. Mon pere , lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse ? Moi , monsieur ! me dit-il. Je m'en donnerai bien de garde. Je suis ici provincial , & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les capucins du monde. Et que diable me demandez-vous donc ? C'est , me répondit-il , que si nous avions cet hospice , nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs religieux. Vous les connoissez apparemment , lui dis-je , ces religieux ? Non , monsieur , je ne les connois pas. Eh morbleu ! que vous importe donc qu'ils aillent en Perse ? C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux capucins ! cela sera très-utile & à l'Europe & à l'Asie ! il est fort nécessaire d'intéresser là-dedan les monarques ! voilà ce qui s'appelle de belles colonies ! Allez ; vous & vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés , & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

*De Paris , le 15 de la lune  
de Rahmazan , 1713.*

## L E T T R E L.

R I C A A \*\*\*.

J' A I vu des gens chez qui la vertu étoit si naturelle , qu'elle ne se faisoit pas même sentir ; ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier , & s'y portoient comme par instinct : bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités , il sembloit qu'elles n'avoient pas percé ju'qu'à eux . Voilà les gens que j'aime ; non pas ces gens vertueux qui semblent être étonnés de l'être , & qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit surprendre .

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le ciel a donné de grands talents , que peut-on dire de ces insectes qui osent faire paroître un orgueil qui déshonoreroit les plus grands hommes ?

Je vois , de tous côtés , des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir qui présente tou-

jours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées , & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux : ils ont tout fait , tout vu , tout dit , tout pensé : ils sont un modèle universel , un sujet de comparaisons inépuisables , une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh ! que la louange est fade , lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla , pendant deux heures , de lui , de son mérite & de ses talents : mais , comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde , il cessa de parler. La conversation nous revint donc , & nous la prîmes.

Un homme , qui paroissoit assez chagrin , commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations. Quoi ! toujours des sots qui se peignent eux-mêmes , & qui ramènent tout à eux ? Vous avez raison , reprit brusquement notre discoureur : il n'y a qu'à faire comme moi ; je ne me loue jamais : j'ai du bien , de la

O ii

naissance , je fais de la dépense , mes amis disent que j'ai quelque esprit ; mais je ne parle jamais de tout cela : si j'ai quelques bonnes qualités , celle dont je fais le plus de cas , c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent ; & , pendant qu'il parloit tout haut , je disois tout bas : heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais du bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent , & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres !

*De Paris , le 20 de la lune  
de Rahmazan , 1713.*

## LETTRE LI.

NARGUM, ENVOYÉ DE PERSE EN  
MOSCOVIE, A USBEK.

*A Paris.*

ON m'a écrit d'Ispahan, que tu avois quitté la Perse, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du roi des rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sais que le Czar est le seul des princes chrétiens dont les intérêts soient mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs, comme nous.

Son Empire est plus grand que le nôtre : car on compte mille lieues depuis Moscow jusqu'à la dernière place de ses états du côté de la Chine.

Il est le maître absolu de la vie & des

biens de ses sujets , qui sont tous esclaves , à la réserve de quatre familles. Le lieutenant des prophètes , le roi des rois , qui a le ciel pour marche-pied , ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie , on ne croiroit jamais que ce fut une peine d'en être exilé : cependant dès qu'un grand est disgracié ; on le relegue en Sibérie.

Comme la loi de notre prophète nous défend de boire du vin , celle du prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs hôtes , qui n'est point du tout Persane. Dès qu'un étranger entre dans une maison , le mari lui présente sa femme , l'étranger la baise , & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les peres , au contrat de mariage de leurs filles , stipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas ; cependant on ne sauroit croire combien les femmes Moscovites \* aiment à être bat-

\* Ces mœurs sont changées,

tues : elles ne peuvent comprendre qu'elles possèdent le cœur de leur mari , s'il ne les bat comme il faut. Une conduite opposée de sa part , est une marque d'indifférence impardonnable. Voici une lettre qu'une d'elles écrivit dernièrement à sa mère.

MA CHERE MERE ,

» Je suis la plus malheureuse femme du  
» monde : il n'y a rien que je n'aie fait  
» pour me faire aimer de mon mari & je  
» n'ai jamais pu y réussir. Hier , j'avois  
» mille affaires dans la maison ; je sortis ,  
» & je demeurai tout le jour dehors : je  
» crus , à mon retour , qu'il me battoit  
» bien fort ; mais il ne me dit pas un seul  
» mot. Ma sœur est bien autrement traitée :  
» son mari la bat tous les jours ; elle ne  
» peut pas regarder un homme , qu'il ne  
» l'assomme soudain : ils s'aiment beau-  
» coup aussi , & ils vivent de la meilleure  
» intelligence du monde.

» C'est ce qui la rend si fiere : mais je ne  
» lui donnerai pas long-tems sujet de me

» mépriser. J'ai résolu de me faire aimer  
 » de mon mari , à quelque prix que ce soit:  
 » je le ferai si bien enrager , qu'il faudra  
 » bien qu'il me donne des marques d'ami-  
 » tié. Il ne sera pas dit que je ne serai pas  
 » battue , & que je vivrai dans la maison  
 » sans que l'on pense à moi. La moindre  
 » chiquenaude qu'il me donnera , je crierai  
 » de toute ma force , afin qu'on s'imagine  
 » qu'il y va tout de bon ; & je crois que ,  
 » si quelque voisin venoit au secours , je  
 » l'étranglerois. Je vous supplie , ma chere  
 » mere , de vouloir bien représenter à mon  
 » mari qu'il me traite d'une maniere in-  
 » digne. Mon pere , qui est un si honnête  
 » homme , n'agissoit pas de même ; & il  
 » me souvient , lorsque j'étois petite fille ,  
 » qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous  
 » aimoit trop. Je vous embrasse , ma chere  
 » mere.

Les Moscovites ne peuvent point sortir  
 de l'empire , fût-ce pour voyager. Ainsi ,  
 séparés des autres nations par les loix du  
 pays , ils ont conservé leurs anciennes cou-  
 tumes avec d'autant plus d'attachement ,  
 qu'ils

qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible d'en avoir d'autres.

Mais le prince qui regne à présent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlés avec eux au sujet de leur barbe : le clergé & les moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les arts , & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa nation , oubliée jusqu'ici , & presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet & sans cesse agité , il erre dans ses vastes états , laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte , comme s'ils ne pouvoient le contenir , & va chercher dans l'Europe d'autres provinces & de nouveaux royaumes.

Je t'embrasse , mon cher Usbek. Donne-moi de tes nouvelles , je te conjure.

*De Moscow , le 2 de la lune  
de Chalval , 1713.*

## LETTER LII.

RICA A U S B E K.

A \*\*\*.

J'étois l'autre jour dans une société, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges ; une de quatre-vingts ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une niece de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette dernière, & elle me dit à l'oreille : Que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des amans, & fait encore la jolie ? Elle a tort, lui dis-je ; c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit : Que dites-vous de cette femme qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du temps perdu, lui dis-je ; & il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans, & la plai-

gnois dans mon ame , lorsqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t-il rien de si ridicule ? Voyez cette femme qui a quatre-vingts ans , & qui met des rubans couleur-de-feu : elle veut faire la jeune , & elle y réussit ; car cela approche de l'enfance . Ah , bon dieu ! dis-je en moi-même , ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'est peut-être un bonheur , disois - je ensuite , que nous trouvions de la consolation dans les foibleſſes d'autrui . Cependant j'étois en train de me divertir , & je dis : Nous avons assez monté ; descendons à présent , & commençons par la vieille qui est au sommet . Madame , vous vous ressemblez si fort , cette dame à qui je viens de parler & vous , qu'il semble que vous soyez deux sœurs ; je vous crois , à-peu-près , de même âge . Vraiment , Monsieur , me dit - elle , lorsque l'une mourra , l'autre devra avoir grand'peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence . Quand je tins cette femme décrépite , j'allai à celle de soixante ans . Il faut , madame , que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame & vous , lui mon-

trant la femme de quarante ans , étiez de même âge. Ma foi , dit-elle , je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon , m'y voilà ; continuons. Je descendis encore , & j'allai à la femme de quarante ans. Madame , faites-moi la grâce de me dire si c'est pour rire que vous appellez cette demoiselle , qui est à l'autre table , votre niece ? Vous êtes aussi jeune qu'elle ; elle a même quelque chose dans le visage de passé , que vous n'avez certainement pas ; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint. . . Attendez , me dit-elle : je suis sa tante ; mais sa mère avoit , pour le moins vingt-cinq ans plus que moi : nous n'étions pas de même lit ; j'ai ouï dire à feu ma sœur que sa fille & moi naquîmes la même année. Je le disois bien , madame ; & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek , les femmes qui se sentent finir d'avance , par la perte de leurs agréments , voudroient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mê-

mes, & se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

*De Paris, le 3 de la lune  
de Chalval, 1713.*

---

---

## LETTRE LIII.

ZÉLIS A USBEK.

*A Paris.*

JAMAIS passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou, eunuque blanc, pour mon esclave Zélide ; il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferois-je de la résistance, lorsque sa mère n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui présente ?

Que veut - elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalouse ; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile ; qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour

la faire souvenir de ce qu'il n'est plus ; qui, toujours prêt à se donner , & ne se donnant jamais , se trompera , la trompera sans cesse , & lui fera effuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition !

Et quoi ! être toujours dans les images & dans les fantômes ? ne vivre que pour imaginer ? se trouver toujours auprès des plaisirs , & jamais dans les plaisirs ? languissante dans les bras d'un malheureux , au lieu de répondre à ses soupirs , ne répondre qu'à ses regrets ?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espèce , fait uniquement pour garder , & jamais pour posséder ? Je cherche l'amour , & je ne le vois pas.

Je te parle librement , parce que tu aimes ma naïveté , & que tu préfères mon air libre & ma sensibilité pour les plaisirs , à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai ouï dire mille fois que les eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté , qui nous est inconnue ; que la nature se dédommage de ses pertes ; qu'elle a des ressources qui réparent le désavantage de leur condition ; qu'on peut

bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible ; & que, dans cet état, on est comme dans un troisième sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre. C'est quelque chose de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, & fais-moi savoir si tu veux que le mariage s'accomplice dans le ferrail. Adieu.

*Du ferrail d'Ispahan, le 5 de la lune de Chalval, 1713.*

---

---

## LETTRE LIV.

RICA A U S B E K

A \* \* \*.

J'étois ce matin dans ma chambre, qui, comme tu fais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits ; de sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme, qui se promenoit à

grands pas , disoit à un autre : Je ne fais ce que c'est ; mais tout se tourne contre moi : il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui ne m'ait fait honneur ; & je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations , sans qu'on ait fait la moindre attention à moi , & qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours ; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir : j'avois un conte fort joli à faire ; mais , à mesure que j'ai voulu l'approcher , on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès : j'ai quelques bons mots , qui , depuis quatre jours , vieillissent dans ma tête , sans que j'en aie pu faire le moindre usage. Si cela continue , je crois qu'à la fin je serai un sot ; il semble que ce soit mon étoile , & que je ne puisse m'en dispenser. Hier , j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes , qui certainement ne m'en imposent point , & je voulois dire les plus jolies choses du monde : je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation ; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi , & elles couperent , comme

des parques fatales , le fil de tous mes dif-  
cours. Veux-tu que je te dise ? la réputa-  
tion de bel esprit coûte bien à soutenir. Je  
ne fais comment tu as fait pour y parvenir.  
Il me vient une pensée , reprit l'autre :  
Travaillons de concert à nous donner de  
l'esprit ; associons-nous pour cela. Chaque  
jour nous nous dirons de quoi nous devons  
parler : & nous nous secourrons si bien ,  
que , si quelqu'un vient nous interrompre  
au milieu de nos idées , nous l'attirerons  
nous-mêmes ; & , s'il ne veut pas venir de  
bon gré , nous lui ferons violence. Nous  
conviendrons des endroits où il faudra ap-  
prouver , de ceux où il faudra sourire , des  
autres où il faudra rire tout - à - fait & à  
gorge déployée. Tu verras que nous don-  
nerons le ton à toutes les conversations ,  
& qu'on admirera la vivacité de notre es-  
prit & le bonheur de nos reparties. Nous  
nous protégerons par des signes de tête  
mutuels. Tu brilleras aujourd'hui , demain  
tu seras mon second. J'entrerai avec toi  
dans une maison , & je m'écrierai , en te  
montrant : Il faut que je vous dise une ré-  
ponse bien plaisante que monsieur vient de

faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me retournerai vers toi : Il ne s'y attendoit pas , il a été bien étonné . Je réciterai quelques-uns de mes vers , & tu diras : J'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un souper , & il ne rêva pas un moment . Souvent même nous nous raillerons toi & moi , & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent , comme ils se défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comme il sortira de là ; à merveilles ; quelle présence d'esprit ! voilà une véritable bataille . Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés la veille . Il faudra acheter de certains livres , qui sont des recueils de bons mots , composés à l'usage de ceux qui n'ont point d'esprit , & qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modèles . Je veux qu'avant six mois , nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure , toute remplie de bons mots . Mais il faudra avoir une attention , c'est de soutenir leur fortune : ce n'est pas assez de dire un bon mot ; il faut le répandre & le semer par-tout ; sans cela , autant de perdu : & je t'avoue qu'il n'y a rien de si

désolant que de voir une jolie chose , qu'on a dite , mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation , & que nous disons aussi bien des sottises qui passent *incognito* ; & c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà , mon cher , le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai , & je te promets , avant six mois , une place à l'académie : c'est pour te dire que le travail ne sera pas long : car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu seras homme d'esprit , malgré que tu en aies. On remarque , en France , que , dès qu'un homme entre dans une compagnie , il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du corps : tu seras de même ; & je ne crains pour toi que l'einbarres des applaudissemens.

*De Paris , le 6 de la lune  
de Zilcadé , 1714.*

## LETTER LV.

RICA A IBBEN.

*A Smyrne.*

CHEZ les peuples d'Europe, le premier quart-d'heure du mariage applanit toutes les difficultés : les dernières faveurs sont toujours de même date que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Persanes, qui disputent le terrain quelquefois des mois entiers : il n'y a rien de si plénier : si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre : mais on fait toujours, chose honteuse ! le moment de leur défaite ; &c, sans consulter les astres, on peut prédire, au juste, l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque jamais de leurs femmes : c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connaissent mieux qu'eux.

Il y a, parmi eux, des hommes très-

malheureux que personne ne console , ce sont les maris jaloux ; il y en a que tout le monde hait , ce sont les maris jaloux ; il y en a que tous les hommes méprisent , ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t il point de pays où ils soient en si petit nombre que chez les François. Leur tranquillité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'est au contraire sur la mauvaise opinion qu'ils en ont. Toutes les sages précautions des Asiatiques , les voiles qui les couvrent , les prisons où elles sont détenues , la vigilance des eunuques , leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie de ce sexe , qu'à la lasser. Ici , les maris prennent leur parti de bonne grace , & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mati , qui voudroit seul posséder sa femme , seroit regardé comme un perturbateur de la joie publique , & comme un insensé qui voudroit jouir de la lumiere du soleil , à l'exclusion des autres hommes.

Ici , un mari qui aime sa femme est un homme qui n'a pas assez de mérite pour se

faire aimer d'une autre ; qui abuse de la nécessité de la loi , pour suppléer aux agréments qui lui manquent ; qui se sert de tous ses avantages , au préjudice d'une société entière ; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement ; & qui agit , autant qu'il est en lui , pour renverser une convention tacite , qui fait le bonheur de l'un & de l'autre sexe. Ce titre de mari d'une jolie femme , qui se cache en Asie avec tant de soin , se porte ici sans inquiétude. On se sent en état de faire diversion par-tout. Un prince se console de la perte d'une place , par la prise d'une autre : dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat , n'enlevions - nous pas au Mogol la forteresse de Candahar ?

Un homme qui , en général , souffre les infidélités de sa femme , n'est point désapprouvé , au contraire , on le loue de sa prudence : il n'y a que les cas particuliers qui déshonorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des dames vertueuses , & on peut dire qu'elles sont distinguées ; mon conducteur me les faisoit toujours remarquer ; mais elles étoient

toutes si laides , qu'il faut être un saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce pays-ci , tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guères de constance. Ils croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme qu'on l'aimera toujours , que de soutenir qu'on se portera toujours bien , ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours , ils supposent qu'elle , de son côté , leur promet d'être toujours aimable ; & , si elle manque à sa parole , ils ne se croient plus engagés à la leur.

*De Paris , le 7 de la lune  
de Zilcadé , 1714.*

---

---

L E T T R E L V I.

U S B E K A I B B E N.

*A Smyrne.*

LE jeu est très-en usage en Europe : c'est un état que d'être joueur ; ce seul titre tient lieu de naissance , de bien , de pro-

bité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens , sans examen ; quoiqu'il n'y ait personne qui ne sache , qu'en jugeant ainsi , il s'est trompé très-souvent : mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur-tout très-adonnées. Il est vrai qu'elles ne s'y livrent guères dans leur jeunesse , que pour favoriser une passion plus chere ; mais , à mesure qu'elles vieillissent , leur passion pour le jeu semble rajeunir ; & cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris ; & , pour y parvenir , elles ont des moyens pour tous les âges , depuis la plus tendre jeunesse , jusqu'à la vieillesse la plus décrépite : les habits & les équipages commencent le dérangement , la coquetterie l'augmente , le jeu l'acheve.

J'ai vu souvent neuf ou dix femmes , ou plutôt neuf ou dix siecles , rangées autour d'une table , je les ai vues dans leurs espérances , dans leurs craintes , dans leurs joies , sur-tout dans leurs fureurs : tu au-tois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de

de s'appaiser , & que la vie alloit les quitter avant leur désespoir : tu aurois été en doute si ceux qu'elles payoient étoient leurs créanciers , ou leurs légataires.

Il semble que notre saint prophete ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison. Il nous a interdit l'usage du vin , qui la tient enfevelie ; il nous a , par un précepte exp̄s , défendu les jeux de hasard ; & , quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions , il les a amorties. L'amour , parmi nous , ne porte ni trouble , ni fureur : c'est une passion languissante , qui laisse notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous sauve de leur empire : elle tempere la violence de nos desirs.

*De Paris , le 10 de la lune  
de Zilhagé , 1714. ,*

## LETTER LVII.

USBEK A RHÉDI.

*A Venise.*

LES libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie , & les dévots un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux , d'obéissance , de pauvreté & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous ; quant au second , je te réponds qu'il ne l'est point ; je te laisse à juger du troisième.

Mais , quelque riches que soient ces dervis , ils ne quittent jamais la qualité de pauvres ; notre glorieux sultan renoncerait plutôt à ses magnifiques & sublimes titres : ils ont raison ; car ce titre de pauvres les empêche de l'être.

Les médecins , & quelques-uns de ces dervis , qu'on appelle confesseurs , sont toujours ici ou trop estimés , ou trop méprisés : cependant on dit que les héritiers s'accommodeent mieux des médecins que des confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un couvent de ces dervis. Un d'entre eux , vénérable par ses cheveux blancs , m'accueillit fort honnêtement : il me fit voir toute la maison. Nous entrâmes dans le jardin , & nous nous mêmes à discourir. Mon pere , lui dis-je , quel emploi avez-vous dans la communauté ? Monsieur , me répondit-il avec un air très - content de ma question , je suis casuiste. Casuiste ? repris-je. Depuis que je suis en France , je n'ai pas ouï parler de cette charge. Quoi ! vous ne savez pas ce que c'est qu'un casuiste ? Hé bien , écoutez , je vais vous en donner une idée , qui ne vous laissera rien à désirer. Il y a deux sortes de péchés ; de mortels , qui excluent absolument du paradis ; & de véniels , qui offensent dieu à la vérité , mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude : or , tout notre art consiste à bien distinguer ces deux sortes de péchés ; car , à la réserve de quelques libertins , tous les chrétiens veulent gagner le paradis : mais il n'y a gueres personne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien

Les péchés mortels , on tâche de ne pas commettre de ceux-là , & l'on fait son affaire. Il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection ; & , comme ils n'ont point d'ambition , ils ne se soucient pas des premieres places : aussi entrent-ils en paradis le plus juste qu'ils peuvent ; pourvu qu'ils y soient , cela leur suffit : leur but est de n'en faire ni plus ni moins. Ce sont des gens qui ravissent le ciel , plutôt qu'ils ne l'obtiennent , & qui disent à dieu : Seigneur , j'ai accompli les conditions à la rigueur ; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses : comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé , je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires , monsieur. Ce n'est pas tout pourtant ; vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime , c'est la connaissance de celui qui la commet : celui qui fait un mal , tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un , est en sûreté de conscience : & , comme il y a un nombre infini d'actions équivoques , un casuiste peut leur .

donner un degré de bonté qu'elles n'ont point , en les declarant bonnes ; & , pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin , il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli ; je vous en fais voir les rafinemecs : il y a un tour à donner à tout , même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. Mon pere , lui dis-je , cela est fort bon : mais comment vous accommodez-vous avec le ciel ? Si le sophi avoit à sa cour un homme qui fit à son égard ce que vous faites contre votre dieu , qui mît de la différence entre ses ordres , & qui apprît à ses sujets dans quel cas ils doivent les exécuter , & dans quel autre ils peuvent les violer , il le feroit empaler sur l'heure. Je saluai mon dervis , & le quittai sans attendre sa réponse.

*De Paris , le 23 de la lune  
de Maharram , 1714.*

## LETTER LVIII.

RICA A RHÉDI.

*A Venise.*

À PARIS , mon cher Rhédi , il y a bien des métiers. Là , un homme obligeant vient pour un peu d'argent , vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les esprits aériens , pourvu que vous soyez seulement trente ans sans avoir de femmes.

Vous trouverez encore des devins si habiles , qu'ils vous diront toute votre vie , pourvu qu'ils aient seulement eu un quart-d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur , qui périt & renait tous les jours , & se cueille la centième fois plus douloureusement que la première.

Il y en a d'autres , qui , réparant par la force de l'art toutes les injures du tems ,

ſavent rétablir ſur un visage une beauté qui chancelle ; même rappeller une femme du ſommet de la vieillesſe , pour la faire redescendre jusqu'à la jeunesſe la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent , ou cherchent à vivre , dans une ville qui eſt la mère de l'invention.

Les revenus des citoyens ne s'y afferment point : ils ne conſiſtent qu'en esprit & en industrie : chacun a la fienne , qu'il fait valoir de fon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de loi qui poursuivent le revenu de quelque mosquée , auroit aussi-tôt compté les ſables de la mer , & les esclaves de notre monarque.

Un nombre infini de maîtres de langues , d'arts & de ſciences , enſeignent ce qu'ils ne ſavent pas : & ce talent eſt bien conſidérable , car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on fait , mais il en faut inſiniment pour enſeigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que ſubitement ; la mort ne fauroit autrement exercer ſon

empire : car il y a , dans tous les coins ;  
des gens qui ont des remedes infaillibles  
contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques sont tendues de  
filets invisibles , où vont se prendre tous  
les acheteurs. L'on en sort cependant à  
bon marché : une jeune marchande cajole  
un hoimme une heure entiere pour lui faire  
acheter un paquet de cure-dents.

Il n'y ~~pas~~ personne qui ne sorte de cette  
ville plus précautionné qu'il n'y est entré :  
à force de faire part de son bien aux autres ,  
on apprend à le conserver : seul avantage  
des étrangers dans cette ville enchanteresse.

*De Paris , le 10 de la lune  
de Saphar , 1714.*

## L E T T R E L I X.

R I C A A U S B E K.

*A* \* \* \*.

J'étois l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espèce : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouer, disoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans ; mais, à présent, je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé, dit pour lors un homme qui paroifsoit accablé de goutte ; le tems n'est plus comme il étoit : il y a quarante ans, tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danser : à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un

vieux seigneur , l'état n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme monsieur Colbert ; je le connoissois beaucoup , ce monsieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qui que ce fût : le bel ordre qu'il y avoit dans les finances ! tout le monde étoit à son aise ; mais , aujourd'hui , je suis ruiné. Monsieur , dit pour lors un ecclésiaстique , vous parlez-là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'hérésie ? Et comptez - vous pour rien l'abolition des duels , dit , d'un air content , un autre homme qui n'avoit point encore parlé ? La remarque est judicieuse , me dit quelqu'un à l'oreille , cet homme est charmé de l'édit ; & il l'observe si bien , qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton , pour ne le pas violer.

Il me semble , Usbek , que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Negres peignent le diable d'une blancheur éblouissante.

sante , & leurs dieux noirs comme du charbon ; que la Vénus de certains peuples ait des mammelles qui lui pendent jusques aux cuisses ; & qu'enfin tous les idolâtres aient représenté leurs dieux avec une figure humaine , & leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que , si les triangles faisoient un dieu , ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek , quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme , c'est-à-dire la terre , qui n'est qu'un point de l'univers , se proposer directement pour modèles de la providence , je ne fais comment accorder tant d'extravagance , avec tant de petitesse .

*De Paris , le 14 de la lune  
de Saphar , 1714.*

## LETTER LX.

U S B E K A I B B E N.

*A Smyrne.*

TU me demandes s'il y a des juifs en France ? Sache que par-tout où il y a de l'argent, il y a des juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font ? Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un juif d'Asie, qu'un juif Européen.

Ils font paroître chez les chrétiens, comme parmi nous, une obstination invincible pour leur religion, qui va jusqu'à la folie.

La religion juive est un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la terre ; je veux dire le mahométisme, & le christianisme : ou plutôt, c'est une mère qui a engendré deux filles qui l'ont accablée de mille plaies : car, en fait de religion, les plus proches sont les plus grandes ennemis. Mais, quelque mauvais traitement qu'elle en ait reçu,

elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde : elle se fert de l'une & de l'autre , pour embrasser le monde entier , tandis que , d'un autre côté , sa vieillesse vénérable embrasse tous les tems.

Les juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté , & l'origine de toute religion : ils nous regardent , au contraire , comme des hérétiques qui ont changé la loi , ou plutôt comme des juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement , ils croient qu'ils auroient été facilement séduits : mais comme il s'est fait tout-à-coup , & d'une maniere violente ; comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance , ils se scandalisent de trouver en nous des âges , & se tiennent fermes à une religion que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire , parmi les chrétiens , de cet esprit d'intolérance qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne

de les avoir chassés , & en France d'avoir fatigué les chrétiens dont la croyance différoit un peu de celle du Prince On s'est apperçu que le zèle pour les progrès de la religion est différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle ; & que , pour l'aimer & l'observer , il n'est pas nécessaire de haïr & de persécuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos musulmans pensassent aussi sensément sur cet article , que les chrétiens ; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker , & laisser à dieu le soin de décider des mérites de ces saints prophètes. Je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de respect , & non pas par de vaines préférences ; & qu'on cherchât à mériter leur faveur , quelque place que dieu leur ait marquée , soit à sa droite , ou bien sous le marche-pied de son trône.

*De Paris , le 18 de la lune  
de Saphar , 1754.*

## L E T T R E L X I.

U S B E K A R H É D I.

*A Venise.*

J'ENTRAI l'autre jour dans une église fameuse , qu'on appelle Notre - Dame : pendant que j'admirais ce superbe édifice , J'eus occasion de m'entretenir avec un ecclésiastique , que la curiosité y avoit attiré comme moi. La conversation tomba sur la tranquillité de sa profession. La plupart des gens , me dit-il , envient le bonheur de notre état , & ils ont raison , cependant il a ses désagrémens : nous ne sommes point si séparés du monde , que nous n'y soyons appellés en mille occasions : là , nous avons un rôle très-difficile à soutenir .

Les gens du monde sont étonnans : ils ne peuvent souffrir notre approbation , ni nos censures : si nous les voulons corriger , ils nous trouvent ridicules ; si nous les approuvons , ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractère. Il n'y

a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque , & d'en imposer aux libertins , non pas par un caractère décidé , mais par l'incertitude où nous les mettons de la manière dont nous recevons leurs discours. Il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela ; cet état de neutralité est difficile : les gens du monde , qui hasardent tout , qui se livrent à toutes leurs faillies , qui , selon le succès , les poussent ou les abandonnent , réussissent bien mieux.

Ce n'est pas tout. Cet état si heureux & si tranquille , que l'on vante tant , nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissions , on nous fait disputer : on nous fait entreprendre , par exemple , de prouver l'utilité de la priere , à un homme qui ne croit pas en dieu ; la nécessité du jeûne , à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame : l'entreprise est laborieuse , & les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus : une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions nous tourmente sans cesse , & est , pour

ainsi dire , attachée à notre profession. Cela est aussi ridicule , que si on voyoit les Européens travailler en faveur de la nature humaine , à blanchir le visage des Africains. Nous troublons l'état ; nous nous tourmentons nous-mêmes , pour faire recevoir des points de religion qui ne sont point fondamentaux ; & nous ressemblons à ce conquérant de la Chine , qui poussa ses sujets à une révolte générale , pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux ou les ongles.

Le zèle même que nous avons , pour faire remplir à ceux dont nous sommes chargés les devoirs de notre sainte religion , est souvent dangereux : & il ne fauroit être accompagné de trop de prudence. Un empereur , nommé Théodosie , fit passer au fil de l'épée tous les habitans d'une ville , même les femmes & les enfans : s'étant ensuite présenté pour entrer dans une église , un évêque , nommé Ambroise , lui fit fermer les portes , comme à un meurtrier & un sacrilége ; & , en cela , il fit une action héroïque. Cet empereur , ayant ensuite fait la pénitence qu'un

tel crime exigeoit, étant admis dans l'église, alla se placer parmi les prêtres; le même évêque l'en fit sortir: &c, en cela, il fit l'action d'un fanatique; tant il est vrai que l'on doit se défier de son zèle. Qu'importoit à la religion, ou à l'état, que ce prince eût, ou n'eût pas, une place parmi les prêtres?

*De Paris, le 1 de la lune  
de Rebiab, 1, 1714.*

## LETTRE LXII.

ZÉLIS A USBEK.

*A Paris.*

TA fille ayant atteint sa septième année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les appartemens intérieurs du serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux eunuques noirs. On ne sauroit de trop bonne-heure priver une jeune personne des libertés de l'enfance, &lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces mères , qui ne renferment leurs filles que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux ; qui , les condamnant au ferrail plutôt qu'elles ne les y consacrent , leur font embrasser violemment une manière de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison , & rien de la douceur de l'habitude ?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination où la nature nous a mises : ce n'est pas assez de nous la faire sentir ; il faut nous la faire pratiquer , afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique où les passions commencent à naître , & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir , nous pourrions quelquefois l'oublier : si nous n'y étions entraînées que par le penchant , peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais , quand les loix nous donnent à un homme , elles nous dérobent à tous les autres , & nous mettent aussi loin d'eux que si nous n'en étions à cent mille lieues.

La nature , industrieuse en faveur des

hommes , ne s'est pas bornée à leur donner des désirs ; elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes , & que nous fussions des instrumens animés de leur félicité : elle nous a mis dans le feu des passions , pour les faire vivre tranquilles : s'ils sortent de leur insensibilité , elle nous a destinées à les y faire rentrer , sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant , Usbek , ne t'imagine pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne : j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas. Mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix : j'ai vécu , & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même où tu me retiens , je suis plus libre que toi. Tu ne saurois redoubler tes attentions pour me faire garder , que je ne jouisse de tes inquiétudes : & tes soupçons , ta jalouse , tes chagrins , sont autant de marques de ta dépendance.

Continue , cher Usbek : fais veiller sur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon

bonheur , en assurant le tien ; & sache que je ne redoute rien que ton indifférence.

*Du ferrail de d'Ispahan, le 2 de la lune de Rebiab , 1, 1714.*

---

## LETTRE LXIII.

RICA A USBEK.

▲ \* \* \*.

JE crois que tu veux passer ta vie à la campagne. Je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours , & en voilà quinze que je ne t'ai vu. Il est vrai que tu es dans une maison charmante ; que tu y trouves une société qui te convient , que tu y raisonnes tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi , je mene à-peu-près la même vie que tu m'as vu mener : je me répands dans le monde , & je cherche à le connoître : mon esprit perd insensiblement tout

ce qui lui reste d'Asiatique , & se plie sans effort aux mœurs Européennes. Je ne suis plus si étonné de voir , dans une maison , cinq ou six femmes , avec cinq ou six hommes ; & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire : je ne connois les femmes que depuis que je suis ici : j'en ai plus appris dans un mois , que je n'aurois fait en trente ans dans un ferrail.

Chez nous , les caractères sont tous uniformes , parce qu'ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu'ils sont , mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette servitude du cœur & de l'esprit , on n'entend parler que la crainte , qui n'a qu'un language , & non pas la nature , qui s'exprime si différemment , & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation , cet art parmi nous si pratiqué & si nécessaire , est ici inconnue : tout parle , tout se voit , tout s'entend : le cœur se montre comme le visage : dans les mœurs , dans la vertu , dans le vice même , on apperçoit toujours quelque chose de naïf .

Il faut , pour plaire aux femmes , un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage : il consiste dans une eſpece de badinage dans l'esprit , qui les amuse , en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage , naturellement fait pour les toilettes , semble être parvenu à former le caractère général de la nation : on badine au conseil , on badine à la tête d'une armée , on badine avec un ambassadeur. Les professions ne paroiffent ridicules qu'à proportion du sérieux qu'on y met : un médecin ne le feroit plus , si ses habits étoient moins lugubres , & s'il tuoit ses malades en badinant.

*De Paris , le 10 de la lune  
de Rébiab , 1 , 1714.*

## LETTER LXIV.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS  
A USBEK.*A Paris.*

JE suis dans un embarras que je ne saurois t'exprimer, magnifique seigneur : le ferrail est dans un défordre & une confusion épouvantable : la guerre regne entre tes femmes ; tes eunuques sont partagés ; on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches ; mes remontrances sont méprisées ; tout semble permis dans ce tems de licence ; & je n'ai plus qu'un vain titre dans le ferrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne se juge au-dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour, & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de

les mécontenter toutes : ma prudence , ma complaisance même , vertu si rare & si étrangere dans le poste que j'occupe , ont été inutiles .

Veux-tu que je te découvre , magnifique seigneur , la cause de tous ces désordres ? Elle est toute dans ton cœur , & dans les tendres égards que tu as pour elles . Si tu ne me retenois pas la main : si , au lieu de la voie des remontrances , tu me lais-fois celle des châtimens : si , sans te lais-fer attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes , tu les envoyoys pleurer devant moi , qui ne m'attendris jamais , je les fa-çonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter , & je lasserois leur humeur impé-rieuse & indépendante .

Enlevé , dès l'âge de quinze ans , du fond de l'Afrique ma patrie , je fus d'a-bord vendu à un maître qui avoit plus de vingt femmes ou concubines . Ayant jugé , à mon air grave & taciturne , que j'étois propre au ferrail , il ordonna que l'onachevât de me rendre tel ; & me fit faire une opération pénible dans les commençmens , mais qui me fut heureuse dans la

suite , parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes maîtres. J'entrai dans ce ferrail , qui fut pour moi un nouveau monde. Le premier eunuque , l'homme le plus sévere que j'aie vu de ma vie , y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler ni de divisions , ni de querelles : un silence profond régnoit partout : toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre , & levées à la même heure : elles entroient dans le bain tour-à-tour , elles en sortoient au moindre signe que nous en faisions : le reste du tems , elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une règle , qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté , & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. Je suis , disoit-il , esclave ; mais je le suis d'un homme qui est votre maître & le mien ; & j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous : c'est lui qui vous châtie & non pas moi , qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon maître ,

qu'elles n'y fussent appellées ; elles recevoient cette grace avec joie , & s'en voyoient privées sans se plaindre. Enfin moi , qui étois le dernier des noirs dans ce ferrail tranquille , j'étois mille fois plus respecté que je ne le suis dans le tien , où je les commande tous.

Dès que ce grand eunuque eut connu mon génie , il tourna les yeux de mon côté ; il parla de moi à mon maître , comme d'un homme capable de travailler selon ses vues , & de lui succéder dans le poste qu'il remplissoit : il ne fut point étonné de ma grande jeunesse ; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai je ? je fis tant de progrès dans sa confiance , qu'il ne faisoit plus difficulté de mettre dans mes mains les clefs des lieux terribles , qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand maître que j'appris l'art difficile de commander , & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible : j'étudiai sous lui le cœur des femmes : il m'apprit à profiter de leurs foiblesse , & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les

Sij

voir conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance ; il les faisoit ensuite revenir insensiblement , & vouloit que je parusse , pour quelque tems , plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces moments où il les trouvoit tout près du désespoir , entre les prieres & les reproches : il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir , & se sentoit flatté de cette espece de triomphe. Voilà , disoit-il d'un air content , comment il faut gouverner les femmes : leur nombre ne m'embarrasse pas ; je conduirois de même toutes celles de notre grand monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur , si ses fidèles eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit ?

Il avoit non-seulement de la fermeté , mais aussi de la pénétration. Il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations ; leurs gestes étudiés , leur visage feint ne lui dérobient rien. Il savoit toutes leurs actions les plus cachées , & leurs paroles les plus secrètes. Il se servoit des unes pour connoître les autres , & il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles

n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties , l'eunuque y appelloit qui il vouloit , & tournoit les yeux de son maître sur celles qu'il avoit en vue ; & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé. Il avoit persuadé à son maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix , afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit , magnifique seigneur , dans un ferrail qui étoit , je crois , le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laissé-moi les mains libres : permets que je me fasse obéir : huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion : c'est ce que ta gloire demande , & que ta sûreté exige.

*De ton ferrail d'Ispahan , le 9 de la  
lune de Rebiab , 1 , 1714.*

## LETTRE LXV.

USBEK A SES FEMMES.

*Au ferrail d'Ispahan.*

J'APPRENDS que le ferrail est dans le désordre, & qu'il est rempli de querelles & de divisions intestines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence ? Vous me le promîtes ; étoit-ce pour me tromper ?

C'est vous qui seriez trompées, si je voulois suivre les conseils que me donne le grand eunuque ; si je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne fais me servir de ces moyens violents, que lorsque j'ai tenté tous les autres. Faites donc, en votre considération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier eunuque a grand sujet de se plaindre : il dit que vous n'avez aucun

égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modestie de votre état ? n'est-ce pas à lui que , pendant mon absence , votre vertu est confiée ? C'est un trésor sacré , dont il est le dépositaire. Mais ces mépris , que vous lui témoignez , font voir que ceux qui sont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous sont à charge.

Changez donc de conduite , je vous prie ; & faites en sorte que je puisse une autre fois rejeter les propositions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je suis votre maître , pour me souvenir seulement que je suis votre époux .

*De Paris , le 5 de la lune  
de Chahban , 1714.*

## LETTER LXVI.

RICA A \* \* \*

ON s'attache ici beaucoup aux sciences, mais je ne sais si on est fort savant. Celui qui doute de tout comme philosophe, n'ose rien nier comme théologien; cet homme contradictoire est toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plupart des François, c'est d'avoir de l'esprit, & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé: la nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les sottises des hommes fussent passageres; & les livres les immortalisent. Un fol devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui: il veut encore tourmenter les races futures; il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau; il veut que la postérité soit informée qu'il

qu'il a vécu , & qu'elle sache à jamais  
qu'il a été un sot.

De tous les auteurs , il n'y en a point  
que je méprise plus que les compilateurs ,  
qui vont de tous les côtés chercher des  
lambeaux des ouvrages des autres , qu'ils  
plaquent dans les leurs , comme des pieces  
de gazon dans un parterre : ils ne font  
point au-dessus de ces ouvriers d'imprime-  
rie , qui rangent des caractères , qui , com-  
binés ensemble , font un livre , où ils n'ont  
fourni que la main. Je voudrois qu'on re-  
spectât les livres originaux ; & il me semble  
que c'est une espece de profanation , de  
tirer les pieces qui les composent du sanc-  
tuaire où elles font , pour les exposer à un  
mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de  
nouveau , que ne se tait-il ? Qu'a - t - on  
affaire de ces doubles emplois ? Mais je  
veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un  
habile homme ! Vous venez dans ma bibliothèque ; & vous mettez en bas les livres  
qui sont en haut , & en haut ceux qui sont  
en bas : c'est un beau chef-d'œuvre !

Je t'écris sur ce sujet , \* \* \* , parce que

je suis outré d'un livre que je viens de quitter , qui est si gros , qu'il sembloit contenir la science universelle : mais il m'a rompu la tête , sans m'avoir rien appris. Adieu.

*De Paris , le 8 de la lune  
de Chahban , 1714.*

## LETTER LXVII.

I B B E N A U S B E K.

*A Paris.*

TROIS vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir apporté de tes nouvelles. Es-tu malade ? ou te plais-tu à m'inquiéter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays où tu n'es lié à rien , que sera-ce au milieu de la Perse , & dans le sein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu es assez aimable pour trouver par-tout des amis ; le cœur est citoyen de tous les pays ; comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ? Je te l'avoue , je respecte les anciennes ami-

tiés ; mais je ne suis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque pays que j'aie été , j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie : j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux ; la même compassion , ou plutôt la même tendresse pour les malheureux ; la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractère , Usbek : par-tout où je trouverai des hommes , je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui , après toi , a , je crois , la premiere place dans mon cœur : c'est l'ame de la probité même. Des raisons particulières l'ont obligé de se retirer dans cette ville , où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête , avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions généreuses : & , quoiqu'il cherche la vie obscure , il y a plus d'héroïsme dans son cœur que dans celui des plus grands monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi , je lui montre toutes tes lettres ; je remarque que cela lui fait plaisir , & je vois déjà que tu as un ami qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici ses principales aventures : quelque répugnance qu'il eût à les écrire , il n'a pu les refuser à mon amitié , & je les confie à la tienne.

## HISTOIRE D'APHÉRIDON ET D'ASTARTÉ.

**J**E suis né parmi les Guebres , d'une religion qui est peut-être la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux , que l'amour me vint avant la raison. J'avois à-peine six ans , que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur : mes yeux s'attachoient toujours sur elle ; & , lorsqu'elle me quittoit un moment , elle les retrouvoit baignés de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge , que mon amour. Mon pere , étonné d'une si forte sympathie , auroit bien souhaité de nous marier ensemble , selon l'ancien usage des Guebres , introduit par Cambyse ; mais la crainte des mahométans , sous le joug desquels nous vivons , empêche ceux de notre nation de penser à ces alliances saintes , que

notre religion ordonne plutôt qu'elle ne permet , & qui font des images si naïves de l'union déjà formée par la nature.

Mon pere voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la fienne , résolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naissante , mais qui étoit déjà à son dernier période : il prétexta un voyage , & m'emmena avec lui , laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes ; car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le désespoir de cette séparation : j'embraiffai ma sœur toute baignée de larmes , mais je n'en versai point : car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Tefflis : & mon pere ayant confié mon éducation à un de nos parens , m'y laissa , & s'en retourna chez lui.

Quelque tems après , j'appriis que , par le crédit d'un de ses amis , il avoit fait entrer ma sœur dans le beiram du roi , où elle étoit au service d'une sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort , je n'en aurois pas été plus frappé : car , outre que je n'espérois plus de la revoir , son entrée dans le

beiram l'avoit rendue mahométane ; & elle ne pouvoit plus , suivant le préjugé de cette religion , me regarder qu'avec horreur. Cependant , ne pouvant plus vivre à Teshis , las de moi-même & de la vie , je retournai à Ispahan. Mes premières paroles furent amères à mon pere ; je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu où l'on ne peut entrer qu'en changeant de religion. Vous avez attiré sur votre famille , lui dis-je , la colere de dieu & du soleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que si vous aviez souillé les élémens , puisque vous avez souillé l'ame de votre fille , qui n'est pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour ; mais puisse ma mort être la seule peine que dieu vous fasse sentir ! A ces mots , je fortis : & pendant deux ans , je passai ma vie à aller regarder les murailles du beiram , & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être ; m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les eunuques , qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

- Enfin mon pere mourut ; & la Sultane

que ma sœur servoit , la voyant tous les jours croître en beauté , en devint jalouse , & la maria avec un eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen ma sœur sortit du serrail , & prit avec son eunuque , une maison à Ispahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler , l'eunuque , le plus jaloux de tous les hommes , me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin , j'entrai dans son beiram ; & il me lui fit parler au travers d'une jaloufie : des yeux de lynx ne l'auraient pas pu découvrir , tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles , & je ne la pus reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion , quand je me vis si près , & si éloigné d'elle ! Je me contraignis , car j'étois examiné. Quant à elle , il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses ; mais je le traitai comme le dernier des esclaves. Il fut bien embarrassé , quand il vit que je parlai à ma sœur une langue qui lui étoit inconnue , c'étoit l'ancien Persan , qui est notre langue sacrée. Quoi , ma sœur ! lui dis-je ,

est-il vrai que vous avez quitté la religion de vos peres ? Je fais qu'en entrant au beiram , vous avez dû faire profession du mahométisme : mais , dites-moi , votre cœur a-t-il pu consentir , comme votre bouche , à quitter une religion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez-vous , cette religion qui nous doit être si chere ? pour un misérable encore flétrî des fers qu'il a portés ; qui , s'il étoit homme , seroit le dernier de tous. Mon frere , dit-elle , cet homme , dont vous parlez , est mon mari : il faut que je l'honneure , tout indigne qu'il vous paroît ; & je serois aussi la dernière des femmes , si . . . Ah , ma sœur ! lui dis-je , vous êtes Guebre : il n'est ni votre époux , ni ne peut l'être : si vous êtes fidelle comme vos peres , vous ne devez le regarder que comme un monstre. Hélas ! dit-elle , que cette religion se montre à moi de loin ! A peine en favois-je les préceptes , qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue , que je vous parle , ne m'est plus familiere , & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que

Le souvenir de notre enfance me charme toujours ; que , depuis ce tems-là , je n'ai eu que de fausses joies ; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aie pensé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage , & que je n'y ai été déterminée que par l'espérance de vous revoir. Mais que ce jour , qui m'a tant coûté , va me coûter encore ! je vous vois tout hors de vous-même ; mon mari frémît de rage & de jalouſie : je ne vous verrai plus ; je vous parle sans doute pour la dernière fois de ma vie : si cela étoit , mon frere , elle ne seroit pas longue. A ces mots , elle s'attendrit ; & , se voyant hors d'état de tenir la conversation , eile me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après , je demandai à voir ma sœur : le barbare eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais , outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité que les autres , il aimoit si éperduement ma sœur , qu'il ne favoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu , & sous les mêmes voiles , accompagnée de deux

esclaves ; ce qui me fit avoir recours à notre langue particulière. Ma sœur , lui dis-je , d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse ? Les murailles qui vous tiennent enfermée , ces verrouils & ces grilles , ces misérables gardiens qui vous observent , me mettent en fureur. Comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancêtres ? Votre mère , qui étoit si chaste , ne donnoit à son mari , pour garant de sa vertu , que sa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle ; & la simplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus précieuse mille fois que le faux éclat dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre religion , vous avez perdu votre liberté , votre bonheur , & cette précieuse égalité , qui fait l'honneur de votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore , c'est que vous êtes , non pas la femme , car vous ne pouvez pas l'être , mais l'esclave d'un esclave qui a été dégradé de l'humanité. Ah , mon frere ! dit-elle , respectez mon

époux , respectez la religion que j'ai embrassée : selon cette religion , je n'ai pu vous entendre , ni vous parler sans crime. Quoi , ma sœur ! lui dis-je tout transporté , vous la croyez donc véritable , cette religion ? Ah ! dit-elle , qu'il me ferait avantageux qu'elle ne le fût pas ! Je fais pour elle un trop grand sacrifice , pour que je puisse ne la pas croire : & , si mes doutes.... A ces mots , elle se tut. Oui , vos doutes , ma sœur , sont bien fondés , quels qu'ils soient. Qu'attendez - vous d'une religion qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci , & ne vous laisse point d'espérance pour l'autre ? Songez que la nôtre est la plus ancienne qui soit au monde ; qu'elle a toujours fleuri dans la Perse , & n'a pas d'autre origine que cet empire , dont les commencemens ne sont point connus ; que ce n'est que le hasard qui y a introduit le mahométisme ; que cette secte y a été établie , non par la voix de la persuasion , mais de la conquête. Si nos princes naturels n'avoient pas été faibles , vous verriez régner encore le culte de ces anciens mages. Transportez-vous

dans ces siecles reculés , tout vous parlera du magisme , & rien de la secte mahométane, qui, plusieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans son enfance. Mais , dit-elle , quand ma religion seroit plus moderne que la vôtre , elle est au moins plus pure , puisqu'elle n'adore que dieu ; au lieu que vous adorez encore le soleil , les étoiles , le feu , & même les élémens. Je vois , ma sœur , que vous avez appris , parmi les musulmans , à calomnier notre sainte religion. Nous n'adorons ni les astres , ni les élémens , & nos peres ne les ont jamais adorés : jamais ils ne leur ont élevé des temples , jamais ils ne leur ont offert des sacrifices. Ils leur ont seulement rendu un culte religieux , mais inférieur , comme à des ouvrages & des manifestations de la divinité. Mais , ma sœur , au nom de dieu qui nous éclaire , recevez ce livre sacré que je vous porte ; c'est le livre de notre législateur Zoroastre : lisez-le sans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumiere , qui vous éclaireront en le lisant : souvenez-vous de vos peres , qui ont si long-tems

honoré le soleil dans la ville sainte de Balk ; & enfin souvenez-vous de moi , qui n'espere de repos , de fortune , de vie , que de votre changement. Je la quittai tout transporté , & la laissai seule déci- der la plus grande affaire que je pusse avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après. Je ne lui parlai point ; j'attendis , dans le silence , l'arrêt de ma vie , ou de ma mort. Vous êtes aimé , mon frere , me dit-elle , & par une Guebre. J'ai long-tems combattu : mais , Dieux ! que l'amour leve de diffi- cultés ! Que je suis soulagée ! Je ne crains plus de vous trop aimer ; je puis ne mettre point de bornes à mon amour : l'excès même en est légitime. Ah ! que ceci con- vient bien à l'état de mon cœur ! Mais vous qui avez su rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées , quand romprez- vous celles qui me lient les mains ? Dès ce moment je me donne à vous : faites voir , par la promptitude avec laquelle vous m'ac- cepterez , combien ce présent vous est cher. Mon frere , la premiere fois que je pourrai vous embrasser , je crois que je mourrai

dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je sentis à ces paroles : je me crus , & je me vis en effet , en un instant , le plus heureux de tous les hommes : je vis presque accomplir tous les desirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie , & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse. Mais , quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées , je trouvai que je n'étois pas si près de mon bonheur , que je me l'étois figuré tout-à-coup , quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit prendre la vigilance de ses gardiens ; je n'osois confier à personne le secret de ma vie : je n'avois que ma sœur , elle n'avoit que moi : si je manquois mon coup , je courrois risque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge que son pere lui avoit laissée , & que je mettrois dedans une lime , pour scier les jaloussies d'une fenêtre qui donnoit dans la rue , & une corde nouée pour descendre ; que je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois

toutes les nuits , sous cette fenêtre , attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entières sans voir personne , parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin , la feizieme , j'entendis une scie qui travailloit : de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu , & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Après une heure de travail , je la vis qui attachoit la corde ; elle se laissa aller , & glissa dans mes bras. Je ne connus plus le danger , & je restai long-tems sans bouger de - là : je la conduisis hors de la ville , où j'avois un cheval tout prêt : je la mis en croupe derrière moi , & m'éloignai , avec toute la promptitude imaginable , d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un Guebre , dans un lieu désert où il étoit retiré , vivant frugalement du travail de ses mains : nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui ; & , par son conseil , nous entrâmes dans une épaisse forêt , & nous nous mêmes dans le creux d'un vieux chêne , jusqu'à ce que le bruit de notre évaison se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce sé-

jour écarté , sans témoins , nous répétant sans cesse que nous nous aimions toujours , attendant l'occasion que quelque prêtre Guebre pût faire la cérémonie du mariage prescrite par nos livres sacrés. Ma sœur , lui dis-je , que cette union est sainte ! la nature nous avoit unis , notre sainte loi va nous unir encore. Enfin , un prêtre vint calmer notre impatience amoureuse. Il fit , dans la maison du paysan , toutes les cérémonies du mariage : Il nous bénit , & nous souhaita mille fois toute la vigueur de Gustaspe , & la sainteté de l'Hohoraspe. Bientôt après , nous quittâmes la Perse où nous n'étions pas en sûreté , & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vécûmes un an , tous les jours plus charmés l'un de l'autre. Mais , comme mon argent alloit finir , & que je craignois la misere pour ma sœur , non pas pour moi , je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre. Mais mon voyage me fut non-seulement inutile , mais funeste : car , ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués , de l'autre , mes parens presque dans l'impuissance

puissance de me secourir , je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir ! Je ne trouvai plus ma sœur. Quelques jours avant mon arrivée , des Tartares avoient fait une incursion dans la ville où elle étoit ; & , comme ils la trouverent belle , ils la prirent , & la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie , & ne laisserent qu'une petite fille dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs , & les joignis à trois lieues de là : mes prières , mes larmes furent vaines ; ils me demanderent toujours trente tomans , & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde , avoir imploré la protection des prêtres turcs & chrétiens , je m'adressai à un marchand arménien ; je lui vendis ma fille , & me vendis aussi pour trente-cinq tomans. J'allai aux juifs , je leur donnai trente tomans , & portai les cinq autres à ma sœur , que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre , lui dis-je , ma sœur , & je puis vous embrasser ; voilà cinq tomans que je vous porte ; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage.

Quoi ! dit-elle , vous vous êtes vendu ?  
Oui , lui dis-je. Ah , malheureux ! qu'avez - vous fait ? N'étois - je pas assez infortunée , sans que vous travaillassiez à me le rendre davantage ? Votre liberté me consoloit , & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah , mon frere ! que votre amour est cruel ! Et ma fille , je ne la vois point ? Je l'ai vendue aussi , lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes , & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin , j'allai trouver mon maître , & ma sœur y arriva presque aussi-tôt que moi ; elle se jeta à ses genoux. Je vous demande , dit-elle la servitude , comme les autres vous demandent la liberté : prenez-moi , vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui attacha les larmes des yeux de mon maître. Malheureux ! dit-elle , as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne ? Seigneur , vous voyez deux infortunés qui mourront , si vous nous séparez. Je me donne à vous , payez-moi , peut-être que cet argent & mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce

que je n'ose vous demander. Il est de votre intérêt de ne nous point séparer : comprenez que je dispose de sa vie. L'Arménien étoit un honime doux , qui fut touché de nos malheurs. Servez moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zèle , & je vous promets que , dans un an , je vous donnerai votre liberté. Je vois que vous ne méritez , ni l'un ni l'autre , les malheurs de votre condition. Si , lorsque vous serez libres , vous êtes aussi heureux que vous le méritez , si la fortune vous rit , je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux , & le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions l'un & l'autre dans les travaux de la servitude , & j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva ; notre maître tint sa parole , & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis : là , je trouvai un ancien ami de mon pere , qui exerçoit avec succès la médecine dans cette ville : il me prêta quelque argent , avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'ap-

pellerent ensuite à Smyrne , où je m'établis. J'y vis depuis six ans , & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce société du monde : l'union regne dans ma famille , & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le marchand Arménien , à qui je dois tout ; & je lui ai rendu des services signalés.

*De Smyrne , le 27 de la lune  
de Gemmadi , 2 , 1714.*

## LETTER LXVIII.

RICA A USBEK.

A \*\*\*.

J'ALLAI l'autre jour dîner chez un homme de robe , qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses , je lui dis : Monsieur , il me paroît que votre métier est bien pénible. Pas tant que vous vous l'imaginez , répondit-il : de la maniere dont nous le faisons , ce n'est

qu'un amusement. Mais quoi ? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes-vous pas toujours occupé des choses qui ne sont point intéressantes ? Vous avez raison ; ces choses ne sont point intéressantes, car nous nous y intéressons si peu que rien ; & cela même fait que le métier n'est pas si fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une maniere si dégagée, je continuai, & lui dis : Monsieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois ; car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour la payer ; je vendis ma bibliotheque, & le libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laissa que mon livre de raison. Ce n'est pas que je les regrette : nous autres juges, ne nous enflons point d'une vaine science. Qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de loix ? Presque tous les cas sont hypothétiques, & sortent de la regle générale. Mais ne seroit-ce pas, monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir ? Car enfin, pourquoi, chez tous les peuples du monde, y auroit-il des loix,

si elles n'avoient pas leur application ? & comment peut-on les appliquer , si on ne les fait pas ? Si vous connoissiez le palais , reprit le magistrat , vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des livres vivans , qui sont les avocats : ils travaillent pour nous , & se chargent de nous instruire. Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper , lui repartis-je ? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches. Ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité ; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre , & que vous n'aliassiez pas vous mettre dans la mêlée , habillés à la légere , parmi des gens cuirassés jusqu'aux dents.

*De Paris, le 13 de la lune  
de Chahban, 1714.*

## LETTER LXIX.

USBEK A RHÉDI.

*A Venise.*

TU ne te serois jamais imaginé que je fusse devenu plus métaphysicien que je ne l'étois : cela est pourtant ; & tu en seras convaincu, quand tu auras effuyé ce débordement de ma philosophie.

Les philosophes les plus sensés, qui ont réfléchi sur la nature de dieu, ont dit qu'il étoit un être souverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée. Ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la divinité, sans songer que souvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire.

Les poëtes d'occident disent qu'un peintre ayant voulu faire le portrait de la déesse de la beauté, assembla les plus belles grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit

de plus agréable , dont il fit un tout pour ressembler à la plus belle de toutes les déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune ; qu'elle avoit les yeux noirs & bleus , qu'elle étoit douce & fiere , il auroit passé pour ridicule.

Souvent dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection : mais il n'est jamais limité que par lui-même ; il est lui-même sa nécessité. Ainsi , quoique dieu soit tout-puissant , il ne peut pas violer ses promesses , ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui , mais dans les choses relatives ; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer l'essence des choses.

Ainsi , il n'y a point sujet de s'étonner que quelques-uns de nos docteurs aient osé nier la prescience infinie de dieu , sur ce fondement qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée , la métaphysique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes , il n'est pas possible que dieu prévoie les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ; parce que

que ce qui n'est point arrivé n'est point ; & , par conséquent , ne peut être connu ; car le rien , qui n'a point de propriétés , ne peut être apperçu : dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point , & voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle : car , jusqu'à ce qu'elle se soit déterminée , cette action qui la détermine n'est point en elle .

L'ame est l'ouvrière de sa détermination : mais il y a des occasions où elle est tellement indéterminée , qu'elle ne fait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté ; de maniere que dieu ne peut voir cette détermination par avance , ni dans l'action de l'ame , ni dans l'action que les objets font sur elle .

Comment dieu pourroit - il prévoir les choses qui dépendent de la détermination des causes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux manieres : par conjecture , ce qui est contradictoire avec la prescience infinie ; ou bien il les verroit comme des effets nécessaires qui suivroient infailliblement d'une cause qui les produiroit de même ;

ce qui est plus contradictoire : car l'ame seroit libre par la supposition ; & dans le fait , elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la science de dieu. Comme il fait agir les créatures à sa fantaisie , il connoît tout ce qu'il veut connoître. Mais , quoiqu'il puisse voir tout , il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la créature la faculté d'agir , ou de ne pas agir , pour lui laisser celle de mériter ou de démeriter : c'est pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle , & de la déterminer. Mais , quand il veut faire quelque chose , il le fait toujours ; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit , & déterminer les créatures conformément à sa volonté. C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles , en fixant , par ses décrets , les déterminations futures des esprits , & les privant de la puissance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut se servir d'une comparaison ,

dans une chose qui est au-dessus des comparaisons : Un monarque ignore ce que son ambassadeur fera dans une affaire importante ; s'il le veut savoir , il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle maniere , & il pourra assurer que la chose arrivera comme il la projette.

L'alcoran & les livres des juifs s'élévent sans cesse contre le dogme de la prescience absolue : dieu y paroît partout ignorer la détermination future des esprits ; & il semble que ce soit la premiere vérité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le paradis terrestre , à condition qu'il ne mangera point d'un certain fruit : précepte absurde dans un être qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin , un tel être peut-il mettre des conditions à ses graces , sans les rendre dérisoires ? C'est comme si un homme , qui auroit su la prise de Bagdat , disoit à un autre : Je vous donne cent tomans , si Bagdat n'est pas pris. Ne ferait-il pas là une bien mauvaise plaisanterie ?

Mon cher Rhédi , pourquoi tant de philosophie ? Dieu est si haut , que nous n'ap-

percevons pas même ses nuages. Nous ne le connaissons bien que dans ses préceptes. Il est immense, spirituel, infini. Que sa grandeur nous ramène à notre foiblesse. S'humilier toujours, c'est l'adorer toujours.

*De Paris, le dernier de la lune de Chahban, 1714.*

## LETTRE LXX.

ZÉLIS A USBEK,

*A Paris.*

SOLIMAN que tu aimes, est désespéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit, depuis trois mois, sa fille en mariage : il paroissoit content de la figure de la fille, sur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans son enfance ; on étoit convenu de la dot, & tout s'étoit passé sans aucun incident. Hier, après les premières cérémonies, la fille sortit à cheval, accompagnée de son eunuque, & couverte, selon

la coutume , depuis la tête jusqu'aux pieds. Mais , dès qu'elle fut arrivée devant la maison de son mari prétendu , il lui fit fermer la porte , & il jura qu'il ne la recevroit jamais , si on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre pour accommoder l'affaire ; & , après bien de la résistance , Soliman convint de faire un petit présent à son gendre. Les cérémonies du mariage s'accomplirent , & l'on conduisit la fille dans le lit avec assez de violence : mais une heure après , cet étourdi se leva furieux , lui coupa le visage en plusieurs endroits , soutenant qu'elle n'étoit pas vierge , & la renvoya à son pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'est de cette injure. Il y a des personnes qui soutiennent que cette fille est innocente. Les peres sont bien malheureux d'être exposés à de tels affronts ! Si ma fille recevoit un pareil traitement , je crois que j'en mourrois de douleur.

*Du ferrail de Fatmé , le 9 de la lune de Gemmadi , 1 , 1714.*

## LETTER LXXI.

U S B E K A Z É L I S.

JE plains Soliman, d'autant plus que le mal est sans remede, & que son gendre n'a fait que se servir de la liberté de la loi. Je trouve cette loi bien dure, d'exposer ainsi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou. On a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité : c'est une vieille erreur dont on est aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos médecins donnent des raisons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas jusqu'aux chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles soient clairement établies par leurs livres sacrés, & que leur ancien législateur en ait fait dépendre l'innocence ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprends avec plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de la tienne. Dieu veuille que son mari la trouve aussi belle & aussi pure que Fatima : qu'elle ait dix

eunuques pour la garder ; qu'elle soit l'honneur & l'ornement du ferrail où elle est destinée ; qu'elle n'ait sur sa tête que des lambris dorés , & ne marche que sur des tapis superbes ! Et , pour comble de souhaits , puissent mes yeux la voir dans toute sa gloire !

*De Paris , le 5 de la lune  
de Chalval , 1714.*

---

---

## LETTRE LXXII.

RICA A IBBEN.

A \*\*\*.

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie , où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale , quatre problèmes historiques , & cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel ; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences ; on parla des nouvelles du tems ; il décida sur les nouvelles du tems.

Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même , il faut que je me mette dans mon fort ; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse : mais , à peine lui eus-je dit quatre mots , qu'il me donna deux démentis , fondé sur l'autorité de messieurs Tavernier & Chardin. Ah , bon dieu ! dis-je en moi-même , quel homme c'est-ce là ? Il connoîtra tout-à-l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi ! Mon parti fut bientôt pris : je me tus , je le laissai parler , & il décide encore.

*De Paris , le 8 de la lune  
de Zilcadé , 1715.*

---



---

## LETTER LXXIII.

R I C A A \*\*\*.

J'AI ouï parler d'une espece de tribunal , qu'on appelle l'académie Françoise. Il n'y en a point de moins respecté dans le monde ; car on dit qu'aussi-tôt qu'il a décidé , le peuple casse ses arrêts , & lui impose des loix qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque tems que , pour fixer son autorité , il donna un code de ses jugeemens. Cet enfant de tant de peres étoit presque vieux quand il naquit ; & , quoiqu'il fût légitime , un bâtard , qui avoit déjà paru , l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse : l'éloge va se placer , comme de lui-même , dans leur babil éternel ; & , sitôt qu'ils sont initiés dans ses mysteres , la fureur du panégyrique vient les saisir , & ne les quitte plus.

Ce corps a quarante têtes , toutes remplies de figures , de métaphores & d'anathîses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamation : ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux , il n'en est pas question : il semble qu'il soit fait pour parler , & non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds ; car le tems , qui est son fléau , l'ébranle à tous les instans , & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides ;

je ne t'en dirai rien , & je laisse décider cela à ceux qui le savent mieux que moi.

Voilà des bizarries , \* \* \* , que l'on ne voit point dans notre Perse. Nous n'avons pas l'esprit porté à ces établissemens particuliers & bizarres ; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples & nos manieres naïves.

*De Paris , le 27 de la lune  
de Zilhagé , 1715.*

## LETTRE LXXIV.

U S B E K ' A R I C A .

\* \* \* \* \*

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit : Jè vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris ; je vous mene à présent chez un grand seigneur , qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux.

Que veut dire cela , monsieur ? est-ce qu'il est plus poli , plus affable que les autres ? Non , me dit-il. Ah ! j'entends ; il

fait sentir , à tous les instans , la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent : si cela est , je n'ai que faire d'y aller ; je la lui passe toute entiere , & je prends condamnation .

Il fallut pourtant marcher , & je vis un petit homme si fier ; il prit une prise de tabac avec tant de hauteur , il se moucha si impitoyablement , il cracha avec tant de flegme , il caressa ses chiens d'une maniere si offensante pour les hommes , que je ne pouvois me lasser de l'admirer . Ah , bon dieu ! dis-je en moi-même , si , lorsque j'étois à la cour de Perse , je représentois ainsi , je représentois un grand sot ! Il auroit fallu , Rica , que nous eussions eu un bien mauvais naturel , pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance . Ils savoient bien que nous étions au-dessus d'eux ; & , s'ils l'avoient ignoré , nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour . N'ayant rien à faire pour nous faire respecter , nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits ;

au milieu des grandeurs qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles; ils ne voyoient que notre cœur au-dessus d'eux; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais, lorsqu'il falloit soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques; lorsqu'il falloit faire respecter la nation aux étrangers; lorsqu'enfin, dans les occasions périlleuses, il falloit animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus; nous ramenions la fierté sur notre visage, & l'on trouvoit quelquefois que nous représentions assez bien.

*De Paris, le 10 de la lune  
de Saphar, 1715.*

## L E T T R E LXXXV.

U S B E K A R H É D I

*A Venise.*

IL faut que je te l'avoue , je n'ai point remarqué , chez les chrétiens , cette persuasion vive de leur religion , qui se trouve parmi les Musulmans. Il y a bien loin , chez eux , de la profession à la croyance , de la croyance à la conviction , de la conviction à la pratique. La religion est moins un sujet de sanctification , qu'un sujet de disputes , qui appartient à tout le monde. Les gens de cour , les gens de guerre , les femmes mêmes s'élèvent contre les ecclésiastiques , & leur demandent de leur prouver ce qu'ils sont résolus de ne pas croire. Ce n'est pas qu'ils se soient déterminés par raison , & qu'ils aient pris la peine d'examiner la vérité ou la fausseté de cette religion qu'ils rejettent : ce sont des rebel-

Les qui ont senti le joug , & l'ont secoué avant de l'avoir connu ; aussi ne sont - ils pas plus fermes dans leur incrédulité que dans leur foi : ils vivent dans un flux & reflux qui les porte sans cesse de l'un à l'autre. Un d'eux me disoit un jour : Je crois l'immortalité de l'ame par semestre ; mes opinions dépendent absolument de la constitution de mon corps : selon que j'ai plus ou moins d'esprits animaux , que mon estomac digere bien ou mal , que l'air que je respire est subtil ou grossier , que les viandes dont je me nourris sont légères ou solides , je suis spinoïste , socinien , catholique , impie , ou dévot. Quand le médecin est auprès de mon lit , le confesseur me trouve à son avantage : je fais bien empêcher la religion de m'affliger , quand je me porte bien ; mais je lui permets de me consoler quand je suis malade : lorsque je n'ai plus rien à espérer d'un côté , la religion se présente , & me gagne par ses promesses ; je veux bien m'y livrer , & mourir du côté de l'espérance.

Il y a long-tems que les princes chré-

tiens affranchirent tous les esclaves de leurs états , parce que , disent-ils , le christianisme rend tous les hommes égaux. Il est vrai que cet acte de religion leur étoit très-utile : ils abaïsoient par-là les seigneurs , de la puissance desquels ils retiroient le bas peuple. Ils ont ensuite fait des conquêtes dans des pays où ils ont vu qu'il leur étoit avantageux d'avoir des esclaves : ils ont permis d'en acheter & d'en vendre , oubliant ce principe de religion qui les touchoit tant. Que veux - tu que je te dise ? Vérité dans un tems , erreur dans un autre. Que ne faisons-nous comme les chrétiens ? Nous sommes bien simples de refuser des établissemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux \* , parce que l'eau n'y est pas assez pure pour nous laver , selon les principes du saint alcoran.

Je rends graces au dieu tout-puissant , qui a envoyé Hali son grand prophete , de ce que je professe une religion qui se fait préférer à tous les intérêts humains ,

(\*) Les mahométans ne se soucient point de prendre Venise , parce qu'ils n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

& qui est pure comme le ciel , dont elle est descendue.

*De Paris , le 13 de la lune  
de Saphar , 1715.*

## LETTRE LXXVI.

USBEK A SON AMI IBBEN.

*A Smyrne.*

LES loix sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes. On les fait mourir , pour ainsi dire , une seconde fois ; ils sont traînés indignement par les rues ; on les note d'infamie ; on confisque leurs biens.

Il me paroît , Ibben , que ces loix sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur , de misere , de mépris , pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines , & me priver cruellement d'un remede qui est en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une société dont je consens de n'être plus ?  
que

que je tienne , malgré moi , une convention qui s'est faite sans moi ? La société est fondée sur un avantage mutuel : mais , lorsqu'elle me devient onéreuse , qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre , lorsqu'elle ne l'est plus : la cause cesse ; l'effet doit donc cesser aussi .

Le prince veut-il que je sois son sujet , quand je ne retire point les avantages de la sujétion ? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon désespoir ? Dieu , différent de tous les bienfaiteurs , veut - il me condamner à recevoir des grâces qui m'accablent ?

Je suis obligé de suivre les loix , quand je vis sous les loix : mais , quand je n'y plus , peuvent-elles me lier encore ?

Mais , dira-t-on , vous troublez l'ordre de la providence . Dieu a uni votre ame avec votre corps , & vous l'en séparez : vous vous opposez donc à ses desseins , & vous lui résistez .

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la providence , lorsque je change les

modifications de la matière , & que je rends quarrée une boule que les premières loix du mouvement , c'est-à-dire , les loix de la création & de la conservation avoient faite ronde ? Non , sans doute : je ne fais qu'user du droit qui m'a été donné ; & , en ce sens , je puis troubler à ma fantaisie toute la nature , sans que l'on puisse dire que je m'oppose à la providence.

Lorsque mon ame sera séparée de mon corps , y aura-t-il moins d'ordre & moins d'arrangement dans l'univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaison soit moins parfaite & moins dépendante des loix générales ? que le monde y ait perdu quelque chose ? & que les ouvrages de dieu soient moins grands , ou plutôt moins immenses ?

Pensez - vous que mon corps , devenu un épi de blé , un ver , un gazon , soit changé en un ouvrage de la nature , moins digne d'elle ? & que mon ame , dégagée de tout ce qu'elle avoit de terrestre , soit devenue moins sublime ?

Toutes ces idées , mon cher Ibben , n'ont d'autre source que notre orgueil.

Nous ne sentons point notre petitesse ; &, malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'univers , y figurer , & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être aussi parfait que nous , dégraderoit toute la nature ; & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou de moins dans le monde , que dis-je ! tous les hommes ensemble , cent millions de têtes comme la nôtre , ne sont qu'un atôme subtil & délié , que dieu n'aperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connaissances.

*De Paris, le 15 de la lune  
de Saphar, 1715.*

## LETTER LXXVII.

IBBEN A USBEK.

*A Paris.*

MON cher Usbek, il me semble que, pour un vrai musulman, les malheurs sont moins des châtimens que des menaces. Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le tems des prospérités qu'il faudroit abréger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux indépendamment de celui qui donne les félicités, parce qu'il est la félicité même?

Si un être est composé de deux êtres, & que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuse : si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile.

*De Smyrne, le dernier jour de la lune de Saphar, 1715.*

## LETTER LXXXVIII.

RICA A USBEK.

A \*\*\*.

JE t'envoie la copie d'une lettre qu'un François qui est en Espagne a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

Je parcours , depuis six mois , l'Espagne & le Portugal ; & je vis parmi des peuples qui , méprisant tous les autres , font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractère brillant des deux nations : elle se manifeste principalement de deux manieres ; par les lunettes , & par la moustache.

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte est un homme consommé dans les sciences , & enseveli dans de profondes lectures , à un tel point que sa vue en est affoiblie ; & tout nez , qui en est orné ou chargé , peut passer , sans contredit , pour le nez d'un savant.

Quant à la moustache , elle est respec-

table par elle-même , & indépendamment des conséquences ; quoiqu'on ne laisse pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités , pour le service du prince & l'honneur de la nation , comme le fit bien voir un fameux général Portugais dans les Indes \* : car , se trouvant avoir besoin d'argent , il se coupa une de ses moustaches , & envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord , & dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves & flegmatiques comme ceux - là , peuvent avoir de l'orgueil ; aussi en ont-ils : ils le fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne & du Portugal se fendent le cœur extrêmement élevé , lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens ; c'est-à-dire , qu'ils ne sont pas originaires de ceux à qui l'inquisition a persuadé dans ces derniers siecles d'embrasser la religion chrétienne. Ceux qui

( \*) Jean de Castro.

font dans les Indes ne sont pas moins flattés, lorsqu'ils considerent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le ferrail du grand seigneur, de sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux & le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint, lorsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisés. Un homme de cette conséquence, une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les trésors du monde, & ne se résoudroit jamais, par une vile & méchanique industrie, de compromettre l'honneur & la dignité de sa peau.

Car il faut savoir que, lorsqu'un homme a un certain mérite en Espagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter, aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de son pere l'art de faire jurer une discordante guittare, il ne travaille plus: son honneur s'intéresse au repos de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour, obtient précisément la moitié

plus de considération qu'un autre qui n'en reste que cinq , parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais , quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquillité philosophique , ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur ; car ils sont toujours amoureux. Ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses ; & tout Espagnol qui n'est pas enrhumé , ne sauroit passer pour galant.

Ils sont premièrement dévots , & secondelement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un soldat criblé de coups , ou d'un magistrat décrépit : mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baisse les yeux , ou un robuste Franciscain qui les élève.

Ils permettent à leurs femmes de paraître avec le sein découvert ; mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon , & qu'on les surprenne par le bout des pieds.

On dit par-tout que les rrigueurs de l'amour sont cruelles ; elles le sont encore plus pour les Espagnols. Les femmes les guérissent

guérissent de leurs peines ; mais elles ne font que leur en faire changer , & il leur reste souvent un long & fâcheux souvenir d'une passion éteinte.

Ils ont de `petites politesses , qui , en France , paroîtroient mal placées : par exemple , un capitaine ne bat jamais son soldat , sans lui en demander permission ; & l'inquisition ne fait jamais brûler un juif , sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle pas , paraissent si attachés à l'inquisition , qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter. Je voudrois seulement qu'on en établît une autre , non pas contre les hérétiques , mais contre les hérésiarques , qui attribuent à de petites pratiques monachales la même efficacité qu'aux sept sacreinens ; qui adorent tout ce qu'ils vénèrent ; & qui sont si dévots , qu'ils sont à peine chrétiens.

Vous pourrez trouver de l'esprit & du bon sens chez les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques , les romans d'un côté , & les scholastiques de l'autre :

vous diriez que les parties en ont été faites ; & le tout rassemblé par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs livres qui soit bon , est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde , & ils ne connoissent pas encore leur propre continent : il y a , sur leurs rivières , tel pont qui n'a pas encore été découvert , & dans leurs montagnes , des nations qui leur sont inconnues . \*

Ils disent que le soleil se leve & se couche dans leur pays : mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course , il ne rencontre que des campagnes ruinées & des contrées désertes .

Je ne serois pas fâché , Usbek , de voir une lettre écrite à Madrid , par un Espagnol qui voyageroit en France ; je crois qu'il vengeroit bien sa nation . Quel vaste champ pour un homme flegmatique & pensif ! Je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris :

(\*) Las Batuecas,

Il y a ici une maison où l'on met les fous : on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande de la ville ; non , le remede est bien petit pour le mal. Sans doute que les François , extrêmement décriés chez leurs voisins , enferment quelques fous dans une maison , pour persuader que ceux qui font dehors ne le font pas.

Je laisse-là mon Espagnol. Adieu , mon cher Usbek.

*De Paris , le 17 de la lune  
de Saphar , 1715.*

---

---

## LETTRE LXXIX.

LE GRAND ENUQUE NOIR A USBEK.

*A Paris.*

HIER des Arméniens menerent au serail une jeune esclave de Circassie , qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les appartemens secrets , je la déshabillai , je l'examinai avec les regards d'un juge ; & , plus je l'examinai , plus je lui trouvai de

Zij

graces. Une pudeur virginale sembloit vouloir les dérober à ma vue : je vis tout ce qui lui en coûtoit pour obéir : elle rougissait de se voir nue , même devant moi , qui , exempt des passions qui peuvent alarmer la pudeur , suis inanimé sous l'empire de ce sexe ; & qui , ministre de la modestie , dans les actions les plus libres , ne portes que de chastes regards , & ne puis inspirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi , je baissai les yeux : je lui jetai un manteau d'écarlate ; je lui mis au doigt un anneau d'or ; je me prosternai à ses pieds ; je l'adorai comme la reine de ton cœur. Je payai les Arméniens ; je la dérobai à tous les yeux. Heureux Usbek ! tu possèdes plus de beautés , que n'en enferment tous les palais d'orient. Quel plaisir pour toi , de trouver , à ton retour , tout ce que la Perse a de plus ravissant ! & de voir , dans ton serrail , renaître les graces , à mesure que le tems & la possession travaillent à les détruire !

*Du ferrail de Fatmé , le 1 de la lune de Rebiab , 1 , 1715.*

## L E T T R E L X X X.

U S B E K A R H É D I .

*A Venise.*

DEPUIS que je suis en Europe, mon cher Rhédi, j'ai vu bien des gouvernemens. Ce n'est pas comme en Asie, où les regles de la politique se trouvent partout les mêmes.

J'ai souvent recherché quel étoit le gouvernement le plus conforme à la raison. Il m'a semblé que le plus parfait est celui qui va à son but à moins de frais ; de sorte que celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, est le plus parfait.

Si, dans un gouvernement doux, le peuple est aussi soumis que dans un gouvernement sévere ; le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, & que la sévérité est un motif étranger.

Compte, mon cher Rhédi, que, dans

Z iiij

un état , les peines , plus ou moins cruelles , ne font pas que l'on obéisse plus aux loix. Dans les pays où les châtimens sont modérés , on les craint comme dans ceux où ils sont tyranniques & affreux.

Soit que le gouvernement soit doux , soit qu'il soit cruel , on punit toujours par degrés ; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination se plie d'elle-même aux mœurs du pays où l'on est : huit jours de prison , ou une légère amende , frappent autant l'esprit d'un Européen nourri dans un pays de douceur , que la perte d'un bras intimide un Asiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine , & chacun la partage à sa façon : le désespoir de l'infamie vient désolez un François condamné à une peine qui n'ôteroit pas un quart-d'heure de sommeil à un Turc.

D'ailleurs , je ne vois pas que la police , la justice & l'équité soient mieux observées en Turquie , en Perse , chez le Mogol , que dans les républiques de Hollande , de Venise , & dans l'Angleterre même : je ne

vois pas qu'on y commette moins de crimes , & que les hommes , intimidés par la grandeur des châtimens , y soient plus soumis aux loix.

Je remarque au contraire une source d'injustice & de vexations au milieu de ces mêmes états.

Je trouve même le prince , qui est la loi même , moins maître que partout ailleurs.

Je vois que , dans ces momens rigoureux , il y a toujours des mouvemens tumultueux , où personne n'est le chef ; & que , quand une fois l'autorité violente est méprisée , il n'en reste plus assez à personne pour la faire revenir.

Que le désespoir même de l'impunité confirme le désordre , & le rend plus grand.

Que , dans ces états , il ne se forme point de petite révolte ; & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la séduction.

Qu'il ne faut point que les grands événemens y soient préparés par de grandes causes : au contraire , le moindre accident

produit une grande révolution , souvent aussi imprévue de ceux qui la font , que de ceux qui la souffrent . -

Lorsqu'Osman , empereur des Turcs , fut déposé , aucun de ceux qui commirent cet attentat ne songeait à le commettre : ils demandoient seulement , en supplians , qu'on leur fit justice sur quelque grief : une voix , qu'on n'a jamais connue , sortit de la foule par hasard ; le nom de Mustapha fut prononcé , & soudain Mustapha fut empereur .

*De Paris , le 2 de la lune  
de Rebiab , 1 , 1715.*

## LETTER LXXXI.

NARGUM, ENVOYÉ DE PERSE EN  
MOSCOVIE, A USBEK.

*A Paris.*

DE toutes les nations du monde, mon cher Usbek, il n'y en a pas qui ait surpassé celle des Tartares, par la gloire ou par la grandeur des conquêtes. Ce peuple est le vrai dominateur de l'univers ; tous les autres semblent être faits pour le servir : il est également le fondateur & le destructeur des empires. Dans tous les tems, il a donné sur la terre des marques de sa puissance ; dans tous les âges, il a été le fléau des nations.

Les Tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore sous leur obéissance.

Ils dominent sur les vastes pays qui forment l'empire du Mogol.

Maîtres de la Perse, ils sont assis sur le trône de Cyrus & de Gustaspe. Ils ont

soumis la Moscovie. Sous le nom des Turcs, ils ont fait des conquêtes immenses dans l'Europe, l'Asie & l'Afrique ; & ils dominent sur ces trois parties de l'univers.

Et, pour parler des tems plus reculés, c'est d'eux que sont sortis quelques-uns des peuples qui ont renversé l'empire Romain.

Qu'est-ce que les conquêtes d'Alexandre, en comparaison de celles de Genghiscan ?

Il n'a manqué à cette victorieuse nation que des historiens, pour célébrer la mémoire de ses merveilles.

Que d'actions immortelles ont été ensevelies dans l'oubli ! que d'empires par eux fondés, dont nous ignorons l'origine ! Cette belliqueuse nation, uniquement occupée de sa gloire présente, sûre de vaincre dans tous les tems, ne songeait point à se signaler dans l'avenir par la mémoire de ses conquêtes passées.

*De Moscow, le 4 de la lune  
de Rebiab, 1, 1715.*

## LETTER LXXXII.

RICA A IBBEN.

*A Smyrne.*

QUOIQUE les François parlent beaucoup , il y a cependant parmi eux une espece de dervis taciturnes , qu'on appelle chartreux. On dit qu'ils se coupent la langue en entrant dans le couvent ; & on souhaiteroit fort que tous les autres dervis se retranchassent de même tout ce que leur profession leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes , il y en a de bien plus singuliers que ceux-là , & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce sont ceux qui savent parler sans rien dire , & qui amusent une conversation pendant deux heures de tems , sans qu'il soit possible de les déceler , d'être leur plagiaire , ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces sortes de gens sont adorés des femmes : mais ils ne le sont pas tant que d'autres , qui ont reçu de la nature l'aimable talent de sourire à propos , c'est-à-dire , à

chaque instant , & qui portent la grâce d'une joyeuse approbation sur tout ce qu'ils disent.

Mais ils sont au comble de l'esprit , lorsqu'ils savent entendre finesse à tout , & trouver mille petits traits ingénieux dans les choses les plus communes.

J'en connois d'autres qui se font bien trouvés d'introduire dans les conversations des choses inanimées , & d'y faire parler leur habit brodé , leur perruque blonde , leur tabatiere , leur canne & leurs gants . Il est bon de commencer de la rue à se faire écouter par le bruit du carrosse , & du marteau qui frappe rudement la porte : cet avant-propos prévient pour le reste du discours ; & , quand l'exorde est beau , il rend supportables toutes les fottises qui viennent ensuite , mais qui , par bonheur , arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens , dont on ne fait aucun cas chez nous , servent bien ici ceux qui sont assez heureux pour les avoir , & qu'un homme de bon sens ne brille guere devant eux.

*De Paris , le 6 de la lune  
de Rebiab , 2 , 1715.*

## LETTRÉ LXXXIII.

U S B E K A R H É D I .

*A Venise.*

S'IL y a un dieu , mon cher Rhédi , il faut nécessairement qu'il soit juste : car , s'il ne l'étoit pas , il seroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les êtres.

La justice est un rapport de convenance qui se trouve réellement entre deux choses : ce rapport est toujours le même , quelque être qui le considere , soit que ce soit dieu , soit que ce soit un ange , ou enfin que ce soit un homme .

Il est vrai que les hommes ne voient pas toujours ces rapports : souvent même , lorsqu'ils les voient , ils s'en éloignent ; & leur intérêt est toujours ce qu'ils voient le mieux . La justice élève sa voix ; mais elle a peine à se faire entendre dans le tumulte des passions .

Les hommes peuvent faire des injustices , parce qu'ils ont intérêt de les commettre ,

& qu'ils préfèrent leur propre satisfaction à celle des autres. C'est toujours par un retour sur eux-mêmes qu'ils agissent: nul n'est mauvais gratuitement; il faut qu'il y ait une raison qui détermine; & cette raison est toujours une raison d'intérêt.

Mais il n'est pas possible que dieu fasse rien d'irjuste: dès qu'on suppose qu'il voit la justice, il faut nécessairement qu'il la suive; car, comme il n'a besoin de rien, & qu'il se suffit à lui-même, il seroit le plus méchant de tous les êtres, puisqu'il le seroit sans intérêt.

Ainsi, quand il n'y auroit pas de dieu, nous devrions toujours aimer la justice; c'est-à-dire, faire nos efforts pour ressembler à cet être dont nous avons une si belle idée, & qui, s'il existoit, seroit nécessairement juste. Libres que nous serions du joug de la religion, nous ne devrions pas l'être de celui de l'équité.

Voilà, Rhédi, ce qui m'a fait penser que la justice est éternelle, & ne dépend point des conventions humaines. Et, quand elle en dépendroit, ce seroit une vé-

tité terrible qu'il faudroit se dérober à soi-même.

Nous sommes entourés d'hommes plus forts que nous : ils peuvent nous nuire de mille manières différentes ; les trois quarts du tems ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous , de savoir qu'il y a , dans le cœur de tous ces hommes , un principe intérieur qui combat en notre faveur , & nous met à couvert de leurs entreprises ?

Sans cela , nous devrions être dans une frayeur continue ; nous passerions devant les hommes comme devant les lions ; & nous ne serions jamais assurés un moment de notre bien , de notre honneur & de notre vie.

Toutes ces pensées m'animent contre ces docteurs qui représentent dieu comme un être qui fait un exercice tyrannique de sa puissance ; qui le font agir d'une manière dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes , de peur de l'offenser ; qui le chargent de toutes les imperfections qu'il punit en nous ; & , dans leurs opinions contradictoires , le représentent , tantôt comme un

être mauvais , tantôt comme un être qui hait le mal & le punit.

Quand un homme s'examine , quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juste ! Ce plaisir , tout sévere qu'il est , doit le ravir : il voit son être autant au-dessus de ceux qui ne l'ont pas , qu'il se voit au-dessus des tigres & des ours. Oui , Rhédi , si j'étois sûr de suivre toujours inviolablement cette équité que j'ai devant les yeux , je me croirois le premier des hommes.

*De Paris , le 1 de la lune  
de Gemmadi , 1 , 1715.*

---



---

## LETTRE LXXXIV.

R I C A A \*\*\*.

JE fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établissement , si j'étois prince , que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par-tout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle , de voir asssemblées dans

un même lieu toutes ces victimes de la patrie , qui ne respirent que pour la défendre ; & qui , se sentant le même cœur , & non pas la même force , ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable , que de voir ces guerriers débiles , dans cette retraite , observer une discipline aussi exacte que s'ils y étoient contraints par la présence d'un ennemi ; chercher leur dernière satisfaction dans cette image de la guerre , & partager leur cœur & leur esprit entre les devoirs de la religion & ceux de l'art militaire !

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la patrie , fussent conservés dans les temples , & écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire & de la noblesse .

*De Paris , le 5 de la lune  
de Gemmadi , 1 , 1715.*

## LETTER LXXXV.

USBEK A MIRZA.

*A Ispahan.*

TU fais, Mirza, que quelques ministres de Cha-Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le royaume, ou de se faire mahométans, dans la pensée que notre empire seroit toujours pollué, tandis qu'il garderoit dans son sein ces infidèles.

C'étoit fait de la grandeur Persane, si, dans cette occasion, l'avengle dévotion avoit été écoutée.

On ne sait comment la chose manqua. Ni ceux qui firent la proposition, ni ceux qui la rejeterent, n'en connurent les conséquences : le hasard fit l'office de la raison & de la politique, & sauva l'empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pu courir de la perte d'une bataille, & de la prise de deux villes.

En proscrivant les Arméniens, on pensa

détruire , en un seul jour , tous les négocians , & presque tous les artisans du royaume. Je suis sûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé se faire couper les deux bras , que de signer un ordre pareil ; & qu'en envoyant au Mogol , & aux autres rois des Indes , ses sujets les plus industriels , il auroit cru leur donner la moitié de ses états.

Les persécutions que nos mahométans zélés ont faites aux Guebres , les ont obligés de passer en foule dans les Indes , & ont privé la Perse de cette nation , si appliquée au labourage , & qui seule , par son travail , étoit en état de vaincre la stérilité de nos terres.

Il ne restoit à la dévotion qu'un second coup à faire : c'étoit de ruiner l'industrie ; moyennant quoi l'empire tomboit de lui-même , & avec lui , par une suite nécessaire , cette même religion qu'on vouloit rendre si florissante.

S'il faut raisonner sans prévention , je ne fais , Mirza , s'il n'est pas bon que , dans un état , il y ait plusieurs religions.

On remarque que ceux qui vivent dans

des religions tolérées, se rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la religion dominante ; parce qu'éloignés des honneurs, ne pouvant se distinguer que par leur opulence & leurs richesses, ils sont portés à en acquérir par leur travail, & à embrasser les emplois de la société les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la société, il est bon qu'elles soient observées avec zèle. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'animer ce zèle, que leur multiplicité ?

Ce sont des rivales qui ne se pardonnent rien. La jalousie descend jusqu'aux particuliers : chacun se tient sur ses gardes, & craint de faire des choses qui déshonorent son parti, & l'exposeroient aux mépris & aux censures impardonnable du parti contraire.

Aussi a-t-on toujours remarqué qu'une secte nouvelle, introduite dans un état, étoit le moyen le plus sûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'est pas de l'intérêt du prince de souffrir plusieurs reli-

gions dans son état. Quand toutes les sectes du monde viendroient s'y assebler , cela ne lui porteroit aucun préjudice ; parce qu'il n'y en a aucune qui ne prescrive l'obéissance , & ne prêche la soumission.

J'avoue que les histoires sont remplies de guerres de religion : mais qu'on y prenne bien gatde ; ce n'est point la multiplicité des religions qui a produit ces guerres ; c'est l'esprit d'intolérance qui animoit celle qui se croyoit la dominante.

C'est cet esprit de profélytisme , que les Juifs ont pris des Egyptiens , qui d'eux est passé , comme une maladie épidémique & populaire , aux mahométans & aux chrétiens.

C'est enfin cet esprit de vertige , dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse entiere de la raison humaine.

Car enfin , quand il n'y auroit pas de l'humanité à affliger la conscience des autres , quand il n'en résulteroit aucun des mauvais effets qui en germent à milliers , il faudroit être fou pour s'en aviser. Celui qui me veut faire changer de religion , ne

le fait sans doute que parce qu'il ne chan-  
geroit pas la sienne , quand on voudroit  
l'y forcer : il trouve donc étrange que je  
ne fasse pas une chose qu'il ne feroit pas  
lui-même , peut - être , pour l'empire du  
monde.

*De Paris , le 26 de la lune  
de Gemmadi , 1 , 1715.*

## LETTER LXXXVI.

R I C A A \* \* \*.

IL semble ici que les familles se gou-  
vernent toutes seules. Le mari n'a qu'une  
ombre d'autorité sur sa femme , le pere  
sur ses enfans , le maître sur ses esclaves.  
La justice se mêle de tous leurs différends ;  
& sois sûr qu'elle est toujours contre le  
mari jaloux , le pere chagrin , le maître  
incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu où se  
rend la justice. Avant d'y arriver , il faut  
passer sous les armes d'un nombre infini  
de jeunes marchandes , qui vous appellent

d'une voix trompeuse. Ce ſpectacle d'abord eſt assez riant : mais il devient lugubre lorsqu'on entre dans les grandes falles , où l'on ne voit que des gens dont l'habit eſt encore plus grave que la figure. Enfin , on entre dans le lieu sacré , où fe révèlent tous les ſcrets des familles , & où les actions les plus cachées font mifes au grand jour.

Là , une fille modeste vient avouer les tourmens d'une virginité trop long-tems gardée , ſes combats & fa douloreufe résistance : elle eſt ſi peu fière de fa victoire , qu'elle menace toujours d'une défaite prochaine ; & , pour que fon pere n'ignore plus ſes besoins , elle les expoſe à tout le peuple.

Une femme effrontée vient ensuite expoſer les outrages qu'elle a faits à fon époux , comme une raison d'en être ſéparée.

Avec une imodestie pareille , une autre vient dire qu'elle fe laſſe de porter le titre de femme , ſans en jouir : elle vient révéler les myſteres cachés dans la nuit du mariage ; elle veut qu'on la livre au

regard des experts les plus habiles , & qu'une sentence la rétablisse dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui osent défier leurs maris , & leur demander en public un combat que les témoins rendent si difficile : épreuve aussi flétrissante pour la femme qui la soutient , que pour le mari qui y succombe.

Un nombre infini de filles , ravies ou séduites , font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne sont. L'amour fait retentir ce tribunal : on n'y entend parler que de peres irrités , de filles abusées , d'amans infideles , & de maris chagrins.

Par la loi qui est observée , tout enfant né pendant le mariage est censé être au mari : il a beau avoir de bonnes raisons pour ne pas le croire ; la loi le croit pour lui , & le soulage de l'examen des scrupules.

Dans ce tribunal , on prend les voix à la majeure : mais on dit qu'on a reconnu , par expérience , qu'il vaudroit mieux les recueillir à la mineure ; & cela est assez naturel , car il y a très-peu d'esprits justes,

&amp;c

& tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

*De Paris, le 1 de la iune  
de Gemmadi, 2, 1715.*

---

## LETTRE LXXXVII.

R I C A A , \* \* \*

ON dit que l'homme est un animal sociable. Sur ce pied-là, il me paroît qu'un François est plus homme qu'un autre : c'est l'homme par excellence ; car il semble être fait uniquement pour la société.

Mais j'ai remarqué, parmi eux, des gens qui, non-seulement sont sociables, mais sont eux-mêmes la société universelle. Ils se multiplient dans tous les coins ; ils peuplent en un moment les quatre quartiers d'une ville : cent hommes de cette espèce abondent plus que deux mille citoyens : ils pourroient réparer, aux yeux des étrangers, les ravages de la peste & de la famine. On demande dans les écoles si un corps peut être, en un instant, en plusieurs lieux ; ils sont une preuve de ce que les philosophes mettent en question.

Ils sont toujours empressés , parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voient , où ils vont & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il est de la bienséance de visiter chaque jour le public en détail , sans compter les visites qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'assemble : mais , comme la voie en est trop abrégée , elles sont comptées pour rien dans les règles de leur cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maisons à coups de marteau , que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liste de tous les portiers , on y trouveroit chaque jour leur nom estropié de mille manières , en caractères suisses. Ils passent leur vie à la suite d'un enterrement , dans des complimens de condoléance , ou dans des félicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ses sujets , qu'il ne leur en coûte une voiture pour lui en aller témoigner leur joie. Enfin , ils reviennent chez eux , bien fatigués , se reposer , pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de lassitude , & on mit cette épitaphe sur son tombeau : C'est ici que repose celui qui ne s'est jamais reposé. Il s'est promené à cinq cents trente enterremens ; il s'est réjoui de la naissance de deux mille six cents quatre-vingts enfans. Les pensions dont il a félicité ses amis , toujours en des termes différens , montent à deux millions six cents mille livres ; le chemin qu'il a fait sur le pavé , à neuf mille six cents stades ; celui qu'il a fait dans la campagne , à trente-six. Sa conversation étoit amusante ; il avoit un fonds tout fait de trois cents soixante-cinq contes ; il possédoit d'ailleurs , depuis son jeune âge , cent dix-huit apophegmes tirés des anciens , qu'il employoit dans les occasions brillantes. Il est mort enfin à la soixantième année de son âge. Je me tais , voyageur ; car comment pourrois-je achever de te dire ce qu'il a fait & ce qu'il a vu ?

*De Paris , le 3 de la lune  
de Gemmadi , 2 , 1715.*

## LETTER LXXXVIII.

USBEK A RHÉDI.

*A Venise.*

**A** PARIS regne la liberté & l'égalité. La naissance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnue. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse.

Un grand seigneur est un homme qui voit le roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes & des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un air empressé ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse il n'y a de grand que ceux qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici, il y a des gens qui sont grands par leur naissance ; mais ils sont sans crédit. Les rois font comme ces

ouvriers habiles, qui, pour exécuter leurs ouvrages, se servent toujours des machines les plus simples.

La faveur est la grande divinité des François. Le ministre est le grand-prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont point habillés de blanc : tantôt sacrificeurs & tantôt sacrifiés, ils se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

*De Paris, le 9 de la lune  
de Gemmadi, 2, 1715.*

---

---

## LETTER LXXXIX.

U S B E K A I B B E N.

*A Smyrne.*

LE désir de la gloire n'est point différent de cet instinct que toutes les créatures ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentons notre être ; lorsque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'est une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient aussi pré-

B b iiij

cieuse que celle que nous avons reçue du ciel.

Mais, comme tous les hommes ne sont pas également attachés à la vie, ils ne sont pas aussi également sensibles à la gloire. Cette noble passion est bien toujours gravée dans leur cœur ; mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manières.

Cette différence qui se trouve d'homme à homme, se fait encore plus sentir de peuple à peuple.

On peut poser pour maxime que, dans chaque état, le désir de la gloire croît avec la liberté des sujets, & diminue avec elle : la gloire n'est jamais compagne de la servitude.

Un homme de bon sens me disoit l'autre jour : On est en France, à bien des égards, plus libre qu'en Perse ; aussi y aime-t-on plus la gloire. Cette heureuse fantaisie fait faire à un François, avec plaisir & avec goût, ce que votre sultan n'obtient de ses sujets qu'en leur mettant sans cesse devant les yeux les supplices & les récompenses.

Auſſi parmi nous , le prince eſt-il jaloux de l'honneur du dernier de ſes ſujets. Il y a , pour le maintenir , des tribunaux reſpectables : c'eſt le tréfor sacré de la na- tion , & le ſeul dont le ſouverain n'eſt pas le maître , parce qu'il ne peut l'être ſans choquer ſes intérêts. Ainfî , ſi un ſujet ſe trouve blesſé dans ſon honneur par ſon prince , foit par quelque préférence , foit par la moindre marque de mépris , il quitte ſur le champ ſa cour , ſon emploi , ſon ſervice , & fe retire chez lui.

La diſſérence qu'il y a des troupes Fran-çoiſes aux vôtres , c'eſt que les unes , com- poſées d'eſclaves naturellement lâches , ne ſurmontent la crainte de la mort que par celle du châtiment ; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur qui la rend comme ſtupide : au lieu que les au- tres fe présentent aux coups avec délices , & banniffent la crainte par une ſatisfaction qui lui eſt ſupérieure.

Mais le ſanctuaire de l'honneur , de la réputation & de la vertu , ſemble être établi dans les républiques & dans les paſſes où l'on peut prononcer le mot de patrie .

A Rome , à Athenes , à Lacédémone , l'honneur payoit seul les services les plus signalés. Une couronne de chêne ou de laurier , une statue , un éloge , étoit une récompense immense pour une bataille gagnée ou une ville prise.

Là , un homme qui avoit fait une belle action , se trouvoit suffisamment récompensé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ses compatriotes qu'il ne ressentît le plaisir d'être son bienfaiteur : il comptoit le nombre de ses services , par celui de ses concitoyens. Tout homme est capable de faire du bien à un homine : mais c'est ressembler aux dieux , que de contribuer au bonheur d'une société entière.

Or cette noble émulation ne doit-elle point être entièrement éteinte dans le cœur de vos Persans , chez qui les emplois & les dignités ne sont que les attributs de la fantaisie du souverain ? La réputation & la vertu y sont regardées comme imaginaires , si elles ne sont accompagnées de la faveur du prince , avec laquelle elles naissent & meurent de même. Un homme

qui a pour lui l'estime publique, n'est jamais sûr de ne pas être déshonoré demain : le voilà aujourd'hui général d'armée, peut-être que le prince le va faire son cuisinier, & qu'il ne lui laissera plus à espérer d'autre éloge que celui d'avoir fait un bon ragoût.

*De Paris, le 15 de la lune  
de Gemmadi, 2, 1715.*

---

## L E T T R E X C.

U S B E K A U M È M E.

*A Smyrne.*

DE cette passion générale que la nation Françoise a pour la gloire, il s'est formé dans l'esprit des particuliers, un certain je ne fais quoi, qu'on appelle point-d'honneur ; c'est proprement le caractère de chaque profession : mais il est plus marqué chez les gens de guerre, & c'est le point-d'honneur par excellence. Il me ferait bien difficile de te faire sentir ce que c'est ; car nous n'en avons point précisément d'idée.

Autrefois les François , sur-tout les nobles , ne suivoient gueres d'autres loix que celles de ce point-d'honneur ; elles régloient toute la conduite de leur vie ; & elles étoient si séveres , qu'on ne pouvoit sans une peine plus cruelle que la mort , je ne dis pas les enfreindre , mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les différends , elies ne prescrivoient gueres qu'une maniere de décision , qui étoit le duel , qui tranchoit toutes les difficultés. Mais , ce qu'il y avoit de mal , c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéressées.

Pour peu qu'un homme fût connu d'un autre , il falloit qu'il entrât dans la dispute , & qu'il payât de sa personne , comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoit toujours honoré d'un tel choix & d'une préférence si flatteuse ; & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à un homme pour le sauver de la potence , lui & toute sa famille , ne faisoit aucune difficulté d'aller risquer pour lui mille fois sa vie.

Cette maniere de décider étoit assez mal imaginée ; car , de ce qu'un homme étoit plus adroit ou plus fort qu'un autre , il ne s'ensuivoit pas qu'il eût de meilleures raisons.

Aussi les rois l'ont-ils défendu sous des peines très-séveres ; mais c'est en vain , l'honneur , qui veut toujours regner , se révolte , & il ne reconnoît point de loix.

Ainsi les François sont dans un état bien violent ; car les mêmes loix de l'honneur obligent un honnête homme de se venger quand il a été offensé ; mais , d'un côté , la justice le punit des plus cruelles peines lorsqu'il se venge. Si l'on suit les loix de l'honneur , on périt sur un échafaud ; si l'on suit celles de la justice , on est banni pour jamais de la société des hommes : il n'y a donc que cette cruelle alternative , ou de mourir , ou d'être indigne de vivre.

*De Paris , le 18 de la lune  
de Geminadi , 2 , 1715.*

## LETTER XCI.

USBEK A RUSTAN.

*A Ispahan.*

IL paroît ici un personnage travesti en ambassadeur de Perse , qui se joue insollemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte au monarque des François , des présens que le nôtre ne sauroit donner à un roi d'Iriniette ou de Géorgie : & , par sa lâche avarice, il a flét i la majesté des deux empires.

Il s'est rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe ; & il a fait dire en occident que le roi des rois ne domine que sur des barbares.

Il a reçu des honneurs qu'il sembloit avoir voulu se faire refuser lui-même ; & , comme si la cour de France avoit eu plus à cœur la grandeur Persane que lui , elle l'a fait paroître avec dignité devant un peuple dont il est le mépris.

Ne dis point ceci à Ispahan : épargne

la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos ministres le punissent de leur propre imprudence , & de l'indigne choix qu'ils ont fait.

*De Paris , le dernier de la lune  
de Gemmadi , 2 , 1715.*

---

---

## LETTER XCII.

U S B E K A R H É D I.

*A Venise.*

LE monarque qui a si long-tems régné n'est plus. \* Il a bien fait parler des gens pendant sa vie ; tout le monde s'est tû à sa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne céder qu'au destin. Ainsi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de son nom.

Ne crois pas que ce grand événement n'ait fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a pensé à ses affaires , & à prendre ses avantages dans ce change-

(\*) Il mourut le 1 Septembre 1715.

inent. Le roi, arrière petit-fils du monarque défunt, n'ayant que cinq ans, un prince, son oncle, a été déclaré régent du royaume.

Le feu roi avoit fait un testament qui bornoit l'autorité du régent. Ce prince habile a été au parlement; &c, y exposant tous les droits de sa naissance, il a fait casser la disposition du monarque, qui, voulant se survivre à lui-même, sembloit avoir prétendu régner encore après sa mort.

Les parlemens ressemblent à ces ruines que l'on foule aux pieds, mais qui rappellent toujours l'idée de quelque temple fameux par l'ancienne religion des peuples. Ils ne se mêlent gueres plus que de rendre la justice; & leur autorité est toujours languissante, à moins que quelque conjoncture imprévue ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands corps ont suivi le destin des choses humaines: ils ont cédé au tems qui détruit tout, à la corruption des mœurs qui a tout affoibli, à l'autorité suprême qui a tout abattu.

Mais le régent , qui a voulu se rendre agréable au peuple , a paru d'abord respecter cette image de la liberté publique ; & , comme s'il avoit penié à relever de terre le temple & l'idole , il a voulu qu'on les regardât comme l'appui de la monarchie & le fondement de toute autorité légitime.

*De Paris , le 4 de la lune  
de Rhégeb , 1715.*

---



---

### LETTRE XCIII.

#### USBEK A SON FRERE , SANTON AU MONASTERE DE CASBIN.

JE m'humilie devant toi , sacré santon , & je me prosterne : je regarde les vestiges de tes pieds , comme la prunelle de mes yeux. Ta sainteté est si grande , qu'il semble que tu aies le cœur de notre saint prophète ; tes austérités étonnent le ciel même : les anges t'ont regardé du sommet de la gloire , & ont dit : Comment est-il encore sur la terre , puisque son esprit est avec nous , & vole autour du trône qui est soutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-je pas ; moi qui ai appris de nos docteurs que les dervis, même infideles, ont toujours un caractère de sainteté qui les rend respectables aux vrais croyans ; & que dieu s'est choisi, dans tous les coins de la terre, des ames plus pures que les autres, qu'il a séparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prières ferventes suspendissent sa colère, prête à tomber sur tant de peuples rebelles ?

Les chrétiens disent des merveilles de leurs premiers santons, qui se réfugierent à milliers dans les déserts affreux de la Thébaïde, & eurent pour chefs Paul, Antoine & Pacôme. Si ce qu'ils en disent est vrai, leurs vies sont aussi pleines de prodiges que celles de nos plus sacrés immaums. Ils passoient quelquefois dix ans entiers sans voir un seul homme ; mais ils habitoient la nuit & le jour avec des démons : ils étoient sans cesse tourmentés par ces esprits malins ; ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table ; jamais d'asyle contre eux. Si tout ceci est vrai, santon vénérable, il faudroit avouer que personne

personne n'auroit jamais vécu en plus mauvaise compagnie.

Les chrétiens sensés regardent toutes ces histoires comme une allégorie bien naturelle , qui nous peut servir à nous faire sentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-nous , dans le désert , un état tranquille , les tentations nous suivent toujours ; nos passions , figurées par les démons , ne nous quittent point encore : ces monstres du cœur , ces illusions de l'esprit , ces vains fantômes de l'erreur & du mensonge , se montrent toujours à nous pour nous séduire , & nous attaquent jusques dans les jeûnes & les cilices , c'est-à-dire , jusques dans notre force même.

Pour moi , fanton vénérable , je fais que l'envoyé de dieu a enchaîné satan , & l'a précipité dans les abymes : il a purifié la terre , autrefois pleine de son empire , & l'a rendue digne du séjour des anges & des prophètes.

*De Paris , le 9 de la lune  
de Chahban , 1715.*

## LETTER XCIV.

U S B E K A R H É D I.

*A Venise.*

JE n'ai jamais ouï parler du droit public , qu'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés ; ce qui me paraît ridicule. Si les hommes n'en formoient point , s'ils se quittaient & se fuyoient les uns les autres , il faudroit en demander la raison , & chercher pourquoi ils se tiennent séparés : mais ils naissent tous liés les uns aux autres ; un fils est né auprès de son pere , & il s'y tient : voilà la société , & la cause de la société .

Le droit public est plus connu en Europe qu'en Asie : cependant on peut dire que les passions des princes , la patience des peuples , la flatterie des écrivains , en ont corrompu tous les principes .

Ce droit , tel qu'il est aujourd'hui , est une science qui apprend aux princes

jusqu'à quel point ils peuvent violer la justice , sans choquer leurs intérêts. Quel dessein , Rhédi , de vouloir , pour endurcir leur conscience , mettre l'iniquité en système , d'en donner des règles , d'en former des principes & d'en tirer des conséquences !

La puissance illimitée de nos sublimes sultans , qui n'a d'autre règle qu'elle-même , ne produit pas plus de monstres , que cet art indigne , qui veut faire plier la justice , toute inflexible qu'elle est.

On diroit , Rhédi , qu'il y a deux justices toutes différentes : l'une qui règle les affaires des particuliers , qui regne dans le droit civil ; l'autre qui règle les différends qui surviennent de peuple à peuple , qui tyrannise dans le droit public ; comme si le droit public n'étoit pas lui-même un droit civil , non pas , à la vérité , d'un pays particulier , mais du monde .

Je t'expliquerai , dans une autre lettre , mes pensées là-dessus .

*De Paris , le 1 de la lune  
de Zilhagé , 1716. ,*

## LETTER XC V.

## USBEK AU MÊME.

LES magistrats doivent rendre la justice de citoyen à citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette seconde distribution de justice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la première.

De peuple à peuple , il est rarement besoin de tiers pour juger , parce que les sujets de disputes sont presque toujours clairs & faciles à terminer. Les intérêts de deux nations sont ordinairement si séparés , qu'il ne faut qu'aimer la justice pour la trouver ; on ne peut guere se prévenir dans sa propre cause.

Il n'en est pas de même des différends qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en société , leurs intérêts sont si mêlés & si confondus , il y en a de tant de sortes différentes , qu'il est nécessaire qu'un tiers débrouille ce que la cupidité des parties cherche à obscurcir.

Il n'y a que deux sortes de guerres justes : les unes qui se font pour repousser un ennemi qui attaque ; les autres pour secourir un allié qui est attaqué.

Il n'y auroit point de justice de faire la guerre pour des querelles particulières du prince , à moins que le cas ne fût si grave , qu'il méritât la mort du prince , ou du peuple qui l'a commis. Ainsi un prince ne peut faire la guerre , parce qu'on lui aura refusé un honneur qui lui est dû , ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ses ambassadeurs , & autres choses pareilles ; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuse la préséance. La raison en est que , comme la déclaration de guerre doit être un acte de justice , dans laquelle il faut toujours que la peine soit proportionnée à la faute , il faut voir si celui à qui on déclare la guerre mérite la mort. Car , faire la guerre à quelqu'un , c'est vouloir le punir de mort.

Dans le droit public , l'acte de justice le plus sévere , c'est la guerre , puisqu'elle peut avoir l'effet de détruire la société.

Les représailles sont du second degré. C'est une loi que les tribunaux n'ont pu s'empêcher d'observer, de mesurer la peine par le crime.

Un troisième acte de justice, est de priver un prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toujours la peine à l'offense.

Le quatrième acte de justice, qui doit être le plus fréquent, est la renonciation à l'alliance du peuple dont on a à se plaindre. Cette peine répond à celle du bannissement que les tribunaux ont établie, pour retrancher les coupables de la société. Ainsi un prince, à l'alliance duquel nous renonçons, est retranché de notre société, & n'est plus un des membres qui la composent.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un prince, que de renoncer à son alliance, ni lui faire de plus grand honneur, que de la contracter. Il n'y a rien, parmi les hommes, qui leur soit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toujours attentifs à leur conservation.

Mais , pour que l'alliance nous lie , il faut qu'elle soit juste : ainsi une alliance , faite entre deux nations pour en opprimer une troisième , n'est pas légitime , & on peut la violer sans crime.

Il n'est pas même de l'honneur & de la dignité du prince , de s'allier avec un tyran. On dit qu'un monarque d'Egypte fit avertir le roi de Samos de sa cruauté & de sa tyrannie , & le somma de s'en corriger : comme il ne le fit pas , il lui envoya dire qu'il renonçoit à son amitié & à son alliance.

La conquête ne donne point un droit par elle-même. Lorsque le peuple subsiste , elle est un gage de la paix & de la réparation du tort ; & , si le peuple est détruit , ou dispersé , elle est le monument d'une tyrannie.

Les traités de paix sont si sacrés parmi les hommes , qu'ils semblent qu'ils soient la voix de la nature qui réclame ses droits. Ils sont tous légitimes , lorsque les conditions en sont telles , que les deux peuples peuvent se conserver ; sans quoi , celle des deux sociétés qui doit périr , pri-

vée de sa défense naturelle par la paix , la peut chercher dans la guerre.

Car la nature qui a établi les différens degrés de force & de foiblesse parmi les hommes , a encore souvent égalé la foiblesse à la force par le désespoir.

Voilà , cher Rhédi , ce que j'appelle le droit public : voilà le droit des gens , ou plutôt celui de la raison .

*De Paris , le 4 de la lune  
de Zilhagé , 1716.*

*Fin du Tome premier.*

# T A B L E

## D E S L E T T R E S

*Contenues dans le premier Volume.*

<b>L</b> E T T R E I.	Usbek à son ami Rustan.	<i>Page</i> 1 <sup>er</sup>
—	II. Usbek au premier Eunuque	
	Noir.	12
—	III. Zachi à Usbek.	14
—	IV. Zéphis à Usbek.	18
—	V. Rustan à Usbek.	19
—	VI. Usbek à son ami Nessir.	20
—	VII. Fatimé à Usbek.	22
—	VIII. Usbek à son Ami Rustan.	26
—	IX. Le Premier Eunuque à ibbi.	29
—	X. Mirza à son ami Usbek.	36
—	XI. Usbek à Mirza.	38
•	XII. Usbek au même.	45
—	XIII. Usbek au même.	49
—	XIV. Usbek au même.	153
—	XV. Le premier Eunuque à Jaron, Eunuque noir.	55
—	XVI. Usbek à Mollak Méhémet Ali , Gardien des trois Tombaux.	57
—	XVII. Usbek au même.	59
—	XVIII. Méhémet Ali, Serviteur des Prophetes, à Usbek.	61
—	XIX. Usbek à son ami Rustan.	65
—	XX. Usbek à Zachi, sa Femme.	66

## T A B L E

LETTRE XXI.	Usbek au premier Eunuque blanc.	<i>Page</i> 72
—	XXII. Jaron au Premier Eunuque.	74
—	XXIII. Usbek à son ami Ibben.	76
—	XXIV. Rica à Ibben.	78
—	XXV. Usbek à Ibben.	84
—	XXVI. Usbek à Roxane.	85
—	XXVII. Usbek à Nessir.	91
—	XXVIII. Rica à * * *.	93
—	XXIX. Rica à Ibben.	97
—	XXX. Rica au même.	102
—	XXXI. Rhédi à Usbek.	104
—	XXXII. Rica à * * *.	106
—	XXXIII. Usbek à Rhédi.	107
—	XXXIV. Usbek à Ibben.	110
—	XXXV. Usbek à Gemchid, son Cousin, Dervis du brillant Monastere de Tauris.	113
—	XXXVI. Usbek à Rhédi.	116
—	XXXVII. Usbek à Ibben.	119
—	XXXVIII. Rica à Ibben.	122
—	XXXIX. Agi Ibbi, au Juif Ben Josué, Profélyte Mahométan.	126
—	XL. Usbek à Ibben.	129
—	XLI. Le premier Eunuque noir à Usbek.	131
—	XLII. Pharan à Usbek, son souverain Seigneur.	132
—	XLIII. Usbek à Pharan.	135
—	XLIV. Usbek à Rhédi.	136

# DES LETTRES. 315

LETTRE		Page
XLV.	Rica à Usbek.	138
XLVI.	Usbek à Rhédi.	142
XLVII.	Zachi à Usbek.	146
XLVIII.	Usbek à Rhédi.	149
XLIX.	Rica à Usbek.	160
L.	Rica à * * *.	162
LI.	Nargum . Envoyé de Perse en Moscovie, à Usbek.	165
LII.	Rica à Usbek.	170
LIII.	Zélis à Usbek.	173
LIV.	Rica à Usbek.	175
LV.	Rica à Ibben.	180
LVI.	Usbek à Ibben.	183
LVII.	Usbek à Rhédi.	186
LVIII.	Rica à Rhédi.	190
LIX.	Rica à Usbek.	193
LX.	Usbek à Ibben.	196
LXI.	Usbek à Rhédi.	199
LXII.	Zélis à Usbek.	202
LXIII.	Rica à Usbek.	205
LXIV.	I.e Chef des Eunuques noirs à Usbek.	208
LXV.	Usbek à ses Femmes.	214
LXVI.	Rica à * * *.	216
LXVII.	Ibben à Usbek.	218
LXVIII.	Rica à Usbek.	236
LXIX.	Usbek à Rhédi.	239
LXX.	Zélis à Usbek.	244
LXXI.	Usbek à Zélis.	246
LXXII.	Rica à Ibben.	247
LXXIII.	Rica à * * *.	248
LXXIV.	Usbek à Rica.	250
LXXV.	Usbek à Rhédi,	253

LETTRE	LXXXVI. Usbek à son ami Ibben.	p. 256
— — —	LXXXVII. Ibben à Usbek.	260
— — —	LXXXVIII. Rica à Usbek.	261
— — —	LXXXIX. Le grand Eunuque noir à Usbek.	267
— — —	LXXX. Usbek à Rhédi.	269
— — —	LXXXI. Nargum, Envoyé de Perse en Moscovie, à Usbek.	273
— — —	LXXXII. Rica à Ibben.	275
— — —	LXXXIII. Usbek à Rhédi.	277
— — —	LXXXIV. Rica à * * *.	283
— — —	LXXXV. Usbek à Mirza.	282
— — —	LXXXVI. Rica à * * *.	286
— — —	LXXXVII. Rica à * * *.	289
— — —	LXXXVIII. Usbek à Rhédi.	292
— — —	LXXXIX. Usbek à Ibben.	293
— — —	XC. Usbek au Même.	297
— — —	XCI. Usbek à Rustan.	300
— — —	XCII. Usbek à Rhédi.	301
— — —	XCIII. Usbek à son frere Santon, au Monastere de Casbin.	303
— — —	XCIV. Usbek à Rhédi.	306
— — —	XCV. Usbek au même.	308

*Fin de la Table du premier Volume.*













